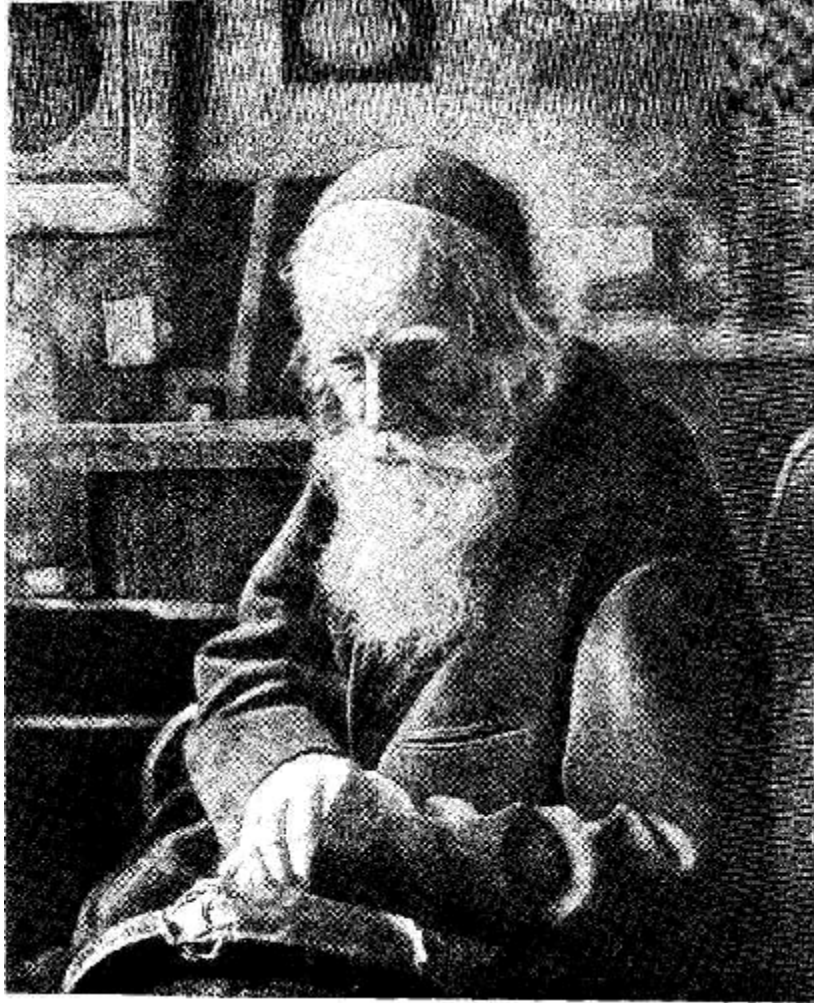


**DEUX CONTES DE LACURIA**  
**AVEC INTRODUCTION**  
**DE**  
**JEAN-PIERRE BONNEROT**

**EDITIONS ELECTRONIQUE NOVEMBRE 2004 POUR MORGANE'S WORLD.**



ABBE LACURIA (1806-1900)

Portrait de Félix Thiollier inséré dans sa préface aux « Dernières confidences du génie de Beethoven » de Lacuria. Paris - Bibliothèque de l'Occident, 1902.

## Introduction

Il n'est pas de plus beau destin que celui du génie dans l'obscurité. » Jules Barbey d'Aurevilly.

### APPROCHES DE LA VIE DU MAITRE

*« L'homme admirable dont le nom va probablement pour la première fois parvenir au grand public, tabbé Lacuria, est mort, (en 1890), aveugle, pauvre, obscur. Je n'hésite pas à le considérer comme un des plus grands théologiens platonisants et pythagorisans qui aient existé... Par une froide après-midi, je montai au panthéon et par la rue de la Vieille-Estrapade, j'arrivai au 11 de la rue Thouin. Au dernier étage, mansardé, je frappai ; une voix dit : " Entrez ". Je me trouvais dans une première pièce aux rayons pleins de vieux livres en ordre et j'aperçus par la porte ouverte, dans une seconde chambre, également tapissée de livres, une figure inoubliable. A côté d'un vieux poêle éteint, sur lequel se trouvaient des boîtes de lait concentré, un homme âgé était assis dans un fauteuil de paille. Accoutré d'une vieille lévite de cocher, les pieds dans une ancienne boîte à ordures pour conjurer le froid du carreau, le plus grand penseur de son temps dressait une tête fine et belle, d'une aristocratie surprenante, un peu semblable à celle de Gobineau mais à la fois plus ample et plus délicate... La sérénité de ce génie en pleine misère m'arracha des larmes qu'il ne vit pas, car il était déjà à demi aveugle par surcroît de malheur... » (1).*

Paul François Gaspard Lacuria était ardent comme saint Paul, doux et mystique comme François d'Assise, porteur d'or et chercheur d'étoiles comme Gaspard le mage, cette évocation de l'homme par Joseph SERRE, récaptiule de façon lapidaire, mais très exacte LACURIA : il naît à Lyon le 6 janvier 1806, Petite-Rue-des-Orfèvres, n° 36, emplacement qui deviendra à partir de 1851, 13, place d'Albion (2). Baptisé le 8 janvier à l'église Saint Nizier, c'est à l'ombre des tours Saint-Jean et près de cette paroisse où il fut baptisé, que Lacuria verra s'épanouir son enfance, nourrie d'une profonde spiritualité, au milieu d'une famille d'artistes et d'artisans, en cette époque où l'artisan était fidèle au bon travail et fier de son outil, et où la prétention à l'art n'était ressentie que par ceux qui deviendraient ultérieurement des maîtres. Le père de Lacuria était orfèvre bijoutier, comme son frère Joseph, et les deux frères de Paul François Gaspard par contre, Jean-Louis et Louis-Clément, s'illustreront dans la peinture lyonnaise et deviendront des amis de Janmot et des disciples d'Ingres (3).

Joseph Serre, dans son Discours de réception à l'Académie des Belles Lettres, Arts et Sciences de Lyon, signale que lorsque notre futur abbé était élève au petit séminaire Saint-Jean (4), il avait dû trouver dans les célèbres chants de la maîtrise, les échos de cette harmonie surnaturelle qui dominera ultérieurement son œuvre.

L'année 1826, marque l'entrée en première année au grand séminaire de Lyon, du jeune appelé au sacerdoce : Lacuria a vingt ans. Tonsuré le 31 mai 1828, ce n'est que six ans plus tard qu'il recevra les ordres mineurs jusqu'à 1 acolytat : le 20 décembre 1834 et le sous-diaconat le 14 mars 1835. Les ordres majeurs, le diaconat et le presbytérat lui seront conférés le 31 juin 1835 et le 28 mai 1836, la tonsure et tous les ordres lui ayant été conférés par Mgr de Pins. Cet intervalle de six années que l'on constate à la lecture des registres conservés au séminaire Saint Irénée, correspond à l'intervalle des interruptions d'inscription aux années de séminaire : la troisième année correspond à 1828 et Lacuria n'effectuera ses quatrième et cinquième années qu'en 1834. L'année suivante il effectuera ses diaconales (6).

L'explication de ces six années d'absence du grand séminaire correspond peut-être à l'appel au service national, Lacuria n'a alors que vingt-trois ans et reviendra terminer sa formation ecclésiastique qu'à l'âge de vingt-neuf ans. Renseignements pris auprès du service historique du ministère de la Défense, il apparaît que conformément à la loi du 2 juin 1824, le service militaire est à cette époque fixé à huit ans (7). Dans cette hypothèse, Lacuria aurait-il bénéficié d'une dispense ou d'une exemption de deux années ? D'autres hypothèses peuvent être mises en avant : Mgr de Pins est nommé en 1824 administrateur apostolique du diocèse alors qu'il était évêque de Limoges. A cette occasion, Jean Paul Gaston de Pins reçoit le titre d'archevêque d'Amasie. Fier d'une noblesse qui, prétendait-il remontait à Pépin le Bref, de peu d'envergure intellectuelle, il était intransigeant en doctrine et en politique et assez peu ouvert sur son temps où il ne voyait dans la liberté qu'une licence effrénée. Cependant, effacé et prudent, il réussit à guider son église dans des moments difficiles. Lacuria, comme le montre plusieurs lettres inédites de Lacordaire, Montalembert, Lamennais que nous avons publié en d'autres lieux (8) se rattache au mouvement du catholicisme libéral dès au moins 1832 sinon avant cette époque, et peut-être Lyon qui semble un des centres de ce mouvement, amène à l'égard de certains prêtres et séminaristes des sanctions disciplinaires, comme le renvoi temporaire de certains d'entre eux, la fermeture du séminaire ? Lyon en outre, dans l'ensemble de son clergé refuse la Révolution de Juillet, et on reprochera au clergé de ne pas prier pour Louis-Philippe à la messe. Cette année 1830 est importante, peut-être pour expliquer l'éventuelle fermeture dès lors du séminaire, car ce n'est que plus tard que Mgr de Pins se résignera à prier pour Louis-Philippe et à enlever les fleurs de lys, symbole de « l'Ancien Régime » qui ornaient croix et monuments.

Les révoltes ouvrières, de 1831-1832 puis celle d'avril 1834, participeront peut-être à l'explication des tensions entre le clergé et le régime et d'une éventuelle fermeture — que nous n'avons pu vérifier encore — du séminaire. Si le clergé reste neutre dans la révolution des canuts du 21 novembre 1831, les autorités soupçonnent l'Eglise de Lyon de complicité avec les revendicateurs, à cause de son opposition à la Monarchie de Juillet. Mgr de Pins refuse de se rendre à une réception à l'hôtel de ville à laquelle l'invitait le duc d'Orléans venu à Lyon pour rétablir la situation. Quant à la deuxième révolte, celle d'avril 1834, elle est beaucoup plus politique que la première et bien que ne visant toujours pas le clergé, ayant besoin de locaux, les révoltés transformeront plusieurs églises en hôpital. Ces troubles lyonnais sont peut-être, après les premières thèses avancées : service national, répression contre le libéralisme catholique au niveau de la hiérarchie, la troisième possible explication de cet intervalle étonnant de six années dans les études ecclésiastiques de Lacuria. Quelques jours après son ordination presbytérale, l'abbé Lacuria reçoit du comte Charles de Montalembert, cette lettre de Paris, en date du 18 juin 1838 :

*« Monsieur l'abbé,*

*« C'est avec une bien vive reconnaissance que j'ai reçu l'aimable et touchante marque de souvenir que vous avez bien voulu me donner par votre lettre du 31 mai.*

*« Je m'associe du fond du cœur à toutes les graves et saintes pensées qui doivent remplir votre âme dans ce solennel moment où vous venez d'être investi de cette magnifique puissance sacerdotale, plus grande aujourd'hui que jamais, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise pour l'amoindrir. Croyez que le souvenir de nos anciennes relations me sera toujours doux et précieux. Comme vous, je me félicite de la pensée que les erreurs auxquelles nous avons été entraînés n'étaient que dans nos idées et non dans nos intentions. Dans celles-ci, il n'y a certes rien dont nous ayons à rougir ni que nous dussions regretter.*

*« Aussi, Dieu nous a-t-il récompensé de la pureté de nos cœurs et de la tendresse de notre affection pour sa Sainte Epouse, en nous arrêtant à temps, où est tombé celui qui était si bien fait pour nous inspirer une confiance aveugle. Que de belles choses il y a encore à faire pour l'Eglise et le bien*

**aujourd'hui. Comme tout est disposé pour recevoir la précieuse semence de la vérité. Malheureusement, les obstacles viennent surtout de là même d'où devraient venir les secours et l'encouragement. Il y a une certaine classe de gens religieux qui n'ont de satisfaction que lorsqu'ils ont chassé l'espérance de tous les cœurs ! Mais courage : Dieu nous rendra au centuple ce que nous avons dépensé pour lui de confiance et de persévérance.**

**« Je le prie souvent de veiller sur le précieux établissement où vous faites vos premières armes. J'espère qu'on y goûte un peu de notre université catholique.**

**« Recevez la sincère expression de mon affectueux dévouement.**

**Le Comte Charles de Montalembert. » (9)**

Quand, en 1836, l'abbé Lacuria devient prêtre, d'après le registre des diaconales de 1835, il est déjà enseignant à l'Institut d'Oullins, au château du Perron, et selon Joseph Serre, il aurait d'abord professé à Saint Nizier. Cette institution d'Oullins, dont nous sommes certains qu'il fut l'un des fondateurs — bien que le clergé romain et certaines brochures de l'époque ne veuillent le reconnaître (10) — répondait à ce nouvel élan de l'Eglise de France dont Lyon était l'un des pôles essentiels depuis 1815, celui pour le clergé et l'Eglise de réorganiser l'enseignement.

Comme le souligne avec justesse Jean Comby (11), une foule de congrégations de prêtres, frères et de religieuses apparaissent à cette époque en proposant l'un ou l'autre de ces trois buts : les enfants à instruire - les déshérités à secourir - les non chrétiens à évangéliser. Dans cet esprit, trois compagnons d'ordination de Jean-Marie Vianney, les pères Jean-Claude Collin, Marcelin Champagnat et Louis Querbes fonderont la Congrégation des prêtres maristes et des clercs de Saint Viateur pour former des missionnaires, des instituteurs et des catéchistes, cela en 1816, en 1821 pour son compte, André Coindre, fondateur des Frères du Sacré-Cœur, s'occupera des orphelins. Pendant ce temps, les anciens ordres reprennent force et vigueur.

En ce qui concerne Lacuria, il fondera — en y mettant tout son patrimoine — avec trois autres prêtres, les abbés Dauphin, Chaîne et Bourgeat, un collège au Perron ; la réussite étant remarquable, les bâtiments devenant insuffisants, il faudra transporter le collège à Oullins, où les quatre prêtres feront l'acquisition d'un château, ancienne propriété des archevêques de Lyon.

Félix Thiollier qui fut l'un de ses élèves écrit à cet égard à propos de Lacuria :

**« Il remplit un rôle très utile. Comme professeur de littérature, il trouva le moyen de se faire respecter sans jamais donner la moindre punition, et dès le premier jour, son influence sur les enfants fut extraordinaire ; pendant les récréations, il était entouré d'un grand nombre d'élèves ; il leur faisait d'utiles conférences mêlées à des drôleries, contes, rêves, etc., émettant des idées personnelles à propos de philosophie et de sciences diverses, décrivait le bonheur des élus, chantait et interprétait les grands maîtres, spécialement Beethoven avec un petit filet de voix aigrette ; et quand arrivait une terrible reprise de l'orchestre, ses efforts surhumains pour atteindre la grandeur de la situation, aboutissaient généralement à une extinction de voix ou un accès de toux. Le final de la symphonie en ut mineur lui était particulièrement redoutable, mais aux reprises de violoncelles, la voix ne pouvait jamais atteindre les profondeurs ; elle s'éteignait subitement, ce qui amenait un désappointement général, car on aimait à l'entendre. Chez lui en effet, l'émotion remplaçait tout et le modeste instrument qu'était son larynx chétif, permettait cependant de comprendre la beauté des mélodies de Beethoven, au moins autant que les violons de certains virtuoses.**

**« Par exception, un seul élève abusa de son indulgence extraordinaire, et profitant d'un moment de distraction du professeur, il l'aspergea avec de l'encre. L'abbé se contenta de lui dire : " Vous devez être fier ! Les bêtes à foin ne seraient pas capables d'en dire autant. " Les camarades se chargèrent de punir le coupable et jusqu'à la fin de sa vie, M. A. fut appelé par eux : Bétafoin.**

**« En dehors des classes et des récréations, Lacuria dirigeait la musique de l'école, spécialement les chants religieux. Il composait des cantiques entonnés avec entrain par tous les élèves ; le motif était d'accord avec les paroles joyeuses relatives au paradis, aux concerts des anges, à la glorification de la Vierge, etc. Pendant son professorat, l'abbé Lacuria entraîna la vocation religieuse d'un grand nombre d'élèves et plusieurs d'entre eux sont devenus des prêtres éminents. Citons le R. P. Captier, ancien directeur d'Arcueil et victime de la Commune, et son frère, ancien supérieur de Saint-Sulpice » (12).**

Je profite de cette évocation du R. P. Captier pour donner au lecteur cette appréciation que le R. P. J.-A. Girard, o. p., porte dans son livre consacré au R. P. Captier, au sujet de l'élève et du professeur : **« la rencontre à ce moment d'un éducateur épanouissant, l'abbé Lacuria, lui permit de s'ouvrir pleinement au vrai, au beau et au bien » (13).**

L'enseignement que Lacuria prodiguait à ses jeunes élèves dût être tout à fait extraordinaire : une seule passion le nourrissait ; cette affection qu'il portait à tous les hommes par ses écrits et à ces jeunes gens par son verbe ; celle de prêcher et vivre intensément, c'est-à-dire simplement et sans relâche, l'amour que Dieu a pour sa création. Hors de la lecture des cours, des notes, des cahiers divers, dont l'essentiel est conservé, il suffit à notre sens de seulement, pour s'en persuader, lire les contes de Lacuria. Dans la préface que Joseph Serre écrit à l'occasion de la première publication ( sans date ) de ces deux contes, il commence ainsi son propos : **« Plus d'un peut-être s'étonnera, s'il connaît Lacuria par les Harmonies de l'Être, que le métaphysicien transcendant d'un pareil livre, le penseur qu'on a nommé le Pythagore français, le saint génial des nombres, le théologien des forces et des fluides, de la gamme et de l'arc-en-ciel ; que le sidéral contemplateur de la nature et de l'infini, qui voyait non seulement tout en Dieu comme Malebranche, mais dans la Trinité catholique dont il a fait la loi de l'être et donné la formule la plus profonde et la plus universelle, ait pu tirer de son même esprit, écrire de sa même plume, des contes pour enfants, pleins de fées et de génies, d'aventures supra humaines et ultra mythologiques, des contes fantastiques à la Perrault, mais d'un Perrault plus éblouissant, plus féérique encore, et qui semble atteindre les dernières limites de l'essor le plus enchanté que l'imagination puisse donner à ses ailes.**

**« Est-ce bien le philosophe étonnant des sections coniques, de la distinction du nombre 2 , qui songe à nous redire, par la bouche naïve d'un bon vieux solitaire au bord d'un lac bleu, les prestigieuses légendes du génie Aor et de la fée Noxou, ou l'odyssée digne des Mille et une Nuits, de la jeune Mélissa assoupie un jour, comme la Belle au Bois dormant, dans la forêt magique et sauvée, après des péripéties sans nombre, par la clé de diamant cueillie au sommet de la tour ? » (14).**

Pour notre part, nous ne saurions nous étonner : n'y a-t-il pas toute une pédagogie de l'amour, du bien et du beau dans toute l'œuvre du maître, et dans ces écrits qui émerveilleront davantage encore, à notre avis, les adultes et les adolescents, que les enfants ?

Le maître commence ainsi le récit de son premier conte :

**« Un vieux solitaire, assis sur le bord d'un lac, contemplait dans une douce rêverie, un beau coucher de soleil. Il fut distrait par un léger bruit qui se fit à ses côtés ; et s'étant retourné, il vit un jeune homme au front soucieux, qui regardait le lac d'un air étrange. " Mon fils, lui dit-il, pourquoi ces nuages sur votre front ? — Pourquoi, répondit le jeune homme, vous ne savez pas encore à votre âge ce que c'est que la vie ? Vous êtes bien heureux d'être dans cette ignorance. — Ignorance ! dit le vieillard en jetant sur le jeune homme un de ces regards qui sondent jusqu'au fond du cœur, et qui lui**

*fit éprouver un frisson involontaire. Mon fils, ajouta-t-il, vous vous croyez le privilégié de la douleur, et vous vous trompez, votre sort est le sort ordinaire parce que la terre est le séjour du mensonge. Mais nous nous raisonnerons demain ; aujourd'hui vous n'êtes pas calme, venez vous reposer cette nuit dans ma cabane et en nous en allant pour nous préparer au sommeil, je vous dirai un de ces contes qui amusaient mon enfance " ; disant cela, il prit le bras du jeune homme et commença ainsi... (15).*

*« ... Le lendemain matin, l'ermite sortit avec le jeune homme qui se disposait A regagner sa demeure ; il avait pleinement gagné la confiance de son hôte, aussi celui-ci fit le long du chemin un récit complet de ses malheurs réels et imaginaires. "Vraiment, dit-il en finissant, il y a des moments où la vie n'a plus de sens et où l'on serait tenté de la quitter brusquement. " En disant cela, il jetait un long regard sur le lac près duquel ils étaient arrivés. " Comment dit l'ermite, c'est vous qui me dites cela ? Vous qui entrez à peine dans la vie réelle ! Vous qui n'avez rien payé de votre dette à la société, qui n'avez rien réalisé de la destinée que vous a assignée la Providence ! Au moment de commencer, vous reculez lâchement parce que tout ne vous sourit pas, parce que comme les autres vous rencontrez des obstacles et qu'il faut lutter ! Homme de peu de cœur, écoutez l'histoire d'une jeune fille dont le courage et la constance feront honte à votre pusillanimité. " Alors, il commença le conte suivant... (16).*

*... « Le jeune homme avait écouté attentivement le récit de l'ermite. " Mon père, dit-il, quand il eut fini, je ne trouve à votre conte qu'un défaut. — Lequel mon enfant ? — C'est d'être un conte. — Quel bonheur si tout cela était vrai et si le bien triomphait enfin du mal. Oh ! que je voudrais être à la place de Mélissa.*

*« Mon fils, reprit le vieillard, croyez-vous qu'il soit donné à l'imagination de l'homme de surpasser les splendeurs de la vérité par ses rêves ? Non, Dieu est plus grand que le cœur de l'homme- La vie vous paraît pleine de misère, d'incertitude, de désespoir. Vous ne voyez partout que difficultés et problèmes insolubles. Pourquoi doutez-vous de Dieu, de sa puissance, de sa bonté et de sa justice ?*

*« Ayez la foi, et la foi comme la clé de diamant dénouera tous les problèmes qui désespèrent votre intelligence ; elle renversera les obstacles qui effraient votre faiblesse et vous découvrira les pièges que vous cache votre ignorance.*

*« Mais la foi est incompatible avec l'orgueil et la présomption.*

*« Ayez donc avant tout l'humilité qui, comme le cordon mystérieux, vous rendra invisible aux autres et surtout à vous-même.*

*« Oui, mon fils, ayez l'humilité et la foi. Et je vous promets une immortalité plus brillante que celle de Mélissa.*

*« — Merci mon père, dit le jeune homme, vous m'avez fait du bien ; désormais je n'irai plus au bord du lac avec de sinistres projets " » (17).*

Cette pédagogie n'a pas seulement pour canal des contes, la puissance de Lacuria s'élançait avec une ardeur égale dans toutes les directions de l'intelligence, aussi passionné de science que de mystère, de géographie que de musique, d'art que de métaphysique ou d'exégèse, de religion que de liberté, il se plaira toujours à suivre par sa pensée la convergence de tous ces rayons vers un point central dont il trouvera la loi, point central où toutes les oppositions, toutes les antinomies de l'esprit humain viendront se résoudre dans l'harmonie : c'est sa foi qui lui en a ouvert le chemin, et ce jeune qui de très bonne heure avait renoncé à la vie profane et qui à vingt ans entra au grand séminaire, cet homme épris d'unité, consacra sa vie à l'étude et à l'amour de la vérité vivante. Lacuria n'était pas du monde, et le monde le rejeta.

Quand en 1844 Lacuria achève la première version de ses *Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, il se trouve toujours professeur à Oullins. Joseph Serre — est-il besoin d'une nouvelle confirmation ? — signale combien l'influence de notre saint abbé n'était pas seulement intellectuelle, mais spirituelle, fluïdique, sur les enfants et cela, d'une façon extraordinaire. Il avait des méthodes pédagogiques personnelles, nous l'avons entrevu.

Lacuria se livrait « *car il y faut un cœur entier* » disait-il, à sa grande tâche d'éducateur avec une ardeur d'artiste et d'apôtre. Ce qu'il appelle « l'art vivant » dans ses Harmonies, c'est la production du chef d'œuvre humain, c'est la paternité spirituelle, c'est l'éducation qui était pour lui l'art suprême, la vraie création esthétique et morale. Et, ajoutait-il, « *dans l'art vivant comme dans les autres arts, et plus encore, l'artiste se reproduit lui-même. Ce seul mot explique bien des choses* ». De ce grand art, Lacuria fut un habile ouvrier. Plus d'un homme est reconnaissant à ce génial éducateur de la décisive orientation vers le bien qu'il imprima, à son âme : l'un de ses élèves écrivait à Joseph Serre : « *Lacuria à qui je dois tout ce qui m'a permis de m'élever au-dessus de la boue, était un saint, un philosophe, un enfant, un être absolument supérieur, aussi simple que le curé d'Ars.* » (18).

En 1844, Lacuria, nous venons de le signaler, achève la première version de ses Harmonies. Immédiatement, il se heurte à l'incompréhension de ses confrères cofondateurs du collège d'Oullins. Dans l'avertissement de l'édition de 1847, il expliqua pourquoi l'édition — devenue plus rare encore que l'édition de 1844, parce que celle-ci ne fut adressée qu'à des amis et ne fera pas l'objet d'une vente publique — ne sera disponible pour le public que trois ans après son annonce : j'invite le lecteur à se reporter à cet avertissement, qui est celui de la présente édition.

La séparation qu'il envisageait, se déroulera effectivement : arrivé dans la capitale avec les membres de la famille Thiollier, dont les quatre enfants à Oullins avaient été ses élèves, il se fixera jusqu'en 1851, 32, quai de Béthune avec tous ses amis. Félix Thiollier qui ne précise pas qu'il s'agit en fait de sa famille, décrit en premier lieu, ce voyage en diligence :

*« A cette époque, les voyages étaient longs, difficiles et les nuits douloureuses ; on changeait souvent de véhicule, discutant continuellement avec des compagnons ou des cochers grincheux. Au lieu de s'entasser dans le coupé, l'intérieur ou la rotonde, l'abbé et ses élèves préféraient monter sur l'impériale et se casaient tant bien que mal au milieu des malles abritées par une bâche lourde et traînante. Il fallait mettre pied à terre au bas de chaque montée et accomplir un terrible exercice de gymnastique. Ses compagnons, enfants à cette époque, ont gardé l'impérissable souvenir de ces rudes exercices. L'abbé, de même que son ami Topffer, acceptait tout gaiement et devenait bientôt le boute entrain d'une joyeuse caravane... Pendant les relais, le bonheur était suprême ; on se reposait sur les chaises boiteuses et dépaillées devant une table de bois blanc tendue, couverte de verres opaques et remplis de vin aigre. Tout paraissait gai : l'odeur d'écurie, la forme des maisons recouvertes de chaume grisâtre, le chant du coq, des oies ou des dindons, la buée qui s'élevait au-dessus des chevaux, la prestance de l'aubergiste, les vases de toute espèce suspendus aux buissons et la longue plaine du Bourbonnais elle-même qui est cependant bien morne et monotone, si elle n'est pas recouverte par un ciel nuageux éclairé par les feux du crépuscule » (19).*

C'est ainsi, comme nous l'avons déjà signalé, qu'en 1847, Lacuria arrive à Paris, et demeurant le professeur de ses anciens élèves, deviendra leur précepteur jusqu'en 1851, où la famille Thiollier quittait Paris pour Saint-Etienne.

Avant d'évoquer la vie parisienne de Lacuria, promenons un rapide regard vers Oullins. Après le départ de Lacuria, une évidente conséquence devait naître de l'erreur commise par ses confrères. Oullins qui avait été fondé selon les principes de Lacordaire, c'est-à-dire dans le cadre d'une pensée à la fois chrétienne et libérale, et qui avait en outre été placé sous le vocable de saint Thomas d'Aquin, amena les trois prêtres Dauphin, Chaîne et Bourgeat, à s'interroger sur le devenir de ce qu'avait été ce brillant collège. C'est alors que vint à plusieurs jeunes professeurs de l'institution, la pensée de s'appuyer sur un ordre religieux et d'assurer ainsi la perpétuité de l'œuvre commencée. Le R. P. Chocarne précise à cet égard, les détails suivants :



**« En 1851, ils s'en ouvrent (les professeurs évoqués ci-haut) d'abord au père Lacordaire qui demande le temps de la prière et de la réflexion, et ensuite aux anciens directeurs dont l'abbé Chaîne qui leur répond : " Je mourrais heureux si je sentais Oullins entre les mains de l'ordre de Saint Dominique ". L'année suivante, l'idée de l'affiliation bénie de Dieu avait pris racine et grandi. Les directeurs propriétaires étaient disposés à céder la maison au père Lacordaire à des conditions favorables et, d'autre part, quatre jeunes professeurs d'Oullins s'offrirent à revêtir l'habit de Saint Dominique et à revenir, après leur année de noviciat, prendre en main la direction de leur cher collège. Le contrat fut conclu sur ces bases et, le 25 juillet 1852, jour où l'institution célébrait sa fête patronale de Saint Thomas d'Aquin, M. l'abbé Dauphin, en présence du père Lacordaire, des maîtres, des élèves et d'une nombreuse assistance d'amis et de parents, proclama solennellement à la chapelle, la transmission du collège à l'ordre de Saint Dominique » (20).**

Ce fut certainement un jour de très grand bonheur pour le père Lacordaire. N'écrivit-il pas la veille à Mme Swetchine :

**« Que je voudrais que vous visitiez cette magnifique maison d'Oullins, sur un coteau qui domine le Rhône et d'où l'on découvre Lyon, les montagnes du Bugey, les Alpes et la plaine du Dauphiné ! Dieu nous gâte en beaux endroits ; à une merveille en succède une autre ; et quelquefois, je suis épouvanté de tout cela, tant je m'en sens indigne. Dieu me traite en Fanciullo, comme un enfant, sans conséquence, avec lequel on fait des folies, sans se compromettre. Tout se trouve en Dieu, même les tendresses qui étonnent parce qu'on n'en voit pas la raison » (21).**

C'est le 1er octobre suivant que Lacordaire emmènera à Flavigny les quatre premiers novices, ce sont les R. R. P. P. Captier, Cedoz, Mermet et Mouton. Ce tiers ordre enseignant allait être une innovation dans la famille dominicaine.

Aujourd'hui, [ la première version de ce texte paraissait en 1978 ] le collège d'Oullins est toujours un lieu d'enseignement dépendant des Dominicains : nous y reviendrons un instant, à propos de la sépulture de Lacuria qui est une affaire « non classée ». Je remercie le R. P. Catherine, Op., de l'accueil qu'il a bien voulu me réserver ainsi qu'à mon compagnon René Clairand, lors de ma visite à Oullins, et je renouvelle mes remerciements à René Clairand qui m'a toujours accompagné dans mes voyages lyonnais et dont je suis redevable de bien des services accomplis dans le cadre de mes recherches.

Après cette parenthèse, citons quelques anecdotes sur la vie de l'abbé Lacuria à Paris, lors de son séjour quai de Béthune. Félix Thiollier écrit à cet égard :

**« Les passants étaient rares et l'abbé très distrait se promenait en lisant son bréviaire entre les ponts Saint-Louis et de la Tournelle. Cependant, il lui arrivait de curieuses aventures causées par sa distraction. Certain jour, il trébucha, tomba sur un [homme à terre] et changea de chapeau contre le sien ; il saluait au hasard et se trompait drôlement ; un autre jour, il rencontra un obstacle, faisait un détour en disant : " Pardon Monsieur ! ". Il s'adressait à un cheval ! Un dimanche d'été, il avait joué avec des enfants dans la forêt de Saint-Germain, il y oublia sa soutane et revint dans un bien curieux accoutrement... » (22).**

Il est un point d'histoire que nous n'avons pu contrôler, malgré nos recherches auprès d'éminents musicologues. S'il est certain qu'en 1847 Gounod presque inconnu alors, porta la soutane pendant quelque temps, et que c'est sous cet habit qu'il fréquenta le quai de Béthune, Joseph Serre avance pour sa part que ce serait Lacuria — affirmation qui sera reprise par

Raymond Christoflour — qui aurait enseigné à Gounod, tout jeune, la technique de l'art musical (23). Joseph Serre précise dans cette même étude à propos de Lacuria musicologue : *« Intime avec plusieurs musiciens, il écrivait de 1850 à 1865, en cette période de fièvre et d'innovation musicale, nombre d'articles pour la défense de Gluck, de Beethoven, de Berlioz et de Wagner, génies alors très discutés, et il fut l'un des premiers à proclamer la vérité aujourd'hui triomphante. Il écrivit en 1869 à un ami qui avait échangé des horions avec un siffleur pendant l'exécution de l'ouverture de Lohengrin, au concert Padeloup : " En ma qualité de prêtre, je ne peux hélas ! vous féliciter d'avoir donné plus de coups que vous n'en avez reçus : mais je serais capable de vous donner l'absolution ; cela me ferait même plaisir " »* (24). [ nous avons retrouvé depuis l'écriture de ces lignes en 1977, une lettre inédite de Gounod à Lacuria. ]

A Paris comme à Lyon, outre des musiciens, les amis de Lacuria étaient nombreux : Ledos, le grand physiognomoniste, Adrien et Joséphin Péladan, Flandrin, Delaroche, Chevanard, Borel, Janmot, artistes peintres, l'historien lyonnais Emile Charveriat, Mme Reyssac, cousine d'Alfred de Musset, Beluze, parent du curé d'Ars, Desbarolles, le célèbre chiromancien, Blanc de Saint-Bonnet, le philosophe, les dominicains d'Arcueil dont plusieurs étaient ses anciens élèves comme le R. P. Captier...

Félix Thiollier, sur l'époque où Lacuria était son précepteur, nous fournit encore parmi d'autres anecdotes, celles-ci manifestant avec la paix et la joie du maître, la certitude de sa confiance absolue en Dieu : *« Le 28 février 1848, vers sept heures et demie du soir, on était réuni à la fin d'un repas autour de la table et l'abbé pelait une pomme ; tout à coup on entendit une fusillade dans la direction de la halle aux vins. Une vitre fut brisée par une balle qui se logea dans le mur. Grand émoi de la famille, surexcitation de la maîtresse de maison dont le mari était absent. " Monsieur l'abbé, dit-elle, nous sommes en danger, aidez-nous, cherchons des matelas pour couvrir les vitres. — Madame, répondit l'abbé, le calme est toujours une chose excellente et nous devons profiter de tout ce qui est bon ; commençons donc par nous calmer ; cette pomme est des meilleures, savourons-la également, et quand j'aurai fini, je serai à votre disposition pour aller chercher des matelas. Mais Dieu sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui doit arriver, et s'il lui plaît de nous faire envoyer des balles dans la tête, il est inutile d'essayer de l'en empêcher. »*

*« Pareil raisonnement n'était pas goûté par la maîtresse de maison qui eut bien d'autres émotions le lendemain. Entre deux fusillades, l'abbé trouva amusant de mener sur une barricade, le plus jeune de ses élèves âgés de six ans. On revint sans blessures, mais on comprend la réception. "Allons-nous-en dit l'abbé et n'écoutez pas ces invectives ! Ta mère veut te transformer en bourgeois ; consolons-nous en pensant que nous avons vu de belles barbes et que l'on n'en voit jamais autant dans cet appartement »* (25).

Les amis de Lacuria quittèrent Paris en 1851 ; il essaya encore de s'occuper de professorat et fut admis dans des familles opulentes et aristocratiques qui ne comprirent guère la valeur de leur hôte, car les singularités de son caractère dissimulaient trop son mérite réel. On n'y appréciait pas non plus les derniers quatuors de Beethoven, ce qui l'indigna et le décida à partir.

Dès lors, après avoir mis tout son patrimoine dans la fondation du collège d'Oullins, l'abbé Lacuria alla s'installer 11, rue de Fourcy, qui deviendra en 1865, 11, rue Thouin (26), au dernier étage de cet immeuble, lui le désargenté pour toujours ; durant quarante années, indifférent à l'indigence, inaccessible à l'amertume, dénué de tout et rayonnant de béatitude ; il vivra dans ce décor si pauvre évoqué par Péladan.

Solitaire dans cette retraite de la rue Thouin, Lacuria le deviendra ; certes, ses amis viendront le visiter. Mais n'avait-il pas écrit, celui-là même qui très tôt, nourri de spiritualité, avait répondu à l'appel de Dieu dans un total abandon à la Divine Providence : *« Le prêtre n'a point de famille, non parce que son cœur s'est endurci, ou rétréci, mais parce que sa famille est le monde. »* Comme le pense avec justesse Joseph Serre, Lacuria ne méconnaissait pas la beauté et le charme des sentiments plus restreints. Celui qui écrira la Fleur de l'amour, n'ignorait rien des aspirations naturelles et des délicatesses du cœur humain. Mais, s'écria-t-il : *« Regardez autour de vous, tout n'est-il pas misère et douleur ? N'entendez-vous pas le concert de plaintes qui s'élève de la terre ? Vos frères et vos sœurs sont dans le travail et la souffrance, et vous choisissez ce moment pour vous isoler et vous enivrer dans votre rêve d'amour ? Et vous songerez à vous bâtir un palais à vous seul, dans le désert où tous sont sur la terre nue ?... Songez d'abord à sauver vos frères, à remplir votre vie de travail et de dévouement »* (27).

Le penseur retiré du monde, avait beaucoup pensé l'amour parce qu'il était en communion constante avec Dieu :

*« Pour bien comprendre l'amour, il faut avant tout considérer qu'il y a deux mouvements en sens contraire, l'une de concentration et d'attraction par lequel il s'empare de ce qu'il aime, l'autre d'effusion, par lequel il se donne à ce qu'il aime. En un mot, l'amour désire et prend, et l'amour se donne, et pour que l'amour soit parfait, ces deux mouvements doivent être égaux et simultanés et leur résultat et leur but est l'unité. »*

Et poursuivant, selon la méthode analogique, le maître écrivait : *« Ces conditions se trouvent parfaitement en Dieu. Le Père désire le Fils en même temps se donne, à Lui et de même le Fils désire le Père et se donne à Lui. Ce don que l'amour fait de lui-même est comme un sacrifice pacifique, pour être parfait il faut qu'il soit absolu, tellement qu'il ne soit point révoqué si le sacrifice de pacifique devient sanglant, et nous voyons que l'amour du Fils pour le Père n'a point reculé devant le sacrifice de la croix. Le résultat de ce double amour du Père et du Fils, personnifié par le Saint-Esprit, est l'unité, comme le dit Jésus-Christ : mon père et moi ne sommes qu'un. Il ne faut pas oublier que l'unité que produit le double amour du Père et du Fils, n'est pas postérieure à cet amour, mais éternelle comme lui. Dieu n'est pas sorti de l'unité pour y rentrer, il y est éternellement et lorsque le Père aime le Fils et le Fils aime le Père, c'est toujours un seul et même Dieu qui s'aime lui-même. »*

Mais, à l'égard de l'homme, le fait est différent, Lacuria poursuit : *« Dieu s'aime lui-même absolument, cette expression n'a pas en Dieu la même signification que dans l'homme ; dans l'homme, s'aimer soi-même, c'est l'égoïsme qui est haïssable par dessus tout. Pourquoi n'en est-il pas de même en Dieu ? Voici : le vice de l'égoïsme n'est pas l'amour de soi qui est essentiellement inhérent à toute créature vivante, mais c'est l'exclusion volontaire ; l'homme n'est qu'une partie dans le tout qu'on appelle, création, et il le sait. Sans être dans la vérité et la justice, il ne doit s'estimer que dans la proportion où il est avec le tout et ne s'aimer que dans cette même proportion. Or, par l'égoïsme, l'homme, qui n'est qu'une partie, s'aime comme s'il était le tout, c'est pourquoi il blesse souverainement la justice. Il n'en est pas ainsi en Dieu. Dieu en s'aimant absolument lui-même, n'exclut rien, puisqu'il est l'infini qui contient tout. Dieu en s'aimant, aime tout et l'infini qu'il est lui-même et le fini dont il est la cause »* (28).

Cette partie et la totalité, évoquées ci-haut, constituent une préoccupation pastorale pour notre saint abbé, à cet égard, il poursuivait : *« Le grand problème est d'engager le cœur de l'homme à sortir de lui-même pour se donner tout entier dans l'ordre naturel, ce que nous avons appelé l'amour d'identité est destiné à relâcher le nœud de l'égoïsme. Dieu en séparant l'homme primitif en deux par la formation de la femme, lui a créé un besoin impérieux de reconstituer son unité.. Celui qui a trouvé ou croit avoir trouvé, dans une créature semblable à lui, le complément de son être, est saisi d'un désir sans borne de ne faire qu'un avec elle, inséparablement, mais cette autre*

*créature étant libre, il sent que l'union ne se réalisera qu'autant qu'elle se donnera elle-même, et, comme il le veut à tout prix, il se décide à se donner lui-même à elle pour l'engager à se donner à lui. C'est un pas décisif hors de l'égoïsme, et le commencement du progrès. Le cœur qui se donne ainsi, sortant de la lumière, semble se doubler. Mais c'est encore peu, ce n'est après tout, comme on l'a dit, qu'un égoïsme à deux. L'amour des enfants, qui n'est qu'un prolongement de l'amour d'identité, vient solliciter le cœur à l'élargir, puis ensuite la famille, la cité, la patrie, l'humanité entière demandent aussi de l'amour, mais la réponse que fait le cœur à ces divers appels est rarement sans réserve ; d'ailleurs la famille, la patrie, l'humanité même ont des bornes. L'agrandissement du cœur s'arrête là forcément : la nature ne peut aller plus loin » (29).*

Il y a un ailleurs, un plus outre que Lacuria avait très jeune compris, découvert, c'est la raison de cet isolement qui fut le sien. Dieu permet à l'homme d'élever son amour jusqu'à lui, et c'est là le plus grand commandement, par lequel l'ordre surnaturel se substitue à l'ordre naturel. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de tout ton esprit et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

En aimant tous les êtres comme soi-même, on parvient à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, car aimer toutes les créatures, toute la création, c'est refuser le choix d'une partie de cette création et c'est donc communier à l'œuvre totale de Dieu et par ce biais qui est la charité, à Dieu lui-même ! Ne pouvant concevoir dès lors, le principe du choix, c'est-à-dire l'abandon d'une grande partie de la totalité au profit d'un élément du tout, Lacuria, après s'être interrogé ci-haut sur le mariage et ses conséquences les plus élevées, ne pouvait voir sa pensée déboucher que sur le mystère de la virginité : la Vierge en réalité ne renonce pas à l'amour, elle l'ajourne pour le royaume des cieux. Ceci rejoint le sacrifice et par lui l'élection à laquelle Dieu appelle l'homme ; Lacuria écrira à cet égard, par rapport à ce renoncement et à ses conséquences : « *Si la Vierge savait que son rêve est impossible sur la terre, qu'en cessant de le poursuivre ici-bas elle le retrouvera plus brillant dans le ciel, la virginité ne serait plus de sa part qu'un large calcul. Mais la Vierge qui croit son rêve possible et l'immole à Dieu, a fait un sacrifice plus sublime que celui d'Abraham ; elle réalise la plus haute merveille de l'amour et nulle lumière au ciel ne sera semblable à la blancheur éblouissante du Front des Vierges* » (30).

Lacuria avait précisé à propos du « fini » de l'amour humain, en évoquant les Vierges : « *Voyant que sur cette terre morte, cette plante merveilleuse de l'amour ne produit que des fleurs qui tombent et des fruits qui se gâtent, elle en conserve la graine précieuse pour la semer dans la terre des vivants, où elle produira des fleurs éternelles et des fruits incorruptibles* » (31).

Pour Lacuria, la rencontre de l'autre et donc de la béatitude dès cette vie terrestre est impossible dans sa totalité sinon dans son principe : « *Le rêve d'amour qui brille subitement dans notre âme comme l'éclair dans la nuit est donc utile et souvent nécessaire pour nous faire entrevoir, selon son degré de lumière, les horizons de l'amour divin que Dieu veut nous faire atteindre ; c'est pourquoi il le laisse éclore, mais s'il s'accomplissait, il deviendrait un obstacle presque invincible à notre destinée surnaturelle ; c'est pourquoi il ne se réalise jamais. Et voici ce qu'il arrive : Comme nous l'avons déjà dit, excepté Dieu qui seul est un, tout être ne peut arriver à sa plénitude que par un être complémentaire qui est une partie intégrante de lui-même. Le retour à l'unité de ces deux moitiés d'être, selon les lois de la nature, doit réaliser la perfection ou le bonheur dont ils sont capables. Si donc une âme rencontrait l'âme qui, seule dans la série des êtres, est son complément, le rêve de l'amour se réaliserait pleinement et avec lui le danger dont nous avons parlé. Mais sur la terre, nul ne rencontre son complément, ou, s'il le rencontre, il est tellement défiguré par la déchéance originelle qu'il est méconnaissable. Lors donc que la fleur d'amour éclôt dans notre âme, nous croyons voir ce complément dont le désir irrésistible est dans notre cœur. Mais c'est une illusion ; souvent celui que nous aimons, par une illusion semblable, croit voir ce complément désiré dans une autre personne, qui à son tour, le voit ailleurs ; et l'amour alors, au lieu d'être le bonheur de l'unité, devient le supplice de la division* » (32).

Ainsi nous revenons — avec ce survol trop rapide - à notre citation première du maître selon laquelle le monde plein de misère et de douleur est un concert de plaintes qui s'élève de la terre.

J'ai voulu seulement évoquer rapidement que la solitude apparente de Lacuria enfermé pour quarante années dans une chambre mansardée n'était qu'apparente parce qu'il était en communion avec tous les hommes par son union « virginale » à Dieu.

A propos de ce décor, de cette claustration volontaire, à côté du témoignage de Péladan, citons cette évocation que nous offre Félix Thiollier de cet univers quotidien, rue Thouin : *« L'abbé était assis près d'une vieille table raccommodée, le mobilier se composait d'un canapé, de commodes et de chaises aux pieds disparates ; un lit étroit était dissimulé par un rideau de serge verte. Des livres et des partitions étaient épars de tous côtés ; on voyait des boîtes aux formes diverses remplies de pinceaux, porte-plumes ou outils de menuisier ; des tableaux offerts par des amis étaient accrochés aux murs ; sur la cheminée une lampe étroite, des bougeoirs, un crucifix, un pot de fleurs d'une ancienne forme ; à côté d'un poêle détraqué étaient des morceaux de fil de fer habilement enchevêtrés et tordus par le maître de céans dans le but de faire griller du pain ou des côtelettes. Un vieux piano carré, presque aphone, occupait une place d'honneur ; pendant toute sa vie, Lacuria exprima le désir d'en posséder un autre ; en attendant, il ne pouvait résister au plaisir de faire la connaissance de tous les instruments d'Erard ou de Pleyel qu'il rencontrait chez des amis et il s'attardait sans s'inquiéter des assistants ; lorsque ceux-ci exprimaient leur étonnement, il répondait : « Le mien est si malade que je me console en fréquentant ses parents mieux portants... S'il fit toujours maigre chère, il trouva le moyen d'être utile >à tous, spécialement à ses voisins ; ainsi il fit l'éducation d'un enfant de son concierge, mena promener régulièrement un aveugle... et ne résistait guère aux invitations d'entendre les opéras de Beethoven, Mozart, Gluck, Weber ou Méhul, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer Rossini à cause de son entrain et Boieldieu parce que sa Dame Blanche ne " donnait pas mal à la tête ". Avant la représentation, on se rendait dans un restaurant où l'abbé commandait uniquement des plats aux noms baroques et paraissait tout étonné 'quand le résultat n'était pas en harmonie avec la beauté du nom. Arrivé au théâtre, il s'efforçait de se rendre invisible au fond d'une 'loge, et suivait la musique et la partition, en tournant le dos à la scène, afin de ne pas être distrait » (33).*

Hélas, Lacuria devient aveugle. En 1883, il écrivait à Mme de R... qui habitait Versailles et qu'il avait convertie au catholicisme : *« Je ne peux plus marcher ni supporter les souliers, et dans ces conditions-là, on ne peut aller à Versailles sans avoir un équipage à ses ordres.*

*« Les vieux monuments tombent en ruine ; de même qu'eux je ne suis plus bon à rien. Je ne peux me charger de nouvelles messes ; je suis en retard avec les anciennes et j'ai honte des obligations que j'ai pu accepter et que je ne remplis pas.*

*« Dimanche prochain sera le jour de mes noces d'or, le cinquantième anniversaire de ma première messe. Je vous demande à cette occasion de remercier Dieu de m'avoir accordé si longtemps le pouvoir d'offrir le sacrifice divin et de lui demander<sup>1\*</sup> de me pardonner les innombrables défauts que la misère humaine introduit dans ces sublimes fonctions dont les anges eux-mêmes ne sont pas dignes.*

*« Je pense que le diable ne m'empêchera pas\*, toujours d'accomplir ce désiré voyage de Versailles et que dans le courant de la soi-disant belle saison, je trouverai un jeudi où tous tes obstacles auront disparu ou du moins pourront être surmontés. Je serai heureux de retrouver une de ces longues causeries si rares en ce monde où l'harmonie des âmes fait un concert ravissant. Mille amitiés à vous d'abord ; saluez aussi de ma part les beaux arbres de votre parc qui racontent à leur manière la gloire de Dieu, mais que je ne peux plus admirer en ce monde.*

*Votre vieil ami.*

*Lacuria » (34)*

Si Lacuria n'a pu voir extérieurement le monde durant les dernières années de sa vie, il le perçut toujours avec son cœur, avec son âme, avec cette intelligence qui est la foi, et qu'il exprimait. Cette clarté, dans ce dialogue, quand Peladan ébloui, demandait ébahi au maître, lui qui était aussi un maître, d'où lui venait son verbe : *« Oserai-je vous demander d'où vous viennent ces clartés, car j'ai le respect de vos paroles ? »*

*« — D'où vient la clarté ? Du soleil, c'est-à-dire de l'astre que Dieu a destiné à cet office, ou d'une lampe que l'ingéniosité de l'homme a inventée ? »*

*« Les clartés spirituelles sont le fruit de l'illumination et de l'application, à la fois. Moi qui ne peut rien attendre du monde extérieur, je reçois ma substance du monde intérieur, et si je ne vois presque plus les formes, je perçois d'autres aspects de l'être » (35).*

Lacuria n'aurait pas quitté la rue Thouin, s'il n'était devenu aveugle. Une maladie servit de prétexte pour emmener Lacuria dans une maison de santé. Après sa guérison, ses amis le conduisirent à Oullins, son ancienne et chère résidence et l'abbé Lacuria s'éteignit le 3 mars 1890 dans ce collège qu'il avait fondé.

Quel souvenir reste-t-il de lui ? Aucun ! Sur la plaque de marbre où se trouvent gravés les noms de tous ceux qui furent inhumés dans la chapelle du collège, à gauche du chevet de la chapelle, si je me souviens bien, son nom ne figure pas, son nom fut oublié ou omis volontairement. Quand j'interrogeais le R. P. Catherine qui participe à la direction actuelle du collège, il m'adressa au président de l'Association des anciens élèves de cette école Saint-Thomas d'Aquin. A mes questions, la réponse vint :

*« Le 20 mai 1975*

*Monsieur,*

*« J'ai bien reçu votre lettre du 29 avril et vous prie de bien vouloir excuser le très important retard que j'apporte à répondre à votre intéressante précision, qui nous permettra peut-être d'identifier le cercueil excédentaire dans la chapelle de l'école Saint-Thomas d'Aquin.*

*« En effet, ainsi que le H. P. Catherine, Op., a pu vous le dire, la congrégation dominicaine de Saint-Thomas d'Aquin ne sait pas, depuis déjà pas mal de temps quelle est l'identité du défunt contenu dans ce cercueil... » (36).*

L'état civil montre le décès du maître à l'école Saint-Thomas d'Aquin, mais aucune des paroisses de Lyon ni d'Oullins ne possèdent dans leurs registres, trace d'une quelconque cérémonie religieuse à cette occasion, et devant l'attestation des témoins de l'époque, Joseph Serre, Félix Thiollier qui furent ses amis, il est très certain que Lacuria fut inhumé dans la crypte de la chapelle. Alors ! Pourquoi ce silence ?

Chassé d'Oullins, celui qui fut un apôtre et un saint, devait connaître cette injustice des hommes qu'est la conspiration du silence, récompense que l'on décerne à ceux qui ne sont pas de ce monde. Ceux qui ont pour vocation d'être des messagers de la Parole divine, parce qu'ils sont souvent des pèlerins, Dieu ne leur destine pas toujours un lieu pour que l'on y accomplisse des pèlerinages. Où se trouvent les martyrs de la foi ? Quand parfois on le présume, leur a-t-on toujours apposé une plaque ?

[ la version première de cette introduction, remaniée partiellement à l'occasion de cette édition de ces deux contes publiés déjà une fois, comportait une seconde partie sur l'aspect de la pensée religieuse du dernier membre de l'Ecole Mystique de Lyon : *« Connaissance et Inconnaissance de Dieu chez LACURIA »*. Il ne nous a pas semblé utile et afin aussi de ne pas

offrir une introduction trop longue à cette nouvelle édition des Contes, d'ajouter cette autre étude.

Nous remercions notre ami Willy d'avoir bien voulu et placer sur son site cette partie déjà de l'œuvre de LACURIA, et de surcroît reprenant la première version par nous scannée de notre présentation d'alors, l'avoir transformée en mode Word, de telle sorte que nous puissions faire quelques corrections, travail de bénédictin dont nous le remercions. ]

Jean-Pierre BONNEROT,  
Président de la Société Paul François Gaspard Lacuria.

## NOTES

(1) Article de Josephin PELADAN, Prédiction de l'abbé Lacuria : un feuillet avec pour seule identification du document : « le Cri de Londres », s.l.n.d., Bibliothèque de l'Arsenal à Paris,

manuscrit 13383, reproduit pour la première fois in Revue des études péladanes, n° 3, décembre 1975, pp. 10 à 15. Cette revue est l'organe officiel de la Société J. Péladan,

(2) D'après mon enquête menée à Lyon, en compagnie de M. René Clairand, dont je le remercie pour son aide précieuse, l'Indicateur lyonnais de 1827 indique l'emplacement cité comme étant le numéro 4, place d'Albion. En 1838, Lacuria est déclaré rentier au numéro 5. Il apparaît sur les Recensements fiscaux de 1851, que le numéro 3 devient le numéro 13. Hélas, cette enquête ne peut être plus complète.

(3) Sur Jan-Louis et Louis Clément, voir : Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de France lyonnais, par Maurice AUDIN et Eugène VIAL, t. I, A à L, Paris, 1918, p. 470.

On consultera en outre le Registre d'inscription pour l'Ecole royale de dessin des Beaux-Arts, commencé le 3 novembre 1828, f° 21, n° 205, et f° 48, n° 477. Je remercie l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon de m'avoir laissé consulter et transcrire le contenu des parties m'intéressant de ses registres. Les dossiers parisiens n'ont pas encore été consultés.

On lira avec intérêt deux articles : « Elisabeth Hardouin-Fugier, spécialiste de Janmot et professeur à l'université de Provence et de Lyon III », « Jean-Louis Lacuria, élève d'Ingres, ami d'Hippolyte Flandrin », in Bulletin du Musée Ingres, n° 40, décembre 1976, pp. 9 à 20. En outre, concernant le décès de Jean-Louis, l'Echo de Fourvière, 21 novembre 1868, je remercie les Archives municipales de Lyon de m'avoir communiqué cet article et laissé photocopier tous les documents dont j'avais besoin.

Enfin, je tiens à remercier mon ami René Clairand de l'aide précieuse qu'il m'a apportée dans mes divers voyages lyonnais et particulièrement aux Archives municipales pour la consultation des actes d'état civil de la famille Lacuria et de l'établissement par ses soins, de l'arbre généalogique.

(4) En dépit de mes recherches, je n'ai pu retrouver trace d'un quelconque élément sur cette période de la vie de Lacuria. Le petit séminaire n'existe plus. Personne ne sait ce que sont devenues les archives. Cet emplacement est aujourd'hui celui d'une école.

(5) Un philosophe lyonnais : Lacuria. Discours de réception prononcé dans la séance publique du 21 avril 1931 par M. Joseph Serre, in Mémoires de l'Académie, t. XXI, 1933, pp. 101

à 130. Je remercie M. Wasmer, bibliothécaire de l'Académie, de m'avoir fourni photocopie de ce discours et le texte de l'éloge funèbre prononcé aux funérailles de M. J. Serre, le vendredi 13 août 1937, par M. Joseph Bûche, secrétaire général de l'Académie, in Mémoires de l'Académie, t. XXIII, 1939, pp. 105 à 110.

(6) Je remercie M. le chanoine Jomand, des précisions diverses qu'il a bien voulu m'apporter, en qualité d'archiviste du diocèse de Lyon, et de la photocopie des divers textes

des registres, qui pouvaient m'intéresser, et qu'il a bien voulu réaliser auprès du grand séminaire de Lyon.

(7) Je remercie le général Porret, chef du service historique du ministère de la Défense, de sa lettre du 1<sup>er</sup> avril 1977, n réponse à ma demande d'information. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier encore aux Archives du service historique de l'Armée, si les journaux militaires des années 1824 et postérieures, signalent une exemption ou une dispense de service de deux années, en ce qui concerne Lacuria, si toutefois cette période correspond à un appel au service national.

(8) Je renvoie le lecteur intéressé à la collection de la Revue des études péladanes déjà citée, où dans le cadre de chaque numéro a été publiée une lettre inédite de Lamennais, Lacordaire, Montalembert, à Lacuria, ainsi que d'autres textes ou études sur les rapports de Lacuria avec le mouvement catholique libéral.

(9) Lettre inédite publiée et commentée pour la première fois par nos soins in Revue des études péladanes, op. cit., n° 2, septembre 1975, pp. 13 à 16. Bibliothèque de la ville de Lyon, fonds ancien, manuscrit 5794.

(10) Une brochure : A la mémoire de l'abbé Chainé, l'un des trois fondateurs du collège d'Oullins, Lyon, Salut public, éd. 1893, seconde édition 1894.

(11) Jean COMBY, l'Évangile au confluent, dix-huit siècles de christianisme à Lyon, Lyon, éditions du Chalet, 1977, pp. 129 à 165.

(12) Préface de Félix Thiollier aux Dernières confidences du génie de Beethoven, par l'abbé LACURIA, Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1902, pp. 6 et 7.

(13) R. P. J.-A. GIRARD, op., le R. P. Captier et les martyrs d'Arcueil, Spes éd., Paris, 1955, p. 33.

(14) Paul LACURIA, Contes, publiés par Félix Thiollier et illustrés par Emma Thiollier, avec un croquis de Janmot. Préface de Joseph Serre, p. 7. Il semble que cet ouvrage ait été hors commerce. Je remercie M. Maurice Thiollier-Bonfort de la gentillesse avec laquelle il a bien voulu m'offrir cette publication. Il s'agit de deux contes de Lacuria : l'Île de la vérité et la Clé de diamant dont Lacuria donna les manuscrits à Félix Thiollier.

Deux autres contes sont encore inédits. Une nouvelle édition comprenant les quatre contes est envisagée pour un avenir très proche.

(15) Ibid., p. 9.

(16) Ibid., p. 46.

(17) Ibid., pp. 108 et 109.

(18) J. SERRE, Discours de réception, op. cit., p. 106.

(19) Les Dernières Confidences..., op. cit., préface déjà citée, pp. 8 et 9.

(20) R. P. B. CHOCARNE, le R. P. Lacordaire de l'ordre des Frères prêcheurs, 6<sup>e</sup> édition, t. II, pp. 239 et 240. Paris, Librairie Poussielgue frères, 1880.

(21) Ibid., p. 241 ou R. P. Lacordaire : correspondance avec Madame Swetchine, lettre d'Oullins, 24 juillet 1852. (Cette correspondance a fait l'objet d'une édition.)

(22) Les Dernières Confidences, op. cit., préface, op. cit., p. 10.

(23) Trois études : un penseur lyonnais - un grand mystique - un pythagore français - Lacuria, par Joseph SERRE, Paris, Henri Falque et Lyon Paul Phily, éditeurs, un livret s. d., p. 7, et Raymond CHRISTOFLOUR, Prophètes du XIX<sup>e</sup> siècle, la Colombe éd, Paris, 1954, chap. 3 : « Lacuria, prophète de l'harmonie », p. 66, note 2.

(24) J. SERRE, Trois Études, op. cit., p. 7.

(25) Les Dernières Confidences..., op. cit., préface, op. cit., p. 11.

(26) Pour le changement du nom de la rue : Bibliothèque historique de la ville de Paris, voir plan entre Vasserot et Jacambet, ainsi que Edmond LERCY, les Anciens Numérotages de Paris et Versailles, Paris, 1919 ; et BRONTEAU, Numérotage des rues de Paris.

Je remercie les bibliothécaires de l'aide précieuse apportée à mes recherches sur l'emplacement actuel des deux maisons parisiennes de Lacuria.



- (27) J. SERRE, *Discours...*, op. cit., p. 105.
- (28) LACURIA, *les Harmonies...*, éd. Philipon Chacornac Editeur, Paris, 1899, t. II, pp. 253 et 254. Je mets en garde le lecteur et le chercheur contre cette édition qui, si elle est « nouvelle », l'est le plus souvent par la plume de Philipon et non par les remaniements inédits de Lacuria. Je n'ai pas ici utilisé la leçon des manuscrits inédits en vue d'une édition critique et définitive, projet que j'espère réaliser lors de la prochaine édition des Harmonies.
- (29) Ibid., pp. 257 et 258.
- (30) Ibid. p. 246. .
- (31) Ibid., p. 244.
- (32) Ibid., pp. 241 et 242.
- (33) *Les Dernières Confidences...*, op. cit., préface, op. cit., pp. 12 et 15.
- (34) Ibid., p. 18.
- (35) J. PELADAN, *Prédiction de l'abbé Lacuria*, op. cit., p. 14.
- (36) Je remercie M. Gérard Grégoire de sa lettre-réponse en date du 20 mai 1975.

## LA CLE DE DIAMANT

Il y avait une fois un Seigneur qui vivait dans un vieux château avec sa femme. Ses propriétés étaient très grandes, il avait entr'autre une forêt immense, où étaient des arbres aussi vieux que le monde ; mais cette forêt était maudite et sous la puissance des mauvais Génies. De mémoire d'homme aucun de ceux qui avaient eu l'imprudence d'y entrer n'en était ressorti. Aussi elle était redoutée partout à la ronde et chacun élevait ses enfants dans la crainte de la forêt noire.

Ce seigneur était donc malheureux au milieu de ses richesses, d'autant plus que lui-même semblait être sous une mauvaise influence ; car marié depuis dix années il n'avait encore point d'enfant.

Un jour cependant la joie revint dans le château ; sa femme venait de mettre au monde une petite fille d'une beauté ravissante. On ne manqua pas d'inviter toutes les bonnes fées à son baptême et on lui donna le nom de Mélias. Cependant on n'était pas sans inquiétude, car ce jour-là tout entier, la forêt noire fit entendre un sourd murmure comme un tonnerre qui gronde dans le lointain.

L'enfance de Mélias fut très heureuse ; elle croissait comme une fleur, toujours plus belle, toujours plus aimée de ses parents. Elle était toujours à courir dans les prairies, tantôt composant des bouquets, tantôt jouant avec des agneaux ou des colombes qu'elle élevait ; mais elle se gardait bien de jamais approcher de la maudite forêt noire.

Tout alla bien jusqu'au jour où elle atteignit l'âge de quinze ans.

Ce jour-là contre son ordinaire elle parut au dîner, triste et rêveuse. Sa mère s'en étant aperçue lui dit : qu'as-tu donc, Mélias es-tu malade ? - Non ma mère, je vous remercie. - A quoi penses-tu donc ? - A rien.

Ce jour-là il n'en fut rien de plus, mais les autres jours la préoccupation continuant, sa mère la prit à part pour lui en demander la cause ; mais Mélias s'obstina à dire que ce n'était rien.

Or ce qui la préoccupait si fortement, c'était un rêve qu'elle avait fait, et ce rêve le voici : Il lui semblait qu'elle se trouvait sans savoir comment au milieu de la forêt noire ; effrayée, elle cherchait à en sortir, lorsqu'elle entend derrière elle des cris plaintifs, elle se retourne et voit accourir vers elle un jeune prince richement vêtu et dont la beauté surpassait tout ce qu'elle avait jamais vu. Il était poursuivi par un monstre horrible et d'une forme inconnue. Ce jeune homme vient se jeter aux genoux de Mélias et levant vers elle ses yeux inondés de larmes, il s'écrie avec l'accent du désespoir : Mélias sauvez-moi. L'émotion de Mélias fut si vive qu'elle s'éveilla. Mais la figure du jeune prince, sa beauté, l'expression de sa douleur, le regard avec lequel il lui avait dit : Sauvez-moi ! ne sortirent plus de son esprit. Elle ne put dormir le reste de la nuit et tout le jour elle ne fit qu'y penser. Mais elle n'osa jamais

dire à sa mère que sa pensée et même son coeur étaient entièrement absorbés par un jeune prince qu'elle avait vu dans un rêve.

Les jours suivants, afin d'éviter les questions importunes que chacun lui adressait, elle s'échappait et allait se promener le plus loin possible de la maison ; souvent elle était si distraite qu'elle ne savait plus où elle était.

Un jour au sortir d'une longue distraction, elle fut saisie de terreur en s'apercevant qu'elle était entrée dans la terrible forêt noire.

Elle se retourne brusquement et se met à courir de toutes ses forces, afin de vite ressortir ; mais plus elle court, plus elle se perd, plus la forêt devient sombre et obscure. Elle appelle, nulle voix ne répond ; toujours éperdue, elle change vingt fois de direction, court, crie, s'épuise inutilement. La nuit tombe : elle ne voit plus où elle met le pied ; cependant la peur la pousse à marcher encore ; enfin la nature succombe à tant de fatigue et elle tombe sans connaissance au pied d'un chêne immense.

A son réveil, Mélias se vit couchée au pied d'une roche nue exposée aux rayons d'un soleil brûlant. Elle crut d'abord qu'elle rêvait ; mais s'étant levée, ayant marché quelques pas et frappé fortement du pied à terre pour s'assurer qu'elle était bien elle-même, elle regarda le pays tout autour d'elle. C'était une terre qu'elle n'avait jamais vue et qui lui parut étrange. La chaleur y était accablante, la végétation luxuriante et gigantesque, les montagnes immenses.

Mélias était stupéfaite, quand elle vit avec joie quelqu'un qui marchait de son côté ; elle courut vite au devant, mais elle ne trouva qu'une femme à moitié nue et d'un teint fortement cuivré. Néanmoins elle lui demanda quel chemin il fallait prendre pour aller au château de la forêt noire. Cette femme répondit quelques mots mais dans une langue étrangère et tout à fait inintelligible pour Mélias.

Que faire ? Il était difficile par le raisonnement de trouver un parti à prendre ; mais la jeunesse pressée par la vie qui déborde en elle n'a pas la patience d'attendre la raison pour agir. Mélias se mit donc en marche sans savoir où ni pourquoi, mais elle allait.

Après avoir rencontré plusieurs femmes semblables à la première, elle désespérait de se faire comprendre, lorsqu'elle vit une dame dont le costume lui parut plus raisonnable ; elle reprit confiance et s'étant approchée elle lui demanda le chemin pour aller au château de la forêt noire ? - Quelle forêt ? quel château ? dit la dame, je n'en ai jamais vus ici, mais d'où sortez-vous ? - Vraiment je ne sais, dit Mélias ; hier j'étais chez mon père en Champagne, province de la France ; je suis entrée par distraction dans cette maudite forêt noire, où l'on m'avait bien défendu d'entrer : lasse d'avoir couru je me suis endormie au pied d'un arbre et je me suis réveillée au bas de ce rocher que vous voyez là-bas. La-dessus la dame partit d'un éclat de rire. Que me contez-vous là, dit-elle, vous êtes dans l'Inde, à trois mille lieues de la France ; puis la regardant avec un oeil scrutateur, elle murmura entre ses dents : pauvre petite, elle a un coup de marteau à la tête ; malheureusement ici il n'y a pas d'hôpital de fous, puis elle passa son chemin. Mélias resta quelques secondes comme foudroyée par ce qu'elle venait d'entendre ; puis s'étant assise sur le bord du chemin, elle tira son mouchoir et se mit à pleurer. Quand son coeur fut dégonflé, le courage reprit le dessus et elle se leva en disant allons encore.

Ce jour-là Mélias n'eut d'autre nourriture que les fruits qu'elle ramassa à terre, où même qu'elle se hasarda à cueillir sur les arbres. Quand la nuit fut tombée elle eut peur et voyant des maisons, elle s'en approcha et demanda comme elle put l'hospitalité par des signes. Après avoir essuyé plusieurs refus, elle trouva une vieille femme qui lui montra une natte pour passer la nuit.

A peine avait-elle fermé les yeux qu'elle fut éveillée par un bruit effroyable. Les portes s'agitaient avec fracas, les meubles dansaient, la vaisselle lancée par une main invisible frappait les murs et volait en éclats. Mélias tremblait de peur quand elle vit entrer la vieille qui lui avait donné l'hospitalité, tenant d'une main une lanterne et de l'autre un manche à balai. Ah ! petite maudite criait-elle d'une voix aigre, tu es donc ensorcelée que tu traînes à ta suite tous les mauvais génies. Sors vite ; que ma maison ne soit pas plus longtemps souillée de ta présence. Mélias ne pouvait comprendre ces imprécations qui étaient émises en langue indienne ; mais ce qu'elle comprit parfaitement, c'est le ton aigre, l'air menaçant et surtout le manche à balai qui était levé sur sa tête. Aussi sans se le faire dire deux fois elle se sauva à toutes jambes et fut obligée de passer le reste de la nuit à la belle étoile.

Mélias, par son costume, par son langage étranger, par sa course vagabonde, avait déjà attiré l'attention superstitieuse des indiens ; cette aventure lui donna la réputation de sorcière maudite et portant le malheur avec elle. Personne ne voulait plus l'approcher, et la haine contre elle s'accrut à un tel point qu'un jour, comme elle traversait un village, on cria : voilà la sorcière maudite, et on la poursuivit à coups de pierres. Mélias se mit à courir de toutes ses jambes. Malgré sa vigueur, elle était à bout de force et allait succomber, lorsque en passant devant une petite maison isolée, elle vit la porte s'ouvrir et entendit une voix qui lui dit : entrez vite ici. Elle entra et se jeta presque sans connaissance sur un tas de paille qui se trouvait là. Quand elle eut repris ses sens et son souffle, elle essuya son visage inondé de sueur, et se mit à regarder où elle était.

Elle était sous une espèce de hangar qui conduisait à une cour et à une maison rustique. Devant elle était un petit homme bossu, boiteux, noir comme un marron d'Inde, en un mot très laid. La seule chose aimable en lui était un regard plein de bonté. Il tenait à la main un verre plein d'une liqueur jaunâtre et transparente. Venez, Mélias, dit-il, prenez cette liqueur elle vous fera grand bien car vous êtes horriblement fatiguée.

Le premier mouvement de notre jeune étourdie en voyant ce petit homme si contrefait fut une envie de rire ; mais quand elle l'entendit parler français et l'appeler par son nom, le rire fut étouffé par la surprise et la curiosité. Elle but la liqueur ; ayant repris ses forces, elle se prépara à accabler son hôte de questions.

Mon petit bonhomme, dit-elle, vous êtes donc français ? Comment savez-vous mon nom ? Dans quel pays sommes-nous ? Qui est-ce qui demeure ici ? Votre maître est-il aussi français ? Dites vite, car j'ai la tête grosse de tout ce que je vois depuis quelques jours ; il y a de quoi devenir folle.

Mélias, lui répondit le petit bossu, quoique je sache parler français je ne suis pas français ; Nous sommes dans l'Inde. Ici, je suis chez moi, cette maison m'appartient. Elle est petite mais elle est à votre service, ainsi que son pauvre maître. Entrez vous y reposer et je répondrai de mon mieux aux questions qui agitent votre esprit.

Le ton triste et le soupir qui accompagnèrent ces paroles la larme qui brilla dans son oeil, touchèrent Mélias. Elle craignit de l'avoir blessé par son ton brusque et comme elle était bonne quoique vive et légère, elle rentra en disant d'un ton affectueux : je vous remercie.

La petite maison était simple mais propre, Mélias était trop préoccupée pour y faire attention. Aussi à peine fut-elle assise qu'elle s'écria impatience : Monsieur, qui que vous soyez si vous pouvez m'expliquer ce qui m'arrive depuis quelques jours vous me rendrez le plus grand des services. Alors elle lui raconta toute son histoire, excepté le rêve.

Mélias répondit Dolvir (c'était le nom du petit bonhomme), en entrant dans la forêt noire vous êtes tombée sous le pouvoir de la fée maligne, la plus méchante et la plus puissante de toutes les fées. C'est elle qui vous a transportée dans l'Inde pendant votre sommeil ; c'est elle qui vous poursuit de toute manière. Seule entre toutes, cette petite maison est à l'abri de son pouvoir. Ici elle ne vous peut rien, partout ailleurs ses persécutions vous atteindraient.

Je voudrais, Méliissa, que cette petite demeure fut un palais, que ce jardin fut un immense parc ; mais hélas ! je n'ai que cela et ne puis vous offrir davantage. Acceptez donc tel qu'il est ce modeste et solitaire refuge, jusqu'à ce que les circonstances soient plus heureuses. Mais vous êtes bien fatiguée, le sommeil peut seul réparer vos forces, allez prendre du repos et demain nous causerons plus longuement.

Le lendemain matin, Méliissa fut éveillée par le chant des oiseaux et la lumière du soleil levant. La nature riche de jeunesse avait dans un seul sommeil repris toutes ses forces.

Elle se leva, disposée à la joie, et commença par examiner sa chambre. D'un côté un hamac d'étoffe rayée, de l'autre un sofa et quelques meubles d'acajou ; vis-à-vis de la fenêtre, un bassin de marbre et une fontaine qui coulait à volonté ; tout cela vu au jour, voilé par des persiennes vertes, lui parut gai et gracieux. Elle ouvrit ensuite la fenêtre et regarda le jardin. Il était bordé d'une haie vive ; au centre était une salle d'ombrage prolongée par une allée couverte jusqu'à la maison ; le reste était rempli d'arbres fruitiers et de fleurs.

Son premier sentiment fut la curiosité. Elle se hâta de descendre et de parcourir tout le jardin. Ce jardin était riche et bien cultivé, mais ces arbres n'étaient point ceux de son pays ; elle ne connaissait ni les plantes ni les fleurs. Elle se sentit étrangère au milieu de cette nature inconnue et le souvenir du jardin de son père lui fit venir les larmes aux yeux.

Quand elle rentra il était déjà huit heures. Dolvir l'attendait sur le seuil de la porte. Et bien ! Méliissa, lui dit-il, avez-vous reposé cette nuit ? - Oui je vous remercie. - Vous avez pleuré Méliissa, souffrez-vous ou est-ce le souvenir de vos parents qui vous arrache des larmes ? - Cela ne suffit-il pas ? dit-elle avec un soupir. Ne suis-je pas bien malheureuse de me trouver seule à trois mille lieues de ma famille ? Comment maintenant pourrai-je jamais la rejoindre ? Pourquoi désespérer ainsi, dit Dolvir. Votre retour en France offre il est vrai, bien des difficultés, mais ces difficultés peuvent être vaincues. Toutefois je dois vous dire que vous ne trouverez aucun secours hors d'ici ; ce n'est que l'union de nos efforts qui peut réaliser votre désir. Mais hélas ! quand pourrai-je vous donner cette joie ? Je l'ignore encore. - Oh ! quelle reconnaissance je vous aurai si je puis un jour revoir ma mère. Du courage et de l'espérance, Méliissa. Ayant dit cela il l'invita à déjeuner.

Le déjeuner était à peine fini que Dolvir dit à Mélissa : il faut que je vous quitte, tous les jours je suis obligé d'être absent depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir. C'est bien malgré moi que je vous laisse seule, j'en souffre plus que vous, car les fleurs du jardin et les livres de ma bibliothèque vous feront une compagnie plus agréable que la mienne. Adieu Mélissa, à ce soir. Disposez de tout ce qui est ici, je vous laisse maîtresse absolue.

Dolvir rentra le soir comme il l'avait promis et Mélissa fut étonnée, en conversant avec lui, de l'étendue de sa science, de la finesse de son esprit et de la bonté de son cœur : mais il était si laid, si laid, que rien ne pouvait contrebalancer la répugnance que sa vue lui inspirait. Néanmoins elle ne pouvait s'empêcher d'estimer son mérite et d'admirer son inaltérable bonté.

Pendant les premiers jours, la curiosité, la nouveauté, la lecture soutinrent Mélissa, mais bientôt elle tomba dans une tristesse profonde.

Dolvir faisait de vains efforts pour la distraire, lorsqu'un incident en surexcitant sa curiosité lui fit oublier pendant quelques jours son chagrin.

Un jour que Dolvir offrait à boire à Mélissa : vous êtes fou, lui dit-elle ; vous n'avez rien à la main. Dolvir rougit un peu, abaissa la main sous la table et la releva tenant le vase qui contenait le vin.

Mélissa était bien sûre que Dolvir n'avait pas pris le vase pour le mettre sous la table. Ce vase avait disparu sans qu'elle put savoir comment, elle ne pouvait pas comprendre davantage comment il reparaisait ; d'ailleurs la rougeur et l'embarras de Dolvir lui faisait soupçonner quelque mystère et son imagination se mit à trotter.

Que signifie cela, dit-elle ? - Rien - Comment ! rien ? vous avez escamoté ce vase habilement, comment vous y êtes vous pris ? je vous défie d'en refaire autant. - Mélissa, laissons cela je vous en prie, ça ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. - Si bien ! Si bien ! je veux que vous me donniez des leçons d'escamotage, cela peut m'être utile plus tard. - Mélissa je vous en conjure, laissons cela, je ne le puis pas. - C'est bon, je sais à quoi m'en tenir maintenant sur cette amitié qu'on me vante, sur cette confiance qu'on feint d'avoir, c'est-à-dire qu'on ne veut pas même me confier un secret d'escamotage. - O Mélissa, dit Dolvir avec un profond soupir, si vous saviez le mal que vous me faites. Et bien ! écoutez, je vais vous dire un secret de haute importance, un secret auquel est attachée toute mon existence, un secret que nul autre que moi ne sait encore. En vous le disant, je me livre entre vos mains, et il faut que j'ai une confiance absolue dans votre discrétion et votre loyauté pour vous le dire.

Ce que vous avez vu est l'effet d'un talisman que je possède. Ce talisman est un cordon que je porte à mon cou, et qui invisible lui-même a le pouvoir de rendre invisible tout ce qu'il touche même aux génies et aux fées. Si un autre savait par vous que ce cordon existe, je serais perdu et vous aussi ; car la fée maligne s'en emparerait et deviendrait maîtresse absolue de nos deux destinées.

Ce cordon que je tenais par distraction à la main ayant touché le vase, il a disparu à vos yeux. Seul au monde je vois ce qu'il rend invisible aux autres.

Mélissa émerveillée le pria de renouveler l'expérience et vit plusieurs objets disparaître tour à tour. Elle alla ensuite se coucher dans une vive préoccupation de ce cordon mystérieux.

Mélissa ne raffolait plus que du cordon ; le lendemain et les jours suivants elle voulut toucher elle-même le talisman et rendre les objets invisibles à ses propres yeux.

Oh ! que c'est amusant ! dit-elle, est-ce que ce cordon peut rendre invisible même une fleur, un arbre, une maison ? Certainement répondit Dolvir. - Que je serais curieuse d'essayer tout cela ! Vous devriez bien me le laisser pendant votre absence, je m'ennuie horriblement, seule tout le jour. Au moins je m'amuserais, et quand vous reviendriez, je vous escamoterais votre maison, vous seriez bien attrapé.

Dolvir dit tout ce qu'il put pour faire sentir à Mélissa combien il serait imprudent à lui de se dessaisir de son talisman un seul instant. La capricieuse Mélissa n'écouta rien ; elle inventa mille raisons, elle bouda, elle fit tant que Dolvir consentit à le lui laisser en lui recommandant de nouveau d'en avoir le plus grand soin.

Mélissa se divertit beaucoup ce jour-là et les jours suivants ; mais bientôt l'ennui reprit le dessus et l'idée de retourner en France devint son idée fixe. Elle ne laissait plus une minute de repos à Dolvir. Il avait beau lui dire que pour le moment c'était impossible. Pourquoi, disait Mélissa, est-ce impossible maintenant et sera-ce possible plus tard ? Qu'y aura-t-il de changé ? Que vous manque-t-il donc maintenant ! Quand et de qui attendez-vous de l'argent ou de la puissance ? Y a-t-il un moment marqué par le destin ? Alors quel est ce moment ?

Mélissa, disait Dolvir, je ne puis tout vous dire ; mais si vous saviez quelles sont les difficultés qui s'opposent à votre retour en France vous les déclareriez insurmontables pour le moment et peut-être désespéreriez-vous de les surmonter jamais.

Oh ! s'écriait Mélissa je ne désespère pas si vite. D'ailleurs, pourquoi me tourmenter par toutes ces réticences ? il ne tient qu'à vous d'avoir la paix, dites-moi ces difficultés ; quand j'aurais vu par moi-même qu'elles sont insurmontables je n'aurais plus rien à dire, et vous m'aurez fermé la bouche, au lieu que tous vos mystères ne font que me rendre folle d'impatience. Voyons ! faut-il trancher des montagnes ? faut-il creuser des abîmes avec les ongles, tout ce que mon courage et mes forces pourront, je le ferai.

Hélas ! Mélissa, répondit Dolvir, ces difficultés sont telles, que lors même que vous pourriez les vaincre vous ne le voudriez pas ; et d'ailleurs, après m'avoir tourmenté pour vous les dire, vous serez fort en colère contre moi parce que je vous les aurai dites ; et voilà la véritable raison qui me fait taire.

- Moi, en colère contre vous parce que vous aurez fait ce que je vous demande avec instance ! vous êtes fou de dire de pareilles choses, je vous serai au contraire très reconnaissante.

- Mélissa, croyez-moi, je sais ce que je dis, vous serez fâchée ensuite de m'avoir demandé cela.

- Ce que vous me dites, Dolvir, me paraît si absurde que je ne puis le considérer que comme une défaite. Je ne crois pas un mot de ces difficultés ; c'est un conte que vous avez forgé et que vous ne savez comment soutenir.

- Mélissa, pourquoi m'accuser de mensonge ? Ce que je vous dis est vrai. Pour rendre possible votre retour en France, il faudrait une chose que vous pourriez, mais que vous ne voulez à aucun prix. En vous disant ce que c'est, je vous ferai une grande peine et votre colère contre moi m'en fera une plus grande encore.

- Eh bien ! je vous jure que je ne serai pas en colère contre vous, que je ne vous en voudrai aucunement. Dolvir dites-le moi.

- Vous le voulez absolument, Mélissa ?

- Oui, je le veux.

- Eh bien il faudrait consentir à m'épouser.

Mélissa se pinça les lèvres, devint pâle et ne put dire un mot. Elle se retira dans sa chambre et se coucha furieuse.

Le lendemain, à déjeuner, Mélissa affecta un air insouciant et ne parla que par monosyllabes. A la fin, Dolvir, lui dit : Mélissa, pourquoi êtes-vous fâchée ? C'est vous qui m'avez forcé à parler ; mais tâchons d'oublier cela et mettons que je n'ai rien dit : Qui vous prouve que je sois fâchée, répondit sèchement Mélissa ?

A peine Dolvir fut-il parti, que Mélissa se promena à grands pas dans l'allée d'arbres du jardin, réfléchissant à cette aventure qui blessait si vivement son amour-propre. Oui vraiment, disait-elle en elle-même, ce petit malotru est si laid que dans toutes ces femmes cuivrées de l'Inde il n'en a pas trouvé une voulut consentir au bel honneur d'être sa femme. Il a fallu que j'arrive d'Europe par enchantement pour être élevée à cette haute dignité ! Il a donc pensé que je serai dupe de ses contes absurdes ? ... Moi sa femme ! ... Oui, si je pouvais le changer en faïence et le mettre sur ma cheminée... Je commence à y voir clair et à ne plus croire un mot de tout ce qu'il m'a dit... Oui c'est bien cela... Pour m'empêcher de lui échapper, il m'a dit que hors de sa maison je serais poursuivie par la fée maligne. Voilà l'oiseau dans le filet... Puis il dit que pour retourner en France, il faut consentir à l'épouser. Si l'oiseau tombe dans ce piège, il sera pris par la patte et ce sera fini... Admirablement combiné ! Mais mon petit magot, l'oiseau est plus fin que tu ne penses. Et d'abord, voyons si l'on peut sortir du filet.

Là-dessus Mélissa s'avança vers la haie qui bordait le jardin ; il y avait une ouverture bien petite, mais suffisante pour laisser passer l'agile et svelte jeune fille.

Malgré sa résolution, le coeur lui battait, et elle s'arrêta un instant devant la fatale limite comme César devant le Rubicon. Puis elle posa un pied en dehors de la haie, et avança la tête regardant à droite et à gauche ; elle ne vit rien : enhardie, elle pose le second pied sur le chemin et attend prête à rentrer au moindre bruit : elle n'entend rien. Elle court jusqu'à l'autre côté du chemin et revient vite vers la trouée de la haie ; puis elle s'aventure à



faire quelques pas, enfin à se promener dans le chemin. Alors sautant de joie, elle s'écrie : Voilà Dolvir convaincu d'imposture, je suis sortie de chez lui et il ne m'est rien arrivé. Oh ! si je pouvais n'y jamais rentrer.

Comme elle disait cela elle vit bien loin sur la route, un petit point environné de poussière qui paraissait s'approcher avec une grande rapidité. Aussitôt elle rentre prudemment dans sa haie et ne laisse dehors que la tête retenue par la curiosité. Ce point noir se rapproche et bientôt elle distingue une calèche découverte traînée par quatre magnifiques chevaux ; dans cette calèche il n'y avait qu'une dame richement vêtue qui conduisait elle-même, Oh ! quelle jolie petite fille, s'écria la dame en arrêtant la voiture devant Mélissa. Bonjour, belle enfant, que faites-vous donc là toute seule, Rien, Madame, répondit Mélissa en rougissant. - Je vois, reprit la dame à votre figure et à votre air distingué que vous appartenez à des parents nobles et riches ; comment vous laissent-ils ainsi toute seule ? Ne devriez-vous pas avoir des domestiques qui vous suivent et veillent sur vous ? Oh ! si j'avais une fille aussi charmante, je n'oserais pas même la confier à des serviteurs. Je voudrais la soigner moi-même et consacrer ma vie à l'amuser et à la rendre heureuse. Dites-moi, ma charmante, où sont vos parents ? En vous voyant, je ne puis résister au désir de faire leur connaissance. - Ils ne sont pas dans ce pays, répondit Mélissa d'un air embarrassé. - Dans quel pays sont-ils donc ? - En France, Madame. - En France ! ce que vous me dites est incroyable. Ils ont consenti à se séparer ainsi de vous, à vous envoyer si loin : en vérité ils ne sont pas dignes du trésor qu'ils possèdent ; et qui a soin de vous ici ? Est-ce au moins un proche parent, un oncle ou une tante ? Hélas ! non, Madame ; par une suite d'évènements qui serait trop longue à dire, je suis perdue ; c'est un petit homme, propriétaire de cette maison qui m'a donné l'hospitalité. - Mais, ma chère enfant, nous ne pouvons pas rester là plus longtemps. Quoi ! Seule ! chez un homme inconnu ; c'est une position très inconvenante pour une jeune fille comme vous. Où est-il cet homme que je lui parle. Madame il ne rentrera qu'à six heures du soir. - C'est trop tard, je ne puis pas l'attendre ; mais n'importe, ma chère petite ; si vous voulez suivre mon conseil, vous monterez dans ma calèche et je vous mènerai coucher dans mon palais, où vous serez traitée d'une manière digne de vous, et puis, demain ou un autre jour, je viendrai parler à cet homme et lui dire de ne plus s'inquiéter de vous, que je le décharge de tout soin et de tout embarras à votre sujet ; et bientôt je l'espère, je me chargerai moi-même de vous reconduire à vos parents.

Mélissa était embarrassée à cause du cordon qu'elle aurait voulu rendre à Dolvir. Cependant elle craignait de manquer une occasion si flatteuse. Après avoir réfléchi quelques secondes elle dit à la dame ; me permettez-vous quand vous viendrez ici de vous accompagner pour remercier cet homme qui a pris soin de moi quand j'étais abandonnée de tous ? - Certainement, ma fille, cela est trop juste. Cette réponse décida Mélissa, elle s'élança dans la calèche et sauta au cou de la dame en la remerciant avec effusion. La calèche repartit avec la rapidité du vent.

Il était onze heures, l'équipage roula sans ralentir sa vitesse pendant cinq heures. Tous les objets, arbres, murs, maisons passaient si vite devant les yeux de Mélissa qu'elle pouvait à peine saisir leur forme au passage. Le vertige la prit tellement qu'au lieu de causer, elle resta effrayée et blottie dans son coin.

Elle ne fit que deux questions. Vraiment, dit-elle en rentrant dans la calèche, vous pourrez me ramener en France ? Où ne va-t-on pas, répondit la dame, avec de pareils chevaux.

Arriverons-nous bientôt ? dit encore Mélissa, après cinq heures de cette course effrénée. Voyez, dit la dame nous entrons dans le parc. En effet, Mélissa crut distinguer dans le tourbillon d'objets qui fuyaient devant ses yeux comme une immense barrière faite pour des géants. La calèche continue à rouler avec la même vitesse sur d'immenses allées couvertes d'un sable fin, au milieu des plus beaux arbres qu'on eût jamais vus. Cependant il fallut encore quatre heures pour arriver au centre du parc en face du palais.

La nuit était tombée depuis longtemps quand la voiture s'arrêta, mais la lune brillait et à sa clarté Mélissa put voir l'immense palais tout entier de marbre rouge, au milieu duquel s'élevait une tour, si haute, si haute qu'on n'en voyait pas l'extrémité !

Le plus profond silence régnait partout, une seule lumière brillait à une seule fenêtre. Mélissa prit le bras de la dame, monta avec elle le magnifique perron, traversa de grandes salles vides, et arriva dans la chambre éclairée où une table était servie avec deux couverts.

Mélissa rassasiée d'émotions mangea peu et demanda à se reposer. La dame alluma une bougie et la conduisit elle-même dans une petite chambre tapissée de bleu et de blanc fort gracieuse. Quelques minutes après Mélissa dormait d'un sommeil profond.

Bientôt elle se réveilla toute en sueur, au sortir d'un rêve pénible ; elle croyait être poursuivie dans un grand bois par une multitude de bêtes féroces ; elle allait être dévorée quand Dolvir paraissant devant elle la poussa et la jeta la figure contre terre ; et les bêtes féroces, au lieu de s'arrêter passèrent au-dessus d'elle avec de grands sauts et disparurent dans le bois. Quand Mélissa se releva Dolvir était encore devant elle, lui offrant un bouquet d'épines au milieu duquel était une espèce de racine tâchée de sang et de boue. C'est à ce moment de son rêve qu'elle s'éveilla. Vilain petit bossu ! murmura-t-elle entre ses dents, maintenant qu'il ne peut plus me tourmenter pendant le jour, il vient me tourmenter pendant la nuit.

Son esprit fut tiré de ces sombres pensées par la vue de sa chambre. La lune donnait en plein dans la fenêtre et sa douce lumière passant à travers la soie blanche et bleue de ses rideaux, jetait un admirable reflet sur tous les objets environnants. Mélissa s'accouda sur son riche hamac pour contempler ce suave spectacle, le parfum de bien-être qui était autour d'elle rasséréna ses esprits, bientôt sa tête se pencha et elle se rendormit.

Mais un nouveau rêve vint encore l'agiter.

Il lui semblait qu'elle était montée sur cette tour qu'elle avait vu s'élever si haut au milieu du palais ; de là, malgré le vertige que lui causait l'élévation, elle admirait l'immensité du parc, lorsque Dolvir arrivant au milieu des airs comme une chauve-souris, prend dans le mur de la tour une clé de diamant qu'il cache dans le sein de Mélissa et disparaît.

Maudit bossu ! murmura Mélissa en se réveillant, il ne me laissera donc point de repos ; puis elle se rendormit jusqu'au matin.

Mélissa se leva dans la joie, l'espérance et les projets. Elle contempla longtemps par la fenêtre ce magnifique parc qu'elle avait traversé la veille sans le voir. Elle admira ces arbres gigantesques, ces longues allées qui s'étendaient à perte de vue, ces larges

ruisseaux qui répandaient partout la fraîcheur. Elle écoutait le gazouillement confus de milliers d'oiseaux qui voltigeaient de tous côtés ; puis elle songeait à la calèche de la veille et se voyait déjà emportée jusqu'en France avec cette rapidité infatigable, dont le souvenir la frappait encore d'étonnement.

Enfin la belle dame vint à sept heures et demie la chercher pour déjeuner. Elle était seule encore ; le déjeuner était servi, mais Mélissa ne vit aucun serviteur ; elle reporta alors toute son attention sur sa protectrice qu'elle examina avec plus de calme et de suite que la veille.

Elle la trouva plus vieille et plus ridée qu'elle ne croyait, elle s'aperçut qu'elle avait du fard ; ses yeux petits et noirs avaient un regard insaisissable, son nez était long et pointu, ses lèvres pincées n'avaient ni forme, ni couleur. Mélissa après cette inspection se sentit un peu intimidée et portée à la défiance ; afin de sonder la terrain, elle lança quelques questions.

Est-ce aujourd'hui que nous irons remercier Dolvir de l'hospitalité qu'il m'a donnée ? - Non, ma chère petite, des affaires me forcent à retarder cette petite course de quelques temps. - Alors je vais bien me divertir à courir dans ce beau parc ; il faudra du temps avant que je le connaisse tout entier. - Oui, certainement, mais pas encore aujourd'hui. - Oh ! pourquoi donc ? - Parce qu'il s'est introduit dans le parc un certain nombre de bêtes féroces qui pourraient vous dévorer ; il faut donc attendre qu'on ait pu les détruire ou que, par de fortes barrières, on ait mis une partie du parc à l'abri de leurs incursions. - Que ferai-je donc aujourd'hui ? dit Mélissa un peu désappointée. - Ecoutez, ma chère enfant, reprit la vieille, il faut que je vous mette un peu au courant des habitudes de la maison. Tous les jours je suis obligée de m'absenter depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir ; pendant ce temps-là je vous laisse toute seule reine de ce beau palais. Vous ne pouvez pas encore jouir du jardin, mais le palais est immense, et tout le premier étage que je laisse à votre disposition peut alimenter longtemps votre curiosité. Vous verrez les belles tapisseries, les beaux tableaux, les beaux meubles ; vous verrez mille bijoux travaillés avec un art prodigieux. Seulement je vous recommande par dessus tout de ne pas ouvrir les deux grands vases de bronze que vous trouverez sur la cheminée du grand salon. Si vous aviez le malheur de me désobéir vous exposeriez à ma juste colère. Adieu, ma chère enfant, embrassez-moi et amusez-vous bien ; à ces mots la vieille se leva, présenta ses joues ridées et fardées à Mélissa, sortit et ferma la porte à clef.

Mélissa resta un moment stupéfaite, puis elle commençait déjà à réfléchir sur sa nouvelle situation, lorsque la curiosité chassant la réflexion, elle s'élança comme un furet pour visiter les appartements. Ils étaient si nombreux, si richement ornés qu'à la fin du jour Mélissa avait à peine tout vu. Elle ne fut pas très mécontente de cette première journée et pendant le dîner elle fit mille questions sur tout ce qui l'avait frappée.

Le second jour, quand l'inventaire fut entièrement fini, elle se reposa sur un grand sofa, vis-à-vis de la grande cheminée du salon, et se mit à contempler les deux vases de bronze dont on lui avait parlé. Ils étaient magnifiques, plus encore par le fini du travail que

par leur grandeur et leur élégance. Leur surface était divisée en une quantité innombrable de petits médaillons : chacun de ces médaillons contenait en relief une scène toute entière. Sur l'un de ces vases était ainsi retracée en petits tableaux toute l'histoire des hommes ; sur l'autre toutes les aventures des génies et des fées.

Mais ce qui tourmentait Mélissa c'était de savoir pourquoi on lui avait défendu de les ouvrir. Quels mystères pouvaient-ils contenir ? Après quelques moments de conjectures inutiles, elle s'approcha des vases, les frappa avec sa main, puis avec des objets plus durs ; ils ne rendirent aucun son. Alors elle monta sur une chaise, mais la cheminée était très élevée, et les vases très longs, elle ne pouvait les voir jusqu'en haut. Alors elle traîna une table vers la cheminée, mit sur la table un large fauteuil, et sur le fauteuil une chaise, et ayant lestement escaladé cet échafaudage, elle parvint enfin à dominer un de ces vases, mais elle ne vit rien que le dessus d'un couvercle en bronze admirablement travaillé comme le reste.

Elle redescendit et alla de nouveau réfléchir sur le sofa ; un moment après elle remonta, redescendit, remonta encore sans rien découvrir de plus. Impatiente, elle inséra la pointe de ses ciseaux, entre le couvercle et le vase et essaya de le soulever un peu, pour voir s'il en sortirait quelque odeur ou quelque bruit ; mais au moment où le couvercle se déjoignit, le vase rendit un son terrible comme celui d'une grosse cloche, frappée par un lourd battant.

Mélissa surprise recula involontairement reversa la chaise, le fauteuil et la table et roula avec le tout jusqu'à terre. Une fille moins agile et moins leste se serait cassé les bras et les jambes ; elle en fut quitte pour une ou deux écorchures et une légère contusion à l'épaule gauche.

Elle fut aussitôt relevée que tombée, se hâta de remettre chaque chose à sa place et de quitter le salon, fort inquiète sur les suites de cette affaire.

Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? dit la vieille en rentrant. - Rien, j'ai regardé ; je me suis ennuyée. - Vous ne dites pas que vous avez ouvert les vases de bronze. - Qu'en savez-vous ? - Je le sais fort bien, Mélissa, ces choses ne peuvent m'être cachées ; puisqu'il en est ainsi, le salon vous sera fermé, et vous serez quitte à demeurer dans la salle à manger. - Aussi, que voulez-vous que je fasse tout un jour prisonnière dans vos appartements ? Au moins, chez Dolvir, j'avais un jardin pour me promener ; si j'avais su je serais restée chez lui. Irons-nous bientôt lui rendre notre visite ?

Je vois que le temps vous dure, reprit la vieille avec un malin sourire ; mais de quoi vous plaignez-vous ? c'est par votre faute que vous êtes malheureuse ; si vous n'aviez pas été si curieuse, vous auriez encore à votre disposition tous les appartements du palais, et plus tard une grande partie du parc. - Et la France, y pourrions-nous bientôt retourner ? - Mélissa, votre indiscrete curiosité a tout remis en question, je ne sais plus maintenant quand le départ. - Alors dit ironiquement Mélissa, j'aurai encore longtemps le plaisir d'être avec vous. - Vous dites vrai, répliqua la vieille avec un faux rire.

Mélissa serrait les dents de rage, néanmoins elle affecta de paraître gaie jusqu'à la fin du repas mais rentrée dans sa chambre, elle éclata en sanglots et se coucha fort triste.

Le lendemain Mélissa resta enfermée dans la salle à manger, elle passa tout le jour à former mille projets impossibles ou ridicules, qui se croisaient dans son imagination et se détruisaient les uns les autres, comme les vagues d'une mer irritée. Elle avait la tête très fatiguée quand la vieille rentra. Mais quelle ne fut pas sa surprise de la voir accompagnée d'un grand et beau jeune homme, dont la barbe était à peine naissante et dont les longs cheveux retombaient en boucle gracieuse sur les épaules.

Mélissa dit la vieille en entrant, nous avons aujourd'hui un nouveau convive que je vous présente. Mélissa lui fit une révérence polie ; le jeune homme au lieu d'y répondre s'étala sur un sofa. Mélissa, rouge de confusion, reprit la place qu'elle avait quittée. Elle était à peine remise de son émotion que le jeune homme se leva, étendit les bras, bailla affreusement et cria de tous ses poumons : Holà ! que j'ai faim ! dînerons-nous bientôt ? Oui mon ami, répondit la vieille, nous pouvons nous mettre à table. Ton dîner est bien maigre, dit-il en s'asseyant, tu aurais pu nous régaler un peu mieux. - Allons ! mon chéri, ne soit pas si difficile, dit la vieille ; je t'ai amené ici pour te faire faire la connaissance de cette demoiselle. Ah ! oui, dit le jeune homme, cette petite... elle n'est pas mal, mais j'ai trop faim à présent ; je la regarderai tout à l'heure. La pauvre Mélissa ne savait quelle contenance avoir. Mademoiselle, dit le jeune homme, après avoir dévoré un énorme quartier de viande, je voudrais pouvoir toujours manger, mais j'ai peur de crever. Depuis ce moment l'embarras de Mélissa cessa complètement et fit place à une envie démesurée de rire ; elle inventait toute sorte de prétextes pour justifier les éclats qu'elle ne pouvait retenir. Le jeune homme sans y rien comprendre mangea comme un ogre, n'ouvrit la bouche que pour dire des bêtises monstrueuses, puis se leva de table en disant : j'ai sommeil, je vais me coucher.

Quand Irignave fut parti (c'était le nom du jeune homme) la vieille fit asseoir Mélissa sur un sofa, se mit à côté d'elle et lui dit d'un air mystérieux : Mélissa, vous venez de voir mon fils. - Oui Madame, je l'avais reconnu à sa ressemblance avec sa mère. - Vraiment et comment le trouvez-vous ? - Comment je le trouve ! dit Mélissa un peu embarrassée, mais c'est un beau garçon et il me paraît bien digne de vous. - Ce n'est pas là ce que je vous demande : Vous plaît-il ? Vous sentez-vous pour lui quelque affection ? Pas encore, Madame. - Ecoutez, Mélissa, je vais vous dire un secret : il serait très heureux que mon fils vous inspirât de l'amour, car il ne vous sera possible de retourner en France que lorsque vous serez son épouse. - Nous y voilà, dit Mélissa en elle-même, je connais déjà cette chanson. Ah ! vraiment, dit-elle tout haut d'un air étonné. - Oui, vraiment, réfléchissez-y bien. Oh oui, j'y réfléchirai beaucoup. Dites-moi, Madame, aurons-nous tous les jours le divertissement d'avoir votre fils à dîner. - Hélas ! non, ma petite, vous ne le reverrez plus que le jour où vous l'épouserez. - Alors, Madame, je vous souhaite une bonne nuit. Disant cela, Mélissa fit une révérence moqueuse à la vieille et se retira dans sa chambre.

Dès qu'elle eut fermé sa porte, elle se livra à toute son indignation. Maudite vieille, dit-elle, que je me repens de t'avoir suivie. Vraiment il faut venir dans l'Inde pour trouver de beaux partis. Dolvir au moins sous un corps disgracié cachait une belle âme et une haute intelligence, mais épouser ce Irignave, cette masse de chair, ce tube digestif, cette source intarissable de stupidité ! j'aimerais mille fois mieux m'étrangler avec mon lacet. Heureusement que je ne le reverrai plus. Si au moins il pouvait crever en mangeant comme il

en a peur ; si j'étais riche je lui enverrais une cargaison de lard pour le tenter. En disant cela, Mélissa se mit à rire, mais le rire fit bien vite place aux larmes, car de quelque côté qu'elle tournât ses regards, elle ne voyait point d'issue à sa terrible situation.

Cependant, après avoir longtemps pleuré et réfléchi, elle se leva en disant : Oui ! il faut tirer parti de cela, je ferai semblant d'hésiter, je laisserai penser qu'on pourrait obtenir mon consentement par des concessions ; et je finirai bien par attraper quelque chose. Après cette réflexion Mélissa reprit un peu de courage , et se coucha plus tranquille.

Dès son lever, Mélissa se mit à faire des plans d'évasion mais il lui manquait un point de départ important, c'était de connaître le terrain sur lequel elle devait exécuter ses plans et par conséquent le côté où elle devait sa fuite ; elle aurait voulu pouvoir s'élever en l'air pour voir le parc d'un coup d'oeil, pour choisir l'issue la plus facile. Tout à coup, l'idée de la grande tour qui s'élevait du palais lui revint à la pensée, et elle résolut de faire tous ses efforts pour y monter.

Eh ! bien ! Mélissa, dit la vieille à déjeuner, que pensez-vous aujourd'hui d'Irignave ? Vous avez déjà convenu que c'est un beau garçon. - Oui, c'est vrai. - Avez-vous remarqué cette jolie barbe et cette magnifique chevelure ? - Oui, il faut en convenir, le poil est beau. S'il s'agissait de m'en faire une perruque je n'hésiterais pas, mais pour un mari, c'est autre chose : ce qu'il faut considérer avant tout c'est le caractère, etc. Voyez, ma petite, interrompit la vieille, il ne faut pas trop se fier aux apparences ; ce que vous avez pris peut-être pour de la grossièreté n'est au fond que franchise ; quand on y est accoutumé on préfère ce ton à l'hypocrite politesse des gens du monde. Lui ! il ne va pas par deux chemins, il dit tout de suite ce qu'il pense ; de sorte qu'on sait à quoi s'en tenir. Croyez-moi, quand vous serez sa femme, plus vous le connaîtrez, plus vous l'aimerez. Eh ! bien ! qu'en pensez-vous ? Moi ! dit Mélissa d'un air distrait je ne pense rien du tout, tant que je serai en prison dans cette chambre je suis incapable d'avoir une seule idée, je suis comme certains oiseaux, qui en cage ne veulent ni manger, ni chanter, mais usent leur bec contre les barreaux jusqu'à ce qu'ils meurent. Si vous voulez que je pense à ce que vous me dites, il faut avant tout me sortir de là. Ne pourrait-on pas me laisser sortir dans le jardin ? Non Mélissa, c'est impossible pour le moment. - Si je ne peux jouir du parc par la promenade, laissez-moi monter dans la grande tour : au moins j'en jouirai par la vue.

Mélissa, vous ne savez pas ce que vous me demandez et, si je voulais vous punir, je vous l'accorderais de suite.

Songez d'abord qu'il faut monter une heure sans s'arrêter pour arriver au sommet de cette tour et, pour voir quelque chose, il faut aller jusqu'en haut, car elle n'a pas une seule fenêtre. Si vous voulez rester plus longtemps, moi je suis obligée de partir à huit heures, je ne puis ni vous attendre, ni vous laisser toutes les clés, il faudrait donc que je vous laisse enfermée là-haut jusqu'à mon retour. Or, le sommet de la tour est étroit, sans garde-fou, la tête tourne dès qu'on regarde autour de soi ; vous figurez-vous le supplice de rester tout le jour sur cette pointe qui donne le vertige, exposé à un soleil dévorant ?

Je ne connais pas, répondit Mélissa, de supplice pareil à celui de rester enfermée dans cette salle, j'aime encore mieux la tour. - S'il vous plaît d'être folle, vous me permettrez de prendre soin de vous malgré vous-même. - Vous êtes si bonne, Madame, dit Mélissa d'un air câlin, mais voyez ! c'est un caprice qui m'a passé par la tête, il faut le satisfaire ; autrement, je suis dans le cas de ne pas penser à Irignave une seule fois d'ici à huit jours et peut-être de l'oublier ensuite tout à fait. Eh bien ! Mélissa, puisque vous le voulez

absolument, je ne serais pas fâchée, pour punir votre entêtement, de vous donner une leçon dont vous vous souviendrez longtemps ; nous n'avons pas aujourd'hui le temps nécessaire, mais demain matin vous irez à la tour.

Mélissa sourit en voyant qu'elle avait trouvé le côté faible de la vieille et qu'avec le nom de Irignave elle pouvait obtenir beaucoup.

Elle passa encore cette journée en projets. Elle devait du haut de la tour examiner le plan du parc, voir de quel côté la fuite serait plus facile ; puis une fois les mesures prises, tenter une évasion par la fenêtre en attachant ensemble plusieurs rideaux.

Le lendemain, dès cinq heures, l'on montait à la tour avec un flambeau, car le jour n'y pénétrait par aucune ouverture ; à chaque instant l'on rencontrait une lourde porte en fer qu'il fallait ouvrir. Au bout d'une heure et demie d'ascension, l'escalier se terminait dans une petite chambre noire, il fallait ensuite monter sur une échelle, lever une trappe qui s'ouvrait sur le sommet et au milieu de la tour. La vieille ayant fait monter Mélissa, referma la trappe à double tour. Adieu, Mélissa, dit-elle, je vous souhaite bien du plaisir ; puis elle redescendit fermant toutes les portes de fer qui faisaient retentir la tour d'un bruit souterrain et lugubre.

Cependant, après avoir fermé les yeux un moment, ayant pris une position sûre, elle se hasarda à regarder autour d'elle. La vue était magnifique. Cette tour était au milieu d'un parc qui n'avait pas moins de quatre-vingt lieues en tous sens ; partout étaient des arbres gigantesques, des prairies immenses, des ondulations de terrain habilement distribuées, des étangs et des ruisseaux qui scintillaient au soleil levant comme des glaces et des colliers de diamants. Ce n'était que trop beau, car cette immensité était décourageante pour les projets de Mélissa.

Pendant près d'une heure, Mélissa ne songea qu'à admirer le beau spectacle qu'elle avait sous les yeux ; puis elle se mit à réfléchir tristement sur la difficulté qu'elle aurait à atteindre les limites de cette trop belle prison.

Tout en regardant, elle se souvint du rêve qu'elle avait fait la première nuit et, autant qu'elle pouvait rassembler ses souvenirs, cette vue était à peu près la même que celle qui lui était apparue dans son rêve. C'est singulier, disait-elle, il ne manquerait plus maintenant que de voir ce pauvre petit bossu arriver par les airs comme un chat ailé et prendre dans la tour une clef de diamant pour me la donner.

Mais, dit-elle, réfléchissant toujours à son rêve, où pourrait-il prendre cette clef ? car la tour est, je crois, unie et sans ouverture. Si je n'avais pas peur de me jeter en bas, je pourrais bien le voir ! Mais la curiosité et la peur commencèrent alors à se livrer un grand combat dans le cœur de Mélissa ; la lutte dura une demi-heure, mais le succès n'était pas douteux, la curiosité l'emporta.

Mélissa afin d'être sûre de ne pas tomber, se coucha à plat ventre au milieu de la tour ; puis elle s'avança en rampant jusqu'à ce que ses yeux dépassent le bord. La tour était en effet ronde et unie comme une colonne, mais immédiatement dessous la pierre d'une seule pièce qui formait le toit de la tour étaient de distance en distance cinq trous carrés qui paraissent assez profonds.

Mélissa, dont la vue commençait à se troubler, retira la tête. Je me suis trompée, dit-elle en se rasseyant, il y a des trous où peuvent se loger toutes les clefs du monde. Je serais bien curieuse de savoir s'il y a quelque chose dans ces trous. Ici une nouvelle lutte plus terrible encore que la première car il fallait, ce coup-là, non seulement mettre la tête hors de la tour mais encore tout le bras.

Sa curiosité triompha encore une fois. Mélissa s'avança avec précaution toujours en rampant, et ayant bien assuré sa main gauche, elle plongea le bras droit dans un de ces trous. Lorsque sa main fut arrivée près du fond qui était à onze pouces de profondeur, elle sentit un objet, l'amena à elle : c'était un nid plein de petits rats. Mélissa, désappointée, jeta le nid qui disparut à ses yeux avant d'arriver à terre, tant la tour était haute.

Malgré cela elle fouilla le second trou ; à peine y avait-elle mit la main qu'un frôlement la lui fit retirer précipitamment ; aussitôt elle en vit sortir une chauve-souris qui, éblouie par la lumière du soleil, vint donner de la tête contre la tour d'une telle force qu'elle s'assomma et retomba jusqu'à terre.

Mélissa, indécise un moment reprit courage et sonda le troisième trou : elle en tira un gros et hideux crapaud qu'elle rejeta avec dégoût. Allons, dit-elle, irritée, puisque j'ai commencé, achevons et plongeant la main dans le quatrième trou ; elle en tira une vipère qui tenait dans sa gueule une salamandre. Le danger qu'elle venait de courir la fit pâlir et l'arrêta tout court. Si cependant, disait-elle, cette vipère n'avait pas été occupée par la salamandre, elle m'aurait piquée et je serais perdue. Et elle se rassit tristement sur la trappe.

Cependant, au bout d'une demi-heure, la tentation la reprit encore. Bah ! dit-elle, il n'en reste plus qu'un. Faut-il renoncer à l'oeuvre quand on est si près du but ? J'aurais un regret éternel si je laissais ce cinquième trou ; sa pensée me poursuivrait comme un cauchemar ; j'en deviendrais folle. Mais si je trouvais une bête venimeuse qui me donne la mort ? Tant pis ! s'écria-t-elle à la fin ; et s'approchant toute tremblante du trou fatal, elle y plongea la main et la retira aussitôt, tant elle avait peur. Mais en retirant la main, elle entraîna un objet dur et lourd qui faillit tomber en bas ; heureusement elle eut le coup d'oeil assez vif et la main assez prompte pour le ressaisir. Cet objet était une clé faite d'un seul diamant.

Mélissa, toute joyeuse, se rassit au milieu de la tour et se mit à contempler cette clé. L'eau en était d'une pureté admirable ; au premier abord elle paraissait unie, mais quand on l'exposait aux rayons du soleil, elle se nuancait des sept couleurs de l'arc-en-ciel ; puis ces nuances variant à l'infini et prenant toute espèce de forme finissaient par former une suite de tableaux d'une admirable perfection qui faisaient passer devant les yeux les scènes les plus merveilleuses et découvraient de grands secrets. Plus on regardait cette clé, plus on prolongeait son attention, plus les objets dessinés par ces couleurs changeants devenaient distincts, beaux et variés, et plus se dévoilaient au regard des choses mystérieuses.

Mélissa aurait passé la journée à voir les merveilles de la clé de diamant, mais le soleil devenait si ardent qu'elle ne pouvait plus le supporter. Arrachée à sa contemplation par l'angoisse qui oppressait ses poumons, elle regarda instinctivement autour d'elle comme quelqu'un qui cherche de l'ombre, puis touchant sa robe qui lui brûlait la main : Je suis perdue, dit-elle, mes vêtements finiront par s'enflammer. Si, au moins, la belle clé ouvrait la maudite



trappe, je me mettrais à l'abri dans la chambre noire, mais quelle apparence que cela soit ? Tout en disant cela, elle approchait la clé de la serrure. Quelle ne fut pas sa joie ? La clé entra parfaitement et ouvrit la serrure. Mélissa, surprise et enchantée, ouvrit la trappe, descendit l'échelle et se reposa un moment avec délices.

Après un moment de repos, elle songea à la fin de cette aventure. Belle clé, disait-elle, je suis heureuse de t'avoir, mais comment pourrai-je te conserver ? Ce soir, cette maudite vieille va venir et voudra me prendre ma clé. Oh ! plutôt que de la céder je me battraï avec elle : je me défendraï avec les ongles et les dents, s'il le faut ; je suis jeune et forte, nous verrons bien !

Mais, que dis-je ? Si, comme je le crains, cette vieille est une fée, je ne pourrai jamais lui résister ? Si au moins je pouvais cacher cette clé dans un petit coin connu de moi seulement. Mais les fées ne découvrent-elles pas tout ? Si je pouvais la rendre invisible... Oh, folle que je suis ! Et le cordon qui rend invisible même aux fées. Vite ! vite ! attachons-là. Ce fut aussitôt fait que dit, la clé devint invisible aux yeux de Mélissa, mais elle pouvait la toucher, elle se mit à sauter de joie, comme une folle.

Je vois, dit-elle ensuite, pourquoi dans mon rêve Dolvir mettait cette clé dans mon sein. Pauvre Dolvir ! c'est mon bon génie.

Une fois ces émotions passées, le temps commença à paraître long à Mélissa, au bout de quelques heures elle n'y tenait plus et, dans son impatience, elle frappait du pied la lourde porte de fer qui la retenait captive. Mais, dit-elle tout d'un coup, la clé de diamant l'ouvre peut-être aussi ? Elle essaya. La porte s'ouvrit sans difficulté. Mélissa, haletante de crainte et d'espoir, descendit rapidement jusqu'à la porte suivante ; la clef l'ouvrit aussi. Oh ! s'écria Mélissa, je suis peut-être libre ? Elle ne se trompait pas ; toutes les portes s'ouvrirent et elle parvint enfin dans le parc.

Quand elle se vit hors du palais, elle semblait folle de joie ; elle se mit d'abord à crier et à gambader à l'avenant comme un jeune poulain qu'on lâche dans une prairie. Mais après ce premier mouvement, se mettant à réfléchir, elle comprit que les difficultés, au lieu d'être finies, ne faisaient que commencer et qu'elle aurait besoin de toutes les ressources de son intelligence pour mener son aventure à bonne fin. Elle s'assit donc pour former un plan.

Le plus sûr pour sortir était de bien déterminer un des points cardinaux - elle choisit l'orient - et de suivre les grandes allées qui étaient tracées dans ce sens, sauf à se jeter dans les fourrés si l'on voyait poindre à l'horizon la calèche de la vieille. Après cette courte réflexion, Mélissa se leva et se mit résolument en route.

Il se présenta bientôt une difficulté qu'elle n'avait pas prévue. Elle mourrait de faim, et dans ces belles allées, aucun arbre ne portait des fruits. Elle fut donc obligée de se jeter dans l'épaisseur des bois pour tâcher de découvrir quelque nourriture. Après avoir marché un moment, elle entra dans un champ rempli d'une espèce de plante qui lui était inconnue ; elle essaya d'en arracher une et elle tira une racine charnue recouverte d'une écorce rugueuse d'où suintait un liquide couleur de sang ; elle la rejeta avec dégoût et continua ses recherches ; comme elle mourrait de faim, malgré sa répugnance, elle dépouilla de son écorce, avec la pointe de ses ciseaux, la racine qu'elle avait rejetée. Heureusement l'intérieur était aussi blanc et propre que l'écorce était sale. Elle essaya d'en manger, elle n'avait point de goût,

ni bon ni mauvais, mais après tout elle apaisait sa faim et réparait ses forces ; c'était le plus important.

Après un moment de repos, elle voulut revenir dans la grande allée, mais elle ne put retrouver son chemin et resta perdue dans les fourrés jusqu'à la nuit.

Quand la nuit fut devenue bien noire, elle commença, malgré elle, à être saisie de terreur ; elle regrettait presque sa chambre tapissée de bleu et de blanc. Mais tout regret et toute réflexion étaient inutiles, il n'y avait rien à faire qu'à se résoudre à passer la nuit sur la mousse au pied d'un arbre ; c'est ce qu'elle fit, et, malgré sa peur, elle finit par s'endormir.

Au moment où les étoiles marquaient dans le ciel la onzième heure, Mélissa fut réveillée par le son d'un cor lointain ; elle se leva pour mieux écouter. Bientôt d'autres cors répondirent au premier, puis, peu à peu, au son des cors, se mêlèrent des aboiements de chiens, des hurlements de loups, des rugissements de lions, et le bruit approchait de plus en plus. Mélissa était immobile et pâle d'effroi. Bientôt elle entendit des voix d'hommes qui criaient : elle est là, courage ! nous la tenons. Et une flèche vint se fixer en sifflant sur un tronc d'arbre au-dessus de sa tête. A ce moment Mélissa sentit ses forces l'abandonner, elle tomba à terre presque sans connaissance et, à travers son demi-évanouissement, elle entendit les voix d'hommes crier : Où a-t-elle passé ; poursuivons toujours. Puis elle sentit passer comme un cauchemar au-dessus d'elle toute cette tourbe haletante de bêtes féroces.

A mesure que cette chasse maligne s'éloignait, le bruit diminuait ; bientôt elle n'entendit plus que quelques sons de cors lointains et tout rentra dans le silence.

Il était minuit, quand Mélissa, toute couverte d'une sueur froide, osa soulever un peu la tête, comme le silence continuait, elle se leva entièrement et fit quelques pas en essuyant sa figure avec son mouchoir. Je viens de l'échapper belle se dit-elle. Quand ses idées furent plus calmes, elle se ressouvint de son premier rêve où elle était aussi poursuivie par des bêtes féroces et où Dolvir la jetait à terre pour la sauver. C'est bien cela, disait-elle, tout est accompli : pas tout à fait cependant, ajouta-t-elle, après un moment de réflexions ; il m'offrait un bouquet d'épines. Maudites épines ! que me réservent-elles ? Tout en réfléchissant, elle s'était recouchée sur le gazon et bientôt elle se rendormit.

Quand elle s'éveilla, il faisait déjà grand jour ; les rayons du soleil commençaient à pénétrer à travers la voûte des arbres ; les insectes bourdonnaient, les oiseaux chantaient. Mélissa se leva toute joyeuse. Cette scène riante ôtait de son esprit toute idée de danger. Elle ne songea qu'à continuer son voyage et comme elle avait résolu de sortir par la partie orientale du parc, elle marcha du côté où la lumière venait.

Mélissa se sentant libre et indépendante, marchait gaiement, fredonnant les chansons que lui avait apprises sa nourrice... Lorsqu'elle eut faim, elle trouva des racines semblables à celles qu'elle avait mangées la veille ; malgré le dégoût que lui inspirait l'écorce, elle en déjeuna faute de mieux et continua sa route.

Il était onze heures du matin, Mélissa était accablée de chaleur et de soif, lorsqu'elle aperçut au milieu d'une prairie un magnifique groupe d'arbres fruitiers.

A la bonne heure ! s'écria-t-elle, voilà qui vaut bien mieux que ces vilaines racines et elle courut de toutes ses forces vers ces arbres. Quand elle fut près d'eux, elle s'arrêta saisie d'admiration ; car rien n'était comparable à ces fruits.

Des cerises d'un beau rouge transparent et aussi grosses que des abricots pendaient par groupes ; des poires et des pommes gigantesques faisaient plier les branches ; mais surtout des pêches grosses comme de petits melons, étalaient des couleurs si vives, une carnation si suave, si veloutée, qu'à leur aspect l'eau venait à la bouche.

Mélissa cueillit une pêche qui pendait près d'elle et dès qu'elle l'eût goûtée, elle vit que la saveur de ces fruits était supérieure à leur beauté.

Mais à peine avait-elle achever de manger la pêche qu'elle se sentit une grande envie de dormir. Elle voulut chercher un lieu commode pour se reposer un instant, mais quand elle essaya de marcher ses jambes étaient engourdis, le sommeil devenait invincible ; au cinquième pas, elle tomba sans connaissance sur le gazon.

Quand Mélissa sortit de ce lourd assoupissement il était nuit. Elle était sur un sofa, dans cette même salle à manger, où elle avait été captive ; la vieille était assise à côté d'elle. Mélissa en s'éveillant ouvrit de grands yeux et resta stupéfaite. D'où venez-vous ? lui dit la vieille. Qu'en sais-je, dit Mélissa, je crois que je viens de faire un rêve à moins que je ne rêve encore maintenant ? Elle se leva, marcha, se pinça et se rejeta sur le sofa en murmurant : il n'est que trop vrai.

La vieille qui, pendant ce temps-là, l'avait observée avec une attention inquiète, repris son interrogatoire : Mélissa, pourquoi êtes-vous descendue de la tour ? Je n'y comprends plus rien, dit Mélissa ; ai-je été vraiment sur la tour ou l'ai-je rêvé ? Allons, ne faites pas l'ignorante, vous savez bien que vous y avez été, mais, je vous le répète, pourquoi en êtes-vous descendue ? - Belle question, je grillais là-haut et je m'ennuyais - mais j'avais fermé toutes les portes. - Vous avez cru les fermer, mais il paraît que vous avez eu une distraction, car, elles se sont toutes ouvertes devant moi, comme si elles n'avaient pas été fermées. - Et vous n'avez vu personne les ouvrir ? Personne. - Et vous ne pouvez pas me dire comment ces portes se sont ouverts ? - Pas le moins du monde. - C'est singulier, murmura la vieille entre ses dents, j'ai parcouru toute la terre, j'ai même visité la lune et trois planètes, je n'ai rien vu. Bon ! pensa Mélissa c'est une fée, mais elle ne voit pas la clé de diamant. Qu'elle aille dans la lune tant qu'elle voudra, j'espère que je saurai garder mon trésor.

Ecoutez, Mélissa, dit la vieille après un moment de réflexion, si jamais vous voyez sur la terre, ou en l'air, ou en un lieu quelconque, un homme inconnu, ou un morceau de cristal brillant, ou une clé quelle que soit sa forme, dites-le moi et en récompense je vous promets de vous mener en France dès que vous le voudrez ; je vous donnerai ensuite à vous et à vos parents tout ce beau parc et cent serviteurs toujours à vos ordres. Oh ! alors dit ironiquement Mélissa, n'ayez pas peur, je n'y manquerai pas. - Adieu donc ma chère petite. - Adieu Madame - et elle se retira dans sa chambre à coucher.

Le lendemain Mélissa attendait impatiemment le départ de la fée pour partir à son tour, mais elle se garda bien de laisser paraître sa pensée, elle affecta au contraire pendant le déjeuner un air morose et découragé. Est-ce que vous me laisserez encre dans cette chambre tout le jour ? dit-elle d'un air maussade. Ma chère petite, lui dit la fée, croyez-le bien, c'est malgré moi que je suis obligée de le faire ; mais j'ai perdu un objet très précieux et tant que je ne l'aurai pas retrouvé, je ne puis vous laisser sortir. Mais madame, si vous voulez, je vous aiderai à chercher, j'ai beaucoup de chance pour trouver ce qui est perdu. - Vous ne pouvez m'aider en rien Mélissa, malheureusement ! car celui qui me rendrait un objet si précieux aurait toute ma reconnaissance. Quel est donc cet objet si précieux ? est-ce par hasard Irignave qui s'est perdu dans le parc, si vous voulez, je courrai partout en l'appelant de toutes mes forces, il m'entendra peut-être ? A ces mots, un sourire de satisfaction fit grimacer les lèvres de la vieille. - Non Mélissa, dit-elle, Irignave n'est pas perdu, je vous le garde, il sera à vous quand vous le voudrez et je suis bien aise de voir que vous pensez un peu à lui ; car voyez-vous, si vous consentiez à l'épouser cela lèverait bien des difficultés. Vraiment ! dit Mélissa ; alors j'y penserai sérieusement. -

Mais définitivement je ne puis sortir ? - non Mélissa. - Puisqu'il en est ainsi, fermez-bien vos portes, car si vous les laissez encore ouvertes je ne pourrai résister à la tentation. - Gardez-vous en bien chère petite, il vous arriverait de très grands malheurs. Seulement soyez attentive et, si quelqu'un ouvre les portes, tâchez de voir qui c'est et dites-le moi. Comptez-y !

Quand la fée fut partie, Mélissa attendit une heure pour laisser à la calèche le temps de s'éloigner du palais, puis elle ouvrit les portes et se mit en route vers l'orient avec la résolution de se défier des pêches trop belles et de rester au régime salubre des racines. Elle tint parole : avant midi elle rencontra un groupe de ces beaux fruits qui étalaient avec complaisance leur chair succulente et leurs vives couleurs. Ils étaient si beaux que, malgré sa résolution, Mélissa était vivement tentée ; mais elle s'enfuit en disant : Je vous connais, séduisants poisons, vous ne me prendrez pas deux fois.

Quand la nuit fut venue, elle s'arrangea pour dormir au pied d'un arbre. Mais, à onze heures, elle fut éveillée en sursaut par la chasse maligne qui recommençait comme l'avant-veille. Mélissa fut d'abord saisie d'effroi, mais elle se dit bientôt : je m'en suis tirée l'autre jour, pourquoi pas aujourd'hui ? la recette de Dolvir n'a pas perdu son efficacité. Elle s'était levée au premier bruit, et pendant qu'elle faisait ces réflexions, la chasse s'était rapidement approchée d'elle. Alors elle se prosterna à terre ; elle entendit le bruit diminuer et la chasse s'éloigner, elle se releva, la chasse se rapprocha de nouveau ; enfin elle se coucha une dernière fois, la chasse s'éloigna de plus en plus et à minuit les derniers sons du cor s'éteignirent. Désormais, dit Mélissa, je me moque de la chasse et elle s'endormit tranquillement jusqu'au matin.

Le lendemain Mélissa se leva pleine d'espérance ; elle connaissait les pièges de son ennemi et savait les moyens de les éviter ; avec du courage et de la patience elle ne pouvait manquer d'arriver jusqu'au bout.

Le milieu du jour approchait quand Mélissa crut entendre les sons d'une harmonie lointaine ; elle se dirigea du côté d'où les sons paraissaient sortir ; elle ne s'était point trompée, elle entendit bientôt distinctement une symphonie complète mais douce et voilée comme si chaque instrument avait une sourdine. Il faut voir, dit-elle, d'où vient ce concert, et elle s'avança. L'harmonie devenait de plus en plus distincte, riche et sonore, mais elle ne voyait toujours rien. Elle arriva dans une vaste enceinte entourée d'arbres de toute espèce. Mélissa étonnée entendait le concert tout autour d'elle sans voir personne ; il semblait

que chaque arbre, chaque branche, chaque feuille rendit un son et que le concert résultat de tous ces sons.

Il est impossible d'exprimer ce qu'entendait Mélissa ; c'était une harmonie vague, délicieuse néanmoins, qui berçait et enivrait l'âme. Mélissa tout en l'écoutant d'un groupe formé de quatre arbres, qui était au milieu de l'enceinte ! c'était une sensitive très grande, un magnolia, un peuplier et un chêne ; dès qu'elle fut sous leur ombrage, elle tressaillit et se retourna vivement, car elle venait d'entendre des voix humaines ; mais elle ne vit personne ; et en effet, les voix partaient de ces quatre arbres, la sensitive faisait entendre un délicieux soprano, le magnolia un riche contralto, le peuplier un ténor d'une flexibilité prodigieuse, et le chêne une basse pleine de majesté et de puissance.

Ces arbres accompagnés de la douce harmonie des autres chantaient en chœur, et voici ce qu'ils chantaient : Pourquoi aimable reine, pourquoi fuir ce qui est si doux et si beau ? Les fruits pleins d'un suc divin sont-ils moins beaux et moins bons parce qu'ils donnent, avec la nourriture, un repos délicieux ? Quelle joie de pouvoir chaque jour savourer la douce ivresse qui est cachée dans leur sein.

Pourquoi aimable reine, pourquoi fuir ce qui est si doux et si beau ?

Où trouveras-tu des soins si purs, si harmonieux, si caressants ? Pourquoi ne pas nous laisser le soin de bercer ton âme par nos mélodies et d'y effacer jusqu'au souvenir de la peine ?

Pourquoi aimable reine, pourquoi fuir ce qui est si doux et si beau ?

O belle entre les belles, gracieuses et divine Mélissa, ne vois-tu pas que nous te sommes nécessaires et que nous ne pouvons nous passer de toi ? Ne vois-tu pas que nous seuls sommes dignes de charmer ton oreille ; et que toi seule es digne de nous entendre ? A qui pourrions-nous appartenir sinon à toi ? Toi seule es plus belle que toutes les merveilles qui t'entourent ; Sois donc notre reine, sois notre divinité, prends possession, de nous, donne-toi à nous et nous serons à toi.

Pourquoi aimable reine, pourquoi fuir ce qui est si doux et si beau ?

Mélissa était émue et frémissante ; la flatterie ne caressait pas moins son cœur que l'harmonie son oreille. Le cœur lui battait. Elle voulut sortir un moment de dessous l'ombrage des quatre arbres, mais ses jambes étaient engourdies, l'assoupissement la gagnait irrésistiblement : Encore une fois elle s'affaissa sur le gazon sans connaissance.

Quand Mélissa s'éveilla elle avait froid, elle était plongée dans l'obscurité la plus profonde, aucun bruit ne parvenait à ses oreilles. Elle posa la main à terre et sentit qu'elle était sur une dalle humide. Elle resta un moment immobile comme paralysée par l'effroi. Puis elle se leva toute frissonnante de froid et de terreur, pour chercher à comprendre où elle était. Après avoir fait quelques pas avec précaution, les mains en avant, elle saisit un objet qui lui semblait d'abord le barreau d'une cloison, mais ayant palpé tout autour, elle recula d'horreur, car ce qu'elle touchait était un squelette appendu contre le mur humide du cachot. Après un moment d'hésitation elle se dit à elle-même : cependant, je ne puis rester là ; il faut que j'en sorte à tout prix ; et elle continua à marcher à tâtons contre ce mur tapissé de squelettes, pour voir si elle trouverait une issue.

Au bout d'un moment, sa main sentit un enfoncement dans le mur et toucha les gros clous d'une porte de fer, elle parvint à trouver la serrure, y appliqua la clef de diamant et ouvrit la lourde porte.

Elle fut très désappointée en voyant que derrière cette porte l'obscurité était tout aussi profonde. Cependant elle continua à s'avancer toujours à tâtons. Au bout d'un moment son pied heurta contre la première marche d'un escalier, elle se hâta de monter et bientôt l'espérance rentra dans son coeur avec un rayon de lumière qui pénétrait par un soupirail. Elle s'assit un moment sur la pierre afin de se reposer, de recueillir ses idées et de jouir de cette lumière dont elle avait si vivement senti le privation. Puis elle continua à monter, trouva une nouvelle porte qui donnait dans les appartements intérieurs du palais et arriva bientôt dans le parc. Ah ! enfin, dit-elle, en sautant de joie ; puis elle regarda avec ravissement autour d'elle ; jamais la chaleur du soleil ne lui avait paru plus bienfaisante ; jamais l'air ne lui avait semblé si pur et le parc si beau.

Sotte que je suis, dit-elle, en se mettant en marche, je me suis encore laissée attraper. Maudite musique ! elle était cependant si belle ! quelle dommage que le venin soit revêtu de tant de charmes. Mais j'espère bien maintenant ne plus me laisser prendre au piège.

Sa première journée se passa très bien, Mélissa rencontra les fruits qu'elle laissa de côté, le soir à onze heures la chasse maligne commença à l'ordinaire. Cornez bien mes amis, dit Mélissa, recueillie par le son du cor ; aujourd'hui je ne me donnerai pas la peine de me lever pour vous. En effet, elle resta couchée sur le gazon comme elle était et le son du cor resta toujours éloigné et cessa à minuit comme les autres fois.

Le lendemain le vent apporta aux oreilles de Mélissa, les sons caressants du concert des arbres, mais au lieu de s'approcher elle s'éloigna en se bouchant les oreilles et la seconde journée se passa sans accident. Le troisième jour Mélissa se leva toute joyeuse. J'espère enfin que c'est fini, disait-elle, et que je ne me laisserai plus prendre.

La journée était très chaude, l'air brûlait les poumons comme à la veille d'un orage d'été ; Mélissa accablée de lassitude ne pouvait marcher comme les autres jours. A deux heures après-midi, le soleil était si dévorant, la chaleur si étouffante qu'il lui fut impossible de continuer. Elle chercha donc de l'ombre pour se reposer un moment ; en entrant dans le fourré elle suivit le cours d'un ruisseau qui coulait à petit bruit dans le gazon, ses bords étaient garnis de plantes aromatiques qui embaumaient l'air et communiquaient même leur parfum à l'eau qui baignait leurs feuilles.

Bientôt Mélissa s'arrêta surprise. L'eau l'avait conduite à un bassin carré de marbre blanc qu'il traversait après l'avoir rempli ; ce bassin qui avait quatre pieds de profondeur était taillé tout le tour en sièges où l'on pouvait commodément s'asseoir ayant de l'eau jusqu'au épaules.

Oh ! le magnifique bain, s'écria Mélissa ! si je m'y plongeais un moment, je reprendrais des forces pour marcher tout le reste du jour.

Cette eau limpide, reflétée dans ce marbre blanc, ressemblait au cristal le plus pur ; elle était tiède et parfumée comme un bain oriental.

Mélissa, s'étant déshabillée, éprouva en s'y plongeant un frisson voluptueux, jamais elle n'avait joui d'une sensation aussi délicieuse. Mais cette sensation dégénéra bientôt en ivresse, Mélissa se sentant assoupie fut effrayée au souvenir du fatal sommeil qui deux fois déjà l'avait rejetée dans les chaînes de la maudite fée. Elle sortit de l'eau, reprit ses vêtements à la hâte, et voulut s'enfuir, il n'était plus temps, le sommeil ferma ses yeux ; elle tomba de nouveau sur le gazon.

Lorsque Mélissa s'éveilla, elle était sur le sommet d'un rocher. Ce rocher taillé à pic de tous les côtés était environné d'un immense fossé, rempli d'eau boueuse dans laquelle on voyait se remuer une foule de reptiles hideux de toutes grandeurs. Sur la plate-forme du rocher, un sapin mort qui avait accroché ses racines dans toutes les fentes étalait son squelette noir. Une corde nouée au haut de son tronc et qui semblait destinée à l'abattre redescendait d'un côté et allait se rattacher à un chêne robuste qui croissait au bord d'un fossé cent pieds plus bas. Quelques singes qui s'étaient amusés à grimper par cette corde sautillaient en grimaçant de branche en branche.

Mélissa fut consternée quand elle eut reconnu sa nouvelle position. Là, en effet, point de porte à ouvrir et la clé de diamant devenait inutile. Le seul moyen de salut était cette corde suspendue sur l'abîme dont la seule vue donnait le vertige. Profondément découragée, elle alla s'asseoir au pied du sapin mort, tandis que les singes montaient et descendaient le long de la corde comme pour la narguer.

Au bout de quelques temps, Mélissa se leva cependant et s'avança sur le bord du rocher et, quoique l'idée de tenter la périlleuse descente par la corde fut bien loin d'elle, elle essaya de prendre la corde avec la main comme pour s'assurer de sa solidité. La secousse qu'elle lui imprima fit tomber un singe qui descendait en ce moment. L'animal poussa un cri aigu ; Mélissa lâcha la corde et le suivit des yeux ; à peine tombé dans l'eau il fut saisi par les affreuses mâchoires d'un crocodile et l'eau se mit à bouillonner agitée par le mouvement d'énormes reptiles qui se disputaient cette nouvelle proie. Cette vue glaça le sang de Mélissa en lui montrant son propre danger, elle retourna s'asseoir toute pâle au pied du sapin.

Ainsi se passa cette triste journée, le soleil se coucha, Mélissa mangea quelques morceaux de racines qui lui restaient, puis ayant choisi au pied du sapin une place, pour oreiller elle y étendit son mouchoir de poche et s'endormit.

Le lendemain Mélissa, pressée par la faim et sentant ses poches vides, comprit qu'il fallait absolument sortir de là ou mourir de faim. Elle retourna donc vers la terrible corde et mesura de l'oeil le précipice. Il était évident que ses forces ne la soutiendraient pas jusqu'en bas et qu'elle deviendrait la proie de l'horrible crocodile dont la seule pensée la faisait pâlir. Que faire ? la nécessité est mère de l'industrie. Après avoir longtemps réfléchi, voici ce qu'elle imagina.

Elle passa son mouchoir de poche sous ses bras, en attacha fortement les deux coins aux deux bouts de la clé de diamant qui appuyait sur la corde, puis se tenant encore à la clé par les deux mains elle s'élança et glissa rapidement le long de la corde.

Arrivée au bas la secousse fit lâcher la clé à Mélissa et le mouchoir se rompit, comme dans cette descente rapide elle n'avait pas eu le temps de reconnaître où elle était, elle se crut déjà dans la gueule du crocodile et poussa un grand cri ; mais quand après une chute de six pieds de hauteur elle se vit sur un épais gazon, le coeur lui bondit de joie. Sauvée ! cria-t-elle en se relevant et elle embrassa la belle clé de diamant qui avait été l'instrument de son salut puis se hâta de s'éloigner du redoutable marais.

Lorsque Mélissa revenue de ses émotions se mit à réfléchir, elle fut effrayée ; trois fois déjà elle s'était laissée prendre aux pièges de son ennemie ; la dernière fois elle n'avait pu s'échapper qu'au péril de sa vie, si elle tombait une quatrième fois, son malheur ne serait-il pas irréparable ?

Cependant au bout de trois jours, elle commençait à se rassurer tout à fait. Quoiqu'elle eut bien marché, elle n'avait vu ni les fruits, ni le bain, elle n'avait point entendu de concert, son ennemi paraissait découragé ou impuissant et, selon son calcul, elle ne devait pas être loin de la frontière qu'elle avait un si grand intérêt à franchir.

Aussi le quatrième jour, en se réveillant, résolut-elle de faire une marche forcée et, s'il était possible, de ne pas se reposer avant d'avoir atteint son but.

De six heures du matin à midi, elle marcha sans s'arrêter. Mais le but était plus éloigné qu'elle ne l'avait pensé, rien ne se montrait à l'horizon, la route se prolongeait tant que l'oeil pouvait la suivre et menaçait d'être interminable. Cependant Mélissa ne se découragea point ; après s'être reposé un moment sur le bord du chemin et avoir mangé pour réparer ses forces, elle se remit courageusement en marche.

Elle marchait déjà quatre heures, il n'y avait plus qu'une heure de jour, elle était au bout de ses forces ; elle se jeta au pied d'un arbre, aussi découragée dans son esprit que lasse de son corps. Impossible dit-elle, je n'arriverai pas aujourd'hui. Puis la colère succédant à l'abattement : Que c'est bête, disait-elle, il faudra encore passer la nuit ici, entendre la chasse maligne et ma lasser encore demain dans ce maudit parc et, en disant cela, elle arrachait les écorces de l'arbre avec ses ongles, à peu près comme un chat qui a les nerfs agacés.

Mais tout d'un coup elle se retourna ; elle venait d'entendre du bruit derrière elle. Elle s'avança avec précaution, écarte les broussailles et voit une prairie où paissaient deux magnifiques chevaux. Quel dommage dit Mélissa, qui savait très bien monter à cheval, que ces animaux soient sauvages ; avec une bonne monture j'arriverais peut-être aujourd'hui. Comme elle faisait cette réflexion elle aperçut dans un coin de la prairie deux selles qui paraissaient des plus élégantes ; l'une pour cavalier, l'autre pour amazone. Que vois-je ? s'écria-t-elle, ces chevaux seraient-ils domptés ? il faut que je m'en assure.

Aussitôt elle s'approcha de l'un d'eux qui, après une petite caracole plutôt de coquetterie que de peur, se laissa caresser par la jeune fille. Tout en le flattant elle l'entraîna jusque vers les selles, puis elle essaya d'en mettre une sur son dos. Il se laissa faire ; quand il fut sanglé et bridé, Mélissa ramassa une belle cravache à poignée d'argent qui était à terre, prit la bride d'une main et sauta lestement sur la selle. Le cheval conduit par Mélissa traversa la prairie au pas ; arrivé sur le chemin elle le mit au trot. Bonne petite bête, disait-elle, tu abrégeras ma captivité d'un jour. En récompense, je veux te garder et te soigner toute ma vie. Cependant le cheval semblait s'animer à mesure qu'il marchait ; le trot s'étant allongé, peu à peu il prit le galop. Mélissa ne demandait pas mieux : dans son impatience elle aurait voulu



voler. Au bout d'un moment son désir était presque accompli, car le cheval, accélérant le galop de plus en plus, allait d'une vitesse effrayante.

Mélissa commençait à s'inquiéter, mais elle se rassurait en disant : cela ne peut durer, il se lassera et finira par se calmer. Comme la vitesse croissait toujours, elle voulut tirer la bride, le cheval y parut aussi insensible que s'il eut été de bronze ; Mélissa effrayée ne savait que faire, elle ne pouvait sauter à terre sans se tuer ; d'ailleurs elle n'aurait même pas pu choisir un endroit convenable, car la rapidité était si grande, les objets passaient devant ses yeux avec une telle vitesse qu'ils se confondaient comme les rayons d'une roue qui tourne rapidement. Elle restait donc immobile, regardant avec anxiété devant elle où la conduisait cette course effrénée.

Mais quel ne fut pas son effroi quand elle vit que la route allait sans se détourner contre la face d'un large rocher à pic dont le pied était garni de plantes grimpantes. Elle se vit perdue, car si le cheval au bout de la route s'arrêtait ou se détournait subitement, elle ne pouvait que tomber et se tuer ; s'il continuait elle se brisait avec lui contre ce rocher.

Mélissa haletante, l'oeil fixe et horriblement ouvert, voyait le terrible rocher s'approcher et grandir à vue d'oeil et le cheval ne se détournait pas. Enfin le moment fatal arriva le cheval marcha droit au rocher. Mélissa ferma les yeux et poussa un cri étouffé au moment du choc. Revenue de l'éblouissement que lui causa cette émotion suprême, elle crut rêver, car il lui semblait toujours galoper mais dans de profondes ténèbres. En effet, le cheval brisant un léger tissu de plantes grimpantes qui cachaient l'entrée d'un souterrain, était entré dans ce souterrain sans rien diminuer de sa course rapide.

Rien ne pourrait peindre les transes horribles de Mélissa quand elle eut reconnu sa position. L'obscurité multiplie le danger par l'incertitude. Elle ne voyait rien, mais son imagination lui montrait le souterrain hérissé de pointes prêtes à lui briser les membres ; elle se baissait à chaque instant, croyant sentir le rocher froid lui effleurer la tête ; à chaque ondulation de terrain elle frémissait, croyant tomber dans un précipice, et toujours le cheval galopait avec une rapidité qui dépassait celle du vent, et faisait siffler l'air dans les oreilles de Mélissa.

Au bout d'une heure de cette course effrénée, une lueur éclaira le souterrain. A la vue de la lumière, Mélissa éprouva une si grande joie, qu'elle oubliait presque le danger qu'elle courait encore. Elle ne détacha plus son regard de cette lueur, la rapidité de la course l'en rapprocha bientôt et elle vit qu'elle entrait dans une grotte immense dont la voûte était aussi haute que celle d'une cathédrale ; une lampe suspendue au milieu laissait entrevoir ses formes bizarres et les stalactites qui la remplissaient.

Mais à peine Mélissa avait eu le temps de jeter un regard que le cheval arrivé sous la lampe s'arrêta brusquement. Emportée par l'élan, elle alla tomber à quinze pieds de là sur un sable mou, de sorte qu'elle ne se brisa pas et en fut quitte pour de légères contusions.

Quand elle fut relevée, elle regarda autour d'elle ; le cheval avait déjà disparu et l'entrée de la grotte était gardée par un monstre enchaîné qui avait le corps d'un loup et la tête d'un lion.

Dès ce moment Mélissa se considéra comme perdue et elle alla s'asseoir au milieu de la grotte pour attendre la mort qui lui paraissait inévitable.

Depuis un moment elle était là, seule sous cette sombre et immense voûte, n'entendant d'autre bruit que la respiration du monstre et la chute des gouttes d'eau qui suintaient contre le rocher, lorsqu'elle entendit derrière elle crier des gonds rouillés. Elle se retourna et vit une porte ouverte dans les rochers et sortant de cette porte, la vieille maudite, accompagnée d'Irignave et d'un grand nègre armé d'un cimeterre.

Mélissa vit qu'elle allait avoir à soutenir une lutte inégale, mais sa haine pour la vieille, son mépris pour Irignave, son désespoir même surexcitèrent sa fierté. Elle résolut de mourir s'il le fallait, mais avec dignité, sans faiblesse ? Elle se leva et attendit.

Mélissa ! dit la fée d'un ton solennel quand elle se fut approchée : enfin vous êtes en mon pouvoir et rien ne peut vous en arracher. Si votre salut est encore possible, ce n'est qu'aux conditions que je dicterai, et il ne vous sera permis ni de retrancher ni d'ajouter une syllabe.

Mélissa ne répondit rien.

Vous attendez avant de répondre, ajouta la fée, de connaître mes conditions ? Les voici : D'abord il est impossible que vous m'ayez échappée trois fois, sans avoir touché ou vu une clé de diamant. Entendez-vous bien, Mélissa, il me la faut cette clé de diamant ! il faut que vous me disiez où elle est, quel est celui qui la possède, où elle est cachée. Il le faut, vous dis-je, ou votre tête dans un moment roulera sanglante sur ce table. Mais écoutez encore ! Si vous me la faites retrouver, vous serez la plus heureuse des créatures, tout ce parc vous appartiendra ; j'irai moi-même avec vous chercher vos parents, nous les ramènerons, vous vivrez avec eux, dans ce beau palais, dans ce parc délicieux, servie par cent esclaves, comme une reine. Entendez-vous Mélissa ?

Oui madame j'entends ! malheureusement je ne puis ni vous donner cette prétendue clé de diamant ni vous en rien dire. D'ailleurs quand bien même il serait en mon pouvoir de vous procurer ce que vous paraissez tant désirer, je vous connais trop pour croire à une seule de vos paroles, à une seule de vos promesses.

Ecoutez, Mélissa, si ma parole ne vous suffit pas, vous aurez un moyen facile de prendre des garanties contre moi ; consentez à épouser Irignave qui vous aime autant qu'il peut aimer ? Croyez-vous alors que je puisse être ennemie de la femme de mon fils unique ? Irignave ne vous défendrait-il pas contre moi si je voulais vous nuire ?

Ce lieu est bien mal choisi, madame, pour parler de mariage ; nous causerons de cela si vous le voulez sous les riants bosquets de votre parc.

Mélissa, vous répondez avec la légèreté et l'imprudence d'une enfant ; vous ne sentez donc pas que c'est ici une question de vie ou de mort ? Laissons là les bosquets ; je vous le dis Mélissa vous ne sortirez pas vivante de cette grotte, si là-même vous n'épousez pas Irignave.

Moi ! dit Mélissa exaspérée, que j'épouse ce grand niais que je méprise autant que je vous hais ! vous vous moquez donc de moi ?

Ah ! ah ! reprit la fée furieuse et écumant de rage ; ah ! petite hypocrite, vous me laissiez entendre qu'Irignave ne vous déplaisait pas ; c'est avec cette ruse que vous avez obtenu de monter à la tour ce jour à jamais maudit pour moi et, maintenant, vous trahissez vos véritables sentiments ! ah ! vous me haïssez et vous méprisez Irignave ? Eh ! bien ! tant mieux, il faudra tout de même qu'Irignave soit votre maître et époux et que vous me donniez en tremblant le nom de Mère ; car voyez-vous, votre vie est entre mes mains et vous en passerez par où je voudrai. Répondez-donc, petite vipère, voulez-vous épouser Irignave ? - Non, plutôt mourir. - Eh ! bien meurs donc scélérate. A ces mots, le grand nègre leva son cimeterre. Mélissa n'espérait pas éviter la mort, mais poussée par l'instinct qui fait parer un coup, n'ayant rien d'autre sous la main elle prit la clé de diamant et la mit devant son cou, la lame brilla comme un éclair et tomba en sifflant, mais en touchant la clé elle se brisa en mille morceaux ; la fée poussa un grand cri, la lampe s'éteignit, tout disparut et Mélissa se retrouva seule dans l'obscurité et le silence. La première chose qu'elle fit lorsqu'elle fut revenue du premier trouble, fut se s'assurer si sa tête tenait bien sur ses épaules ; elle passa la main tout le tour de son cou tremblant de trouver quelque large blessure ; la peau n'était pas même entamée. Encore sauvée ! dit-elle ; ne désespérons pas ; et elle s'avança à tâtons pour chercher la porte mystérieuse par où la fée était entrée.

Quand elle eut fait quelques pas, elle trébucha et tomba sur un corps tiède et mou, elle faillit mourir de peur en songeant au monstre qui gardait la caverne ; mais en voyant que le corps restait immobile elle se rassura et eut deux joies, celle de savoir le monstre mort et celle de retrouver son chemin.

Néanmoins il fallait sentir sa vie attachée au succès, pour ne pas désespérer de refaire à pied et à tâtons la route qu'avait fait en une heure le galop rapide du cheval, mais il fallut tout son courage pour aller jusqu'au bout ; car ce n'est qu'après douze heures de marche auxquelles il fallait ajouter trois heures d'interruption et de repos qu'elle put arriver à l'entrée du souterrain.

Dès qu'elle aperçut le jour, elle fut si joyeuse qu'elle voulut courir pour arriver plus vite, mais il y avait plus de vingt-quatre heures qu'elle n'avait pas mangé, elle était exténuée, et cette dernière course épuisant ce qui lui restait de force, elle tomba évanouie sur le gazon à l'entrée même du souterrain.

Quand elle fut revenue à la vie, sa faiblesse était extrême et elle pouvait à peine se tenir ; heureusement il y avait près de là une plantation de racines, elle s'y traîna et ayant mangé un peu elle s'assit au pied d'un arbre et dormit quelques heures.

Ce sommeil bienfaisant répara le mal qu'avaient fait la fatigue et la faim. Quand Mélissa s'éveilla elle se sentit pleine de force et de courage, elle se leva aussitôt et se remit en route.

Mais triste et soucieuse, elle ne marchait qu'avec précaution et défiance ; elle avait si souvent failli malgré sa bonne volonté, qu'elle craignait une nouvelle surprise et une chute mortelle ; plusieurs fois déjà, elle devait mourir, sans sa belle clé de diamant et encore la dernière fois elle ne dut la vie qu'au mouvement instinctif qui lui fit mettre la clé devant son cou.

Cependant, le premier jour s'étant passé sans accident, Mélissa reprit un peu son assurance et sa gaîté ; tout alla bien encore jusqu'au milieu du second jour, mais un nouvel embarras vint tout à coup renouveler toutes ses craintes. Un de ces arbres qui portaient les fruits séducteurs était planté sur le bord de la route et, cet arbre gigantesque, abaissant ses branches chargées de fruits encombra la route qu'il était impossible de passer sans s'enchevêtrer dans les branches et toucher les fruits.

Que faire ? Retourner sur ses pas, c'était une journée perdue. Essayer de passer ? N'était-il point dangereux en touchant ces fruits de tomber dans quelque nouveau piège ? Mélissa, plongée dans une cruelle perplexité délibéra longtemps. Cependant elle ne put résoudre à tourner le dos à l'orient et à user ses forces pour s'éloigner du but. Elle essaya donc de s'insinuer dans les branches et de traverser l'obstacle. Lorsqu'elle fut engagée dans le feuillage la position devint critique, les branches étaient si nombreuses et si mêlées qu'elle ne pouvait plus ni avancer ni reculer ; et cependant deux énormes fruits suspendus à la hauteur de sa tête éblouissaient ses yeux par leurs vives couleurs, frappaient ses joues, effleuraient ses lèvres, répandant un parfum si doux, si enivrant que la tentation de les manger devenait horrible.

Mélissa aurait bien voulu se débarrasser de ces fruits importuns, mais elle n'osait les toucher avec les doigts ; alors l'idée de sa clé lui revint, elle en frappa ces deux fruits qui tombèrent, mais à peine furent-ils tombés que l'arbre disparut et Mélissa ne vit plus sur le bord du chemin qu'un hideux orang-outang qui avait la tête et les mains d'Irignave. Il semblait attaché à la terre par les pieds comme un arbre ; sa tête penchée sur son épaule gracieusement semblait dormir d'un profond sommeil, elle aurait été séduisante, si le corps du singe qui la soutenait n'avait formé avec elle un ensemble monstrueux.

Ah ! c'est toi monstre hideux ! murmura Mélissa reconnaissant Irignave dans l'objet qui l'avait séduite ; comment ai-je pu manger ces fruits sans vomir. Pouah ! et elle se hâta de continuer sa route en serrant contre son coeur la clé de diamant qui avait détruit l'enchantement.

Le lendemain survint un nouvel embarras. Mélissa entendit tout d'un coup les arbres commencer des deux côtés de la route le concert qui lui avait été si fatal. Elle se mit à courir pour dépasser les arbres à musique ; inutilement ! tout le long de la route le concert continuait ; elle essaya de se boucher les oreilles, mais le son pénétrant se faisait entendre malgré tout. En ce moment un beau magnolia tout chargé de fleurs et de parfums fit entendre les paroles qui avaient quelques jours auparavant si profondément ému son coeur. Mélissa était exaspérée, veux-tu te taire ? dit-elle en frappant le sol du pied ; puis dans sa colère elle prit sa clé en frappant l'arbre parleur.

Aussitôt tous les arbres se turent, le magnolia disparut et il ne resta à sa place qu'Irignave tel que Mélissa l'avait vu dans le palais. A sa vue elle recula comme on recule

devant un serpent et ne songea qu'à fuir. Vois, lui dit Irignave d'une voix douce et plaintive, vois comme je suis malheureux, je suis enchanté et fixé à la terre par les pieds, toi seul peut me délivrer ; si tu le fais, je te délivrerai à mon tour et te ferai sortir de ce parc.

Mélissa par un premier mouvement mêlé de compassion et d'incertitude détourna la tête vers lui. Il suffit pour me délivrer, ajouta Irignave de m'embrasser une fois. Merci, dit entre ses dents Mélissa, reprenant sa marche. Tu ne veux pas, va ! c'est bon, cria Irignave en colère d'une voix aigre, dure et forte. Mélissa partit par un éclat de rire et hâta le pas.

Le lendemain Mélissa vit encore sa marche arrêtée. Ce jour-là c'était le bassin de marbre blanc avec son eau limpide qui remplissait tellement la route qu'il était impossible de trouver un passage ni à droite ni à gauche. La première idée fut de passer sur le banc qui régnait tout autour en se mouillant les jambes, mais se souvenant de l'assoupissement que cette eau lui avait causé, elle n'osa pas. Après un moment d'embarras elle pensa à la clé. Voyons dit-elle si elle fera les mêmes prodiges que les jours précédents. Puis elle se baissa et frappa l'eau ; aussitôt cette eau se changea en une mare infecte que remplissait de ses mille replis un énorme serpent boa qui paraissait dormir. Heureusement il restait un sentier étroit sur le bord de la route ; Mélissa, leste comme une gazelle, le traversa en courant de peur d'être suffoquée par l'infection de la mare et courut longtemps encore pour s'éloigner le plus vite possible de cet horrible serpent.

Mélissa commençait à comprendre combien la clé de diamant était pour elle un trésor précieux, un talisman dont la puissance pouvait la faire triompher de tous ses ennemis. Aussi le lendemain, quand elle rencontra les deux chevaux, au lieu d'avoir peur, elle s'avança vers eux la clé à la main et aussitôt ils prirent la fuite et disparurent.

Mélissa en était à son cinquième jour de marche, elle était pleine de joie et d'espérance, elle avait triomphé de tous les pièges qui l'avaient séduite une première fois. Elle avait toujours marché du côté de l'orient ; ce maudit parc tout grand qu'il était avait une fin, et elle devait approcher du but, aussi elle se sentait légère et chantait tout en marchant.

Le jour touchait à sa fin lorsque la route aboutissant au pied d'un rocher plein de ronces et d'épines, tournait brusquement à gauche. Mais en tournant elle changeait de nature ; la terre sèche devenait un tapis de mousse, les arbres immenses croissant leurs branches au-dessus de la tête, formaient une voûte épaisse qui maintenait la fraîcheur aux pieds des arbres ; des roses et mille fleurs variées remplissaient l'espace de vives couleurs et de suaves parfums.

Mélissa s'arrêta incertaine, car cette voûte au lieu d'aller à l'orient se dirigeait au nord. Pour continuer à marcher vers l'orient il aurait fallu gravir le rocher par un sentier à peine indiqué au milieu des épines.

Ce sentier, disait Mélissa lasse déjà de sa longue marche ne peut mener à rien ; il est probable qu'après avoir tourné le rocher, je retrouverai vers l'orient une route plus commode. D'ailleurs, cette allée pleine de verdure, d'ombre et de fleurs est si belle aux rayons du soleil couchant ! essayons ! et elle s'avança sur le tapis de mousse.

Mais à peine avait-elle fait quelques centaines de pas, qu'elle sentit que l'odeur des fleurs l'enivrait et que ses jambes commençaient à s'engourdir. Une horrible frayeur s'empara d'elle ; elle se retourna vivement pour s'enfuir, mais à peine pouvait-elle mettre une

jambe devant l'autre. Cependant elle baisa la clef, comme pour lui demander du secours et fit des efforts surhumains pour courir ; ces efforts lui procurèrent une abondante transpiration ; avec la transpiration l'engourdissement diminua. Revenue devant le rocher, Mélissa s'élança sans hésiter à travers les épines, elle monta tout d'un trait jusqu'en haut et arriva les jambes et les mains en sang et la robe toute déchirée.

En ce moment la nuit venait de tomber ; Mélissa regardant autour d'elle, retrouva une large route allant à l'orient et, en prolongeant son regard le long de la route, elle distingua à travers l'obscurité une immense barrière ; son coeur bondit de joie. Quel bonheur ! dit-elle, voilà le bout, et elle courut encore jusqu'à la barrière.

Là sa joie se modéra beaucoup. Car cette barrière était en fer ; elle avait cinquante pieds de hauteur et vingt-cinq de largeur et derrière elle on entrevoyait d'autres barrières pareilles que l'obscurité empêchait de compter.

Encore des obstacles, dit-elle en soupirant, demain nous tâcherons de les vaincre si c'est possible et elle chercha un endroit commode pour passer la nuit et se reposer de ses fatigues.

Mélias s'éveilla au point du jour, elle courut vite vers la grande barrière, elle vit que derrière celle-là à quelques centaines de pas, en était une autre pareille, puis autre puis une autre encore, elle en compta jusqu'à sept ; au-delà de la septième qui était très éloignée elle ne distinguait plus rien.

Alors elle ramena son attention sur la première. Elle était fermée par une serrure immense d'un travail admirable et qui paraissait des plus compliqués, mais les serrures étaient la chose du monde la moins embarrassante pour Melias ; elle y appliqua la clef de diamant qui l'ouvrit sans peine.

Malheureusement, elle n'était pas plus avancée qu'auparavant, car la vraie difficulté était de faire mouvoir sur ses gonds cette énorme masse de fer.

Melias essaya vainement d'y appuyer l'épaule et de redoubler ses efforts ; elle se serait brisée plutôt que de l'ébranler.

Elle essaya aussi de passer à travers les barreaux, mais toute svelte qu'elle était, elle n'en put venir à bout.

Elle regarda s'il y avait un moyen de grimper jusqu'en haut, mais les barreaux énormes et polis n'offraient aucune prise ; d'ailleurs, le haut de la barrière était garni de pointes aiguës.

Melias s'assit fort découragée, voyant toutes ses victoires précédentes devenues inutiles. Si j'avais un levier, pensa-t-elle au bout d'un moment, peut-être en viendrais-je à bout ? Où pourrai-je en trouver ? Alors, regardant autour d'elle, elle vit une branche de chêne à sa portée, la secoua, la tordit jusqu'à ce qu'elle parvint à l'arracher, puis en ayant à grand peine cassé une longueur de quatre pieds, elle glissa un bout du levier sous la barrière et se leva de toutes ses forces, mais la branche cassa et la barrière ne bougea pas ; elle jeta avec mépris ce morceau de bois inutile et retourna s'asseoir désespérée.

Cependant un moment après elle retourna vers la barrière et essaya d'insinuer la clé de diamant dans la jointure de la barrière et du fenil, elle s'en servit comme d'un levier, la barrière fit un petit mouvement, elle redoubla d'efforts et parvint enfin à obtenir un écartement de neuf pouces, elle essaya alors de passer par cette fente, elle y réussit et se trouva pleine de joie de l'autre côté de la barrière. Mais cette victoire lui avait coûté un long et pénible travail, sans compter le temps perdu à casser la branche de chêne. Il fallut se reposer avant d'entreprendre l'ouverture de la seconde barrière, de sorte que malgré son courage, elle n'en put entreprendre que trois.

Le jour suivant elle en ouvrit trois autres, enfin le surlendemain, elle se leva pleine d'espérance ; il ne restait plus qu'une barrière au-delà de laquelle la route semblait se prolonger à perte de vue.

Elle allait mettre la clé dans la serrure, quand elle entendit à sa gauche un grand bruit de feuilles et de branches brisées ; quel ne fut pas son effroi quand elle vit du haut du mur descendre le grand serpent boa. Sans avoir le temps de faire aucune réflexion elle se sauva, repassant derrière les barrières qu'elle avait entr'ouvertes. Elle espérait que le serpent monstrueux ne pourrait passer par l'étroite ouverture, mais elle se trompait. Ce serpent d'une force prodigieuse ouvrait les barrières et quand il avait passé les saisissant avec sa queue il les refermait derrière lui comme quelqu'un qui veut fermer toute issue à son ennemi.

Cependant toutes ces manoeuvres arrêtant un peu sa marche, Melias put passer la dernière barrière sans être atteinte ; mais là sa perte devenait inévitable, ses forces s'épuisaient et le serpent redoublant de vitesse, elle sentit le souffle du monstre sur sa joue et vit sa tête hideuse passer sur son épaule et se retourner contre elle.

Guidée par cet instinct qui fait qu'on frappe un ennemi même sans espoir de vaincre, Melias n'ayant rien autre sous la main prit la clé de diamant et en donna un coup sur la gueule entr'ouverte qui allait la dévorer.

Aussitôt le serpent retira sa tête avec une horrible convulsion. Puis Melias se retournant ne vit plus le serpent mais à sa place Irignave avec sa belle tête, ses belles mains et son corps de singe. Il était étendu à terre immobile, avec une large blessure au front d'où le sang coulait en abondance.

Encore Irignave, s'écria Melias contemplant ce spectacle avec horreur, au moins est-il bien mort ? elle attendit un moment avec anxiété, et voyant que le sang coulait toujours et qu'aucun mouvement ne trahissait la vie, elle poussa un soupir de délivrance et retourna vers les barrières.

Maudit serpent ! s'écria Melias quand elle les vit toutes fermées ; voilà l'ouvrage de trois jours à recommencer. Si j'avais le courage de frapper ce monstre quand il était engourdi dans la mare, il serait mort alors et je n'aurais pas eu cette horrible scène ; mais j'ai eu peur et je le paie maintenant. Oh ! ma chère clé, dit-elle en le baisant, j'ai manqué de confiance en toi, je t'en demande pardon, mais désormais avec toi je ne craindrai plus rien. Allons ! du courage !

Melias se remit donc à l'oeuvre, elle rouvrit toutes les barrières et le troisième matin elle passa la septième au comble de la joie.

Ah ! enfin ! enfin ! enfin ! s'écria-t-elle en se retournant et en regardant les murailles gigantesques qui étaient à droite et à gauche de la barrière.

Cependant après un premier moment de joie, voyant la route continuer aussi large qu'auparavant, elle se demanda si elle était bien hors de ce maudit parc. D'ailleurs les pièges de son ennemie ne pouvaient-ils pas l'attendre encore au-delà du parc puisqu'ils avaient pu la venir chercher en Europe ? Elle résolut donc de ne rien diminuer de sa vigilance et, comme auparavant, d'éviter tout ce qui lui paraîtrait suspect. Aussi, quoique de temps en temps, les arbres laissassent pendre de très gros fruits, elle se garda d'y toucher.

Mais un cas imprévu vint bientôt la jeter dans un grand embarras. Il était déjà midi et pas une seule plante à racines ne s'était offerte à sa vue. Après une si longue marche à jeun elle était au bout de ses forces. Elle s'assit tristement sur le bord de la route vis-à-vis d'un pécher qui étalait ses branches chargées de fruits magnifiques qui commençaient à mûrir.

Que faire ? la mort se présentait à elle de tous les côtés ; la mort par la faim si elle ne mangeait pas, la mort par les mains de la fée si elle se laissait prendre à un nouveau piège.

Si ces deux morts eussent été également certaines elle n'eut pas hésité ; mais la mort par la faim était une certitude, la mort par la fée n'était qu'une crainte peut-être sans fondement. Voilà ce qui jetait l'incertitude dans son esprit.

Pendant qu'elle délibérait en elle-même, la vue des pêches redoublait la faim qui la dévorait ; elle se leva exaspérée et s'avançant vers l'arbre : Arbre tentateur, dit-elle, voyons si tu résisteras au pouvoir de la clé de diamant, et elle le frappa trois fois.

Les pêches qui commençaient seulement à mûrir arrivèrent subitement à leur pleine maturité et prirent les brillantes couleurs que leur donne les ardeurs du soleil.

Mélias demeura stupéfaite à la vue de ce prodige et ne sut que penser. Bah ! dit-elle, après un moment d'hésitation. Est-ce que la clé de diamant serait complice de mes ennemis et contribuerait à me tromper ? c'est impossible. Disant cela, elle cueillit une pêche et la mordit ; la pêche était délicieuse ; mais après la première bouchée, Mélias s'arrêta, attendant le résultat avec anxiété. L'assoupissement qu'elle redoutait ne vint pas et elle acheva de manger le fruit qui, loin de lui faire mal lui rendit ses forces épuisées.

La joie de Mélias fut plus grande qu'elle ne l'avait encore été ; c'est de ce moment qu'elle se regarda comme vraiment libre et soustraite à la puissance de la fée maudite.

Le soir elle n'entendit plus la chasse maligne. Les jours suivants elle put manger à volonté les fruits qui lui tombaient sous la main, suivre la route qui lui plaisait, sans



inconvenient. Aussi elle était contente comme un oiseau qui, ayant trouvé la porte de sa cage ouverte, voltige en liberté dans le feuillage des arbres.

Cependant, après les premiers jours d'illusion et de bonheur qui suivent une délivrance, Mélias comprit que son sort était encore bien peu digne d'envie. En effet, elle était libre ; mais pour une jeune fille de quinze ans, être seule dans un pays inconnu, à trois mille lieues de sa patrie, au milieu d'un peuple presque barbare dont on n'entend point le langage, n'avoir ni feu ni lieu, dormir à la belle étoile et marcher tout le jour comme le juif errant ! pour avoir pu un seul moment trouver ce sort délicieux, il fallait sortir de chez la fée Maligne.

Mélias redevint donc triste, elle aurait voulu pouvoir retrouver Dolvir pour lui rendre son cordon ; mais comment le retrouver ? Elle ne savait pas même de quel côté il fallait chercher ; elle marchait donc au hasard, toujours de plus en plus découragée, ne sachant comment finirait son aventure.

Il y avait un mois qu'elle voyageait ainsi ; elle marchait distraite et absorbée dans ses tristes réflexions, lorsque ses yeux furent frappés par une trouée dans une haie.

Oh ! dit-elle c'est par une trouée pareille que je suis sortie de chez Dolvir. Alors, levant les yeux, elle regarda autour d'elle ; le mur en face de la haie était semblable aussi. Serais-je donc chez Dolvir ? dit-elle toute émue ; puis se levant sur la pointe des pieds elle regarda par dessus la haie et vit un spectacle de désolation. Ce jardin autrefois si bien cultivé, était en friche et si plein de chardons et de ronces que Mélias ne l'aurait pas reconnu sans la petite maison qui était toujours à la même place.

Oh mon Dieu ! s'écria Mélias frappée d'un triste pressentiment, qu'est devenu Dolvir ? allons voir ! Disant cela, elle entre par cette même trouée de la haie, suit avec peine les sentiers encombrés et arrive devant la maison.

La porte, les fenêtres, tout était fermé comme dans une maison abandonnée. Mélias toute tremblante frappa à la porte, personne ne répondit.

Personne ! murmura Mélias. Pauvre Dolvir, que lui est-il arrivé ? peut-être a-t-il abandonné cette maison poussé par le chagrin ? peut-être est-il mort là tout seul ? Cette pensée fit pâlir Mélias et lui donna un frisson.

D'un côté, elle aurait voulu entrer et voir dans quel état était l'intérieur ; de l'autre, la peur de trouver dans quelque coin le cadavre desséché de Dolvir, la glaçait.

Cependant, elle ne voulait pas s'en aller sans savoir à quoi s'en tenir, et déjà elle regardait s'il y avait quelque moyen d'enfoncer la porte ou d'escalader les croisées, lorsque l'idée de la clé de diamant, dont elle ne s'était pas servie depuis longtemps, lui revint ; elle l'appliqua à la serrure qui s'ouvrit sans peine.

Mélias, qui sortait de la vive lumière du soleil, ne distingua rien en entrant dans cette chambre obscure ; elle alla ouvrir les volets pour donner du jour et se retourna. Elle faillit tomber à la renverse au spectacle qui s'offrit à ses yeux. Sur un sofa, était étendu Dolvir, immobile et pâle comme un mort.

Elle s'approcha avec d'horribles battements de coeur, appela Dolvir qui ne répondit pas. Elle toucha ses mains, elles étaient encore chaudes. Oh ! mon Dieu, dit-elle, il vient seulement de mourir, lui le seul ami que j'eusse dans ce maudit pays, et c'est moi qui suis la cause de sa mort. Alors, elle se mit à pleurer. Puis, avant de sortir, elle se pencha pour déposer sur le front de Dolvir un baiser d'adieu suprême. Au moment où elle se baissait, la clé, suspendue à son cou, toucha les mains de Dolvir... A ce contact, Dolvir poussa un léger soupir et entr'ouvrit les yeux.

- Dolvir, cria Mélias, vous êtes vivant.

- Mélias ! Mélias ! dit Dolvir, se soulevant sur le sofa, vous voilà donc enfin. Oh ! que j'ai souffert ! D'où venez-vous ?

- Pauvre ami, reprit Mélias, j'ai bien souffert aussi, mais moi, j'ai souffert par ma faute et vous par la mienne. Alors, elle lui conta toute son histoire et en terminant elle dit : Mon plus grand désir depuis longtemps était de vous retrouver pour vous rendre le cordon dont la perte vous a fait tant de mal.

- Mélias, dit Dolvir d'un air grave et soucieux, il faut que je vous avertisse d'une chose. Le cordon et la clé ne peuvent plus se quitter. Il faut que vous me les donniez tous les deux ou que vous les gardiez tous les deux.

- Vous ne savez pas que, par l'ordre de la fée maligne, onze millions de fées et de génies parcourent tout l'univers pour lui retrouver la clé de diamant : et treize fées, des plus méchantes, ont la recommandation expresse de ne pas vous quitter d'une seconde. Si donc en détachant la clé vous la rendiez visible, elle serait enlevée à l'instant et serait perdue aussi bien pour vous que pour moi.

Ces paroles, en faisant entrevoir à Mélias toute l'importance de la clé de diamant, lui faisaient encore attacher plus de prix à sa possession. Aussi, l'idée de s'en dessaisir fut pour elle comme un coup de foudre et son premier mouvement dans le trouble où elle se trouvait fut de se débattre contre cette nécessité :

- Il me semble, dit-elle en balbutiant, que celui à qui appartient l'objet le plus précieux peut, avec justice, les garder tous les deux ?

- La justice, reprit Dolvir d'un air triste, c'est de rendre à chacun ce qui lui appartient. D'ailleurs, Mélias, que parlez-vous de justice ? Quand je n'avais que le cordon, je vous ai tout donné et le cordon c'était ma vie. Disant cela, Dolvir devint pâle comme s'il allait mourir. Le coeur de Mélias bondit et se souleva contre son propre égoïsme. J'ai été ingrate, pensa-t-elle ; il faut que j'efface ma grande ingratitude par une générosité plus grande encore. - Non, Dolvir ! s'écria-t-elle, non ! ne mourez pas, elle est à vous. Disant cela, elle ôta elle-même le cordon de son cou et le passa au cou de Dolvir.

Au même instant, un bruit comme celui d'une multitude de tonnerres, éclata dans la chambre ; les murs de la maison s'écartèrent comme si tout s'écroulait ; Mélias, effrayée, tomba évanouie.

Quand elle revint de son évanouissement, elle se vit sur un sofa, dans un immense salon, le plus riche et le plus brillant qu'elle eut jamais vu. Devant elle, était un jeune

prince d'une beauté ravissante. Mélias rougit toute émue en le voyant parfaitement semblable à celui qu'elle avait vu dans son premier rêve.

- Vous ne me reconnaissez pas, Mélias, lui dit le jeune homme ? - NO, dit-elle, je ne vous ai jamais vu, à moins qu'un rêve ne soit une réalité. - Vous m'avez vu autrement qu'en rêve, Mélias ; je suis Dolvir. - C'est impossible ! il n'y a pas plus de rapport entre vous et Dolvir qu'entre le jour et la nuit ! - Mélias, la forme disgracieuse que vous avez connue à Dolvir n'était pas la mienne, elle était l'effet d'un enchantement ; mais en me donnant la clé de diamant, vous m'avez délivré et rendu à ma forme première ; je vous en suis reconnaissant du plus profond de mon coeur. Et pour preuve de ce que je vous dis, touchez cette clé qui est encore invisible pour vous.

- Maintenant, Mélias, que je suis grand, riche et puissant, si mon sort vous paraît beau et digne d'envie, je serai doublement heureux de le partager avec vous, si vous y consentez.

- O ! Dolvir, dit Mélias, émerveillée, si j'avais su que vous étiez la réalité de cette image ineffaçablement gravée au fond de mon coeur depuis mon rêve de quinze ans, j'aurais accepté avec transport l'offre que j'ai dédaigneusement repoussée dans mon ignorance. Pardonnez-le moi et, avec mon repentir, acceptez toute ma vie, elle est à vous.

A ces mots, Mélias fut éblouie par une vive lumière ; c'était la clé de diamant qui était devenue visible pour elle malgré le cordon et qui lui renvoyait les rayons du soleil.

- Mélias ! dit Dolvir, par votre consentement vous avez levé le dernier charme ; maintenant, tout est commun entre nous, le privilège que j'avais seul jusque-là de voir ce que tient le cordon, vous le possédez aussi. Si vous aviez donné ce consentement dès le premier jour où je vous le demandais, nous aurions eu plus vite la clé de diamant, mais d'une autre manière. Guidée par moi, vous n'auriez pas subi les terribles épreuves par lesquelles vous avez passé. Mais ne regrettons rien, ces épreuves sont passées maintenant et elles ne serviront qu'à vous faire mieux apprécier le bonheur qui vous attend.

Maintenant, pour le rendre complet, il faudra le faire partager à vos parents et les aller chercher en Europe.

- Oh ! oui ! dit Mélias, qu'il me tarde de les voir et de leur dire combien je suis heureuse ! - Vous pouvez les voir tout de suite, regardez attentivement dans la clé. En effet, Mélias fixant la clé de diamant, y vit, comme dans un miroir, la chambre où étaient son père et sa mère. Sa mère était vêtue de deuil ; elle montrait à son père un vêtement de Mélias qu'elle croyait perdue pour toujours et, en le montrant, elle pleurait. Ce spectacle arracha des larmes à Mélias.

- Pauvre mère ! dit-elle, qu'il faudra encore de temps avant que je puisse la consoler !

- Il ne faudra pas aussi longtemps que vous le pensez, dit Dolvir. Regardez au balcon.

Mélias leva les yeux et vit quatre grands aigles qui déposaient sur le balcon une petite nacelle à deux places.

- Osez monter, dit Dolvir, et nous irons encore plus vite que les chevaux de la fée Maligne.

Mélias, que toutes ses aventures avaient rendue hardie jusqu'à la témérité, sauta dans la nacelle ; Dolvir l'y suivit et les aigles, prenant leur vol, traversèrent les airs plus rapides que le vent.

Mélias fit un voyage délicieux, une main dans la main de Dolvir qu'elle contemplait souvent avec extase.

Quand elle abaissait les yeux, elle voyait passer au-dessous d'elle la vaste étendue de l'Océan avec ses îles, puis les rivages du continent, les hautes montagnes dont les glaciers étincelaient au soleil, les plaines semées de villes et de villages et sillonnées par les fleuves, puis la Méditerranée, enfin les régions si peuplées de l'Europe. Elle demandait le nom de tout ce qu'elle voyait et Dolvir répondait à toutes ses questions.

Au bout de vingt-quatre heures, ils se trouvèrent sur la France et les aigles se mirent à descendre. - Quelle est cette forêt, dit Mélias, vers laquelle nous nous abaissons si rapidement ? - C'est la forêt noire, dit Dolvir. - Oh ! mon Dieu nous sommes perdus si nous y entrons, s'écria Mélias. - Ne craignez rien, répondit Dolvir, la forêt a perdu ses enchantements et elle sera d'autant plus commode pour notre descente que nous sommes sûrs de n'y rencontrer personne.

Lorsqu'ils arrivèrent à terre, la nuit tombait ; Mélias prit le bras de Dolvir et s'achemina vers la maison paternelle.

Dès la tombée de la nuit, les abords du château étaient difficiles ; Mélias trouva le pont levé ; il fallut appeler.

- Qui appelle ? demanda le domestique qui était de garde.

- Mélias.

A ce mot, le domestique, au lieu d'ouvrir, s'enfuit de frayeur et, arrivant tout effaré dans le salon : - Madame, cria-t-il, l'ombre de Mademoiselle Mélias qui appelle de l'autre côté du pont. - Que dites-vous ? reprit la mère tout émue, avez-vous ouvert ? - Non, Madame, je pensais que c'était un revenant. - Imbécile que vous êtes, courez ouvrir ; vite des flambeaux et que l'on m'accompagne. - Qui est là ? cria la châtelaine d'aussi loin qu'elle put. - C'est moi, ma mère, c'est votre Mélias. Aussitôt, le pont fut abaissé et Mélias s'élança dans les bras de sa mère. Dès que celle-ci eût senti sa fille sur son cœur, un nuage de larmes obscurcit ses yeux ; elle rentra au salon sans rien voir, ce n'est qu'alors qu'elle aperçut Dolvir. - Pardon, Monsieur, dit-elle, qui êtes-vous ? - C'est mon sauveur, répliqua vivement Mélias.

Pendant ce temps-là, le père, averti était descendu de ses appartements et avait embrassé sa fille en pleurant de joie. Mélias, accablée de questions, fit asseoir tout le monde

et raconta son histoire ; elle termina en demandant à ses parents d'approuver et de bénir son union avec Dolvir. Elle leur proposa aussi de venir avec elle dans son beau palais des Indes.

- Ma fille, dit le père, nous sommes bien vieux pour entreprendre un si long voyage. Il y a bien des affaires à régler avant de quitter pour longtemps la demeure de toute la vie. Nous causerons de cela plus tard. Mélias paraissait contrariée de cette réponse ; Dolvir prit la parole : - Permettez-moi, dit-il, d'ajouter mes supplications à celles de Mélias et de dissiper vos craintes. Le voyage que vous redoutez ne sera pas long, je vous emmènerai en vingt-quatre heures, comme j'ai amené Mélias, et dès que vous le désirerez, je puis vous ramener ici dans le même temps. Il n'est pas nécessaire de régler vos affaires avant de partir.

Venez d'abord ! vous saurez bine mieux ce que vous avez à faire de votre château quand vous aurez vu par vos yeux le palais que doit habiter Mélias et qui sera aussi, je l'espère, votre demeure.

Tout se termina au gré de Mélias, ses parents bénirent son mariage et dès le lendemain, se décidèrent à partir. Ils allèrent tous les quatre dans la forêt noire, où ils trouvèrent une nacelle à quatre places, portée par huit aigles ; l'immense espace qui les séparait de l'Inde fut franchi en vingt-quatre heures, et ils débarquèrent sur le même balcon d'où Mélias était partie.

Alors, Dolvir fit visiter le Palais aux bons châtelains et à Mélias elle-même, qui n'avait encore vu que le salon. Rien ne pourrait peindre leur étonnement quand ils virent la grandeur, la richesse du palais dont les merveilles surpassaient tout ce qu'on avait vu, tout ce qu'on pouvait imaginer.

- Ma chère fille, dit le père de Mélias, aucun château n'est habitable quand on a vu ce palais féérique. Nous donnerons notre château de la forêt noire à notre vieux serviteur qui s'y reposera de la peine qu'il a prise à notre service et nous reviendrons demeurer avec toi.

Après leur avoir montré le Palais, Dolvir les conduisit dans le parc qui n'était pas moins admirable et qui avait douze lieues en tous sens. Après une charmante promenade, il les fit monter sur une hauteur d'où la vue était ravissante. tout près d'eux, murmurait une source qui sortait d'une grotte taillée dans la roche vive ; devant eux, au pied de la montagne, était un lac qui enfonçait de côté et d'autres ses golfes capricieux et les cachait dans l'épaisseur des bois. Plus loin, des collines bizarrement découpées variaient l'horizon aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Tout était fleurs et verdure, l'air était embaumé et chaque vague de l'air apportait un nouveau parfum.

Le soleil se couchait quand ils arrivèrent sur cette hauteur. Absorbés par ce magnifique spectacle, ils le contemplèrent un moment en silence ; puis, quand le géant de feu eut disparu derrière l'horizon, ils se retournèrent et virent de l'autre côté la lune pleine et brillante qui montait lentement dans le ciel. Le spectacle éclairé de cette nouvelle lumière, pour être différent, n'en était pas moins beau. Après une journée brûlante, la fraîcheur de la brise semblait rendre les parfums de l'air plus suaves encore.

Oh ! que nous sommes bien ici, s'écria Mélias, dont le coeur débordait de bonheur ; restons encore ; et, s'asseyant sur un banc de gazon, elle attira Dolvir auprès d'elle, s'appuya sur son épaule et resta un moment dans une muette contemplation.

Après ces premiers instants de recueillement, la conversation se ranima, alors Dolvir fut accablé de questions : - Comment avez-vous trouvé un si beau palais ? D'où vient cette clé de diamant ? Qu'est-ce que cette fée Maligne ? Pourquoi étiez-vous enchanté ?

- Je ne finirais pas, dit Dolvir, et je jetterais de la confusion dans vos idées si je répondais à chaque question ; il vaut mieux que je vous raconte mon histoire, cela répondra à tout. Et il continua ainsi :

Il y a dix-huit mille ans que j'étais le roi de tous les génies et de toutes les fées qui sont dans la sphère du soleil. Toutes les planètes n'étaient pas encore habitées, mais toutes étaient belles et sans défaut ; partout il n'y avait que joie et bonheur.

Un jour, chaque année, il y avait dans le Soleil réunion de tous les génies. Rien ne peut donner l'idée de la splendeur de l'année suivante, c'était là que je donnais mes ordres et mon sceptre était la clé de diamant, talisman de la souveraine puissance.

La fête se terminait par un splendide banquet, où chaque génie et chaque fée devait fournir un met de son invention et de sa fabrique. Celui dont l'oeuvre était reconnue la plus parfaite était déclaré roi de la fête et présidait aux jeux qui suivaient le repas.

Décrire les splendeurs de ces festins et de ces fêtes , peindre les merveilles que l'ambition d'être roi de la fête faisait produire aux génies et aux fées, est impossible. Rien de ce que l'on voit sur la terre n'en peut donner l'idée.

Parmi les fées, il s'en trouvait une qui était jalouse de ma puissance. Remplie d'orgueil, elle ne pouvait souffrir de voir quelqu'un au-dessus d'elle. Du reste, elle était très belle, son esprit était d'une fécondité prodigieuse, ses réparties, quand on la contrariait, nous amusaient beaucoup et égayaient nos réunions.

Nous l'appelions la fée Maligne ; je lui avais donné à garder une comète inhabitée afin que sa méchanceté ne put faire du mal à personne.

Un jour, la fée Maligne manqua à la réunion. Messieurs, dis-je, quand nous fûmes assemblés, il paraît que la fée Maligne nous boude ; quelqu'un en-a-t-il des nouvelles ? Personne ne l'avait vue, seulement un génie croyait avoir aperçu sa comète quitter l'ellipse et prendre la parabole. Nous nous mîmes tous à rire en pensant à la colère de la fée Maligne qui, vexée de nos agaceries, s'était embarquée sur sa comète pour aller chercher d'autres soleils.

Onze mille ans se passèrent ainsi ; nous ne pensions plus à elle. Quand, tout d'un coup, nous la vîmes entrer radieuse dans notre assemblée du Soleil, un cri partit de toutes les bouches à la fois : Dieu ! la fée maligne ! d'où vient-elle ? Et tous de nous grouper autour d'elle et de la plaisanter. Vraiment, fée maligne, disions-nous, ce n'est pas joli de nous bouder si longtemps. Onze mille ans de rancune ! Voilà bien de quoi justifier votre surnom.

La fée indiqua de la main qu'elle demandait la parole, quand le silence fut établi, elle parla en ces termes :

Mesdames les fées et Messieurs les génies, vous avez tort de penser que vos propos aient pu me blesser ; j'entends fort bien la plaisanterie et ne suis pas en peine pour vous rendre la pareille. Loin de moi d'avoir de la haine pour de si aimables convives, ou du mépris pour une si auguste assemblée.

Mais j'avais l'ambition d'être un jour la reine de votre fête et je n'ai pas cru que onze mille ans d'études et de recueillement, fussent de trop, pour me rendre capable de surpasser vos admirables inventions et mériter un si grand honneur. Aujourd'hui j'espère avoir atteint mon but, car voici ce que j'apporte pour le grand festin : à ces mots elle découvrit une corbeille remplie de fruits si beaux qu'un cri d'admiration se fit entendre d'un bout de l'assemblée à l'autre.

Ces fruits étaient des pêches de la grosseur de deux poings. Elle avait concentré en eux tant de rayons de lumière qu'ils étaient transparents et brillants comme le diamant le plus pur, ils renvoyaient même à nos yeux émerveillés toutes les plus riches nuances, comme ces étoiles qui scintillent dans une belle nuit d'été.

Ne vous en rapportez pas à vos yeux, ajouta la fée ivre de joie et d'orgueil, la saveur de ces fruits, je l'espère, surpassera encore leur beauté ; et aussitôt elle vint me présenter le plus beau en me disant d'un petit air de raillerie : au roi l'honneur ! je le pris ; chaque génie, chaque fée en eut un. Quand tout fut distribué la fée maligne fut la seule qui n'en eut pas, chacun lui offrit de partager. Non, Messeigneurs, dit-elle, je connais leur goût depuis longtemps, mangez ; seulement déclarez-moi reine de la fête, voilà tout ce que je désire.

Nous mangeâmes alors les fruits et notre étonnement redoubla, car leur goût était si délicieux et si varié, qu'on eut dit que toutes les saveurs s'y trouvaient réunies dans une harmonie admirable.

Tous alors nous nous écriâmes d'une voix : la fée maligne est reine de la fête.

Pour faire comprendre la suite, il est nécessaire que je vous dise ce qu'avait fait la fée maligne pendant ces onze mille ans.

Dans une des longues courses qu'elle avait faites, avec sa comète, elle avait appris que dans la dernière étoile, du côté de l'occident était un vieux Génie qui, seul et loin de tous, avait établi là un immense laboratoire de chimie, science qui était sa passion.

Elle crut entrevoir un moyen de satisfaire son ambition et profitant du droit qu'on les comètes de tracer de courbes paraboliques ; elle choisit le moment convenable et quittant la sphère du Soleil, elle dirigea sa marche vers cette étoile. Malgré la rapidité de sa course il lui fallut quatre mille ans pour arriver.

Le vieux Génie dont le soleil roi, solitaire, n'avait jamais eu ni planète ni comète pour lui faire la cour, fut fort étonné de voir un astre entrer dans sa sphère ; il le fut

bien plus encore quand il vit arriver dans sa demeure une fée ravissante de beauté et pétillante d'esprit.

Pardonnez divin Génie, dit la fée en se présentant, si je viens troubler votre solitude. Je viens de la sphère du Soleil où je m'ennuyais à mourir parce que les génies de cette sphère sont des êtres frivoles qui ne songent qu'à se divertir et avec lesquels il est impossible de s'occuper de choses sérieuses, mais j'ai entendu parler par le plus heureux des hasards de votre science sublime et j'ai osé espérer que nous ne refuseriez pas une élève que l'amour de la science amène de si loin.

Le vieux Génie fut flatté de cette visite et de ce discours, et quoiqu'il ne s'en rendit pas bien compte, son coeur commençait à se laisser prendre aux charmes de la fée.

Ce serait dit-il, pour moi un grand plaisir d'avoir un si aimable élève.

Alors la fée lui sauta au cou et l'embrassa tendrement quoiqu'il eut une barbe verte et des mains toutes noircies de fumée.

Le vieux génie était fils d'un Gnome (génie de la terre) et d'une salamandre (fée du feu), de sorte qu'il avait à la fois la science des choses minérales et de l'action du feu. Il tenait de son père le sérieux, la sévérité, l'opiniâtreté, et de sa mère la vivacité, l'enthousiasme et le génie de l'invention.

La fée maligne était fille d'une salamandre (génie du feu) et d'une Ondine (fée de l'eau), elle avait toute la vivacité du feu, toute la souplesse et la grâce de l'eau.

Après avoir admiré et loué les gigantesques ateliers de chimie qui remplissaient tout l'intérieur de cette étoile, elle se mit à étudier avec ardeur et à gagner de plus en plus les bonnes grâces de son maître par ses cajoleries.

Au bout de deux mille ans d'étude, elle était devenue si forte, qu'elle pouvait aider son maître dans les opérations les plus difficiles. Alors elle se mit à faire une étude spéciale des poisons et redoubla d'ardeur pour son travail. Un jour elle était en admiration devant un poison si violent, qu'une seule goutte tombant dans l'atmosphère d'un globe comme la terre suffirait pour faire périr à l'instant tous les hommes et tous les animaux qui l'habitent.

Nous sommes bien heureux, dit-elle au vieux chimiste, d'être fées et génies, car tous ces poisons qui tuent les pauvres hommes ne sauraient nous atteindre dans notre vie immortelle. Le vieux Génie mit le doigt sur sa bouche d'un air mystérieux. Ecoutez ! mon enfant ! lui dit-il, je vous ferai une confidence mais à condition que vous me jurerez un secret inviolable. A ces mots les yeux de la fée brillèrent comme deux flammes, elle tomba à genoux toute tremblante, prit les deux mains noires du génie les baisa en disant : Oh ! Oui je vous en conjure, dites-moi ce secret, je vous jure qu'il ne sortira pas de mon coeur et que mon amour pour vous n'aura plus de bornes. Eh ! bien, dit le vieux savant avec un sourire de satisfaction, j'ai trouvé un poison d'une telle puissance, que s'il ne tue pas les Génies qui sont immortels il peut les endormir d'un fatal sommeil et leur ôter toutes leurs facultés pendant une heure. Oh ! Génie sublime et divin, dit la fée, apprenez-moi à faire ce poison et je serai plus fière de cette science que de la royauté du monde.



Mon enfant, reprit le Génie, ce secret est trop dangereux et pourrait faire trop de mal ; j'ai juré que je ne le révélerais à personne, je ne puis trahir mon serment.

Malheureuse que je suis, dit la fée en se relevant et en versant des larmes de rage. Ensuite elle feignit de se consoler.

Depuis ce moment toute l'activité de son esprit, toutes les ressources de sa ruse furent employées à découvrir s'il existait de ce terrible poison dans le laboratoire de son maître. Après cinq cents ans de recherches, elle le découvrit dans un flacon taillé d'une seule pièce dans un immense diamant, seule matière qui put contenir le terrible liquide.

Elle attendit encore cinq cents ans l'occasion de l'enlever et voici comment elle se présenta : Le Génie ayant un grand voyage à faire pour se procurer une matière très rare qui ne se trouvait que dans les étoiles du nord confia le soin de son astre à la méchante Fée. Celle-ci après avoir reçu ses instructions promit de les accomplir de point en point. Mais à peine le Génie était-il parti qu'elle se jeta sur le flacon de diamant comme un tigre sur sa proie. Elle monta sur sa comète et lui ayant fait reprendre la parabole, elle repartit pour la Soleil. Son voyage dura encore quatre mille ans, pendant lesquelles elle s'étudia à composer des fruits qui ne pussent être égalés ni en beauté ni en saveur. Arrivée dans la sphère du soleil, elle mit une goutte du terrible poison dans chacun de ces fruits, et c'étaient ceux qu'elle nous avait présentés.

Nous en ressentîmes bientôt les funestes effets ; à peine avions-nous proclamé la fée reine de la fête, qu'un assoupissement invincible s'empara de nous, et nous demeurâmes une heure immobiles et sans connaissance.

Quant nous revînmes à nous, la fée maligne était montée sur le trône, rayonnante d'orgueil et de joie : Fées et Génies, s'écria-t-elle d'une voix stridente, ayez à m'obéir tous, car je suis la reine des fées, depuis que je possède le talisman royal, et élevant la main droite, elle nous montra la clé de diamant qu'elle m'avait dérobée pendant mon sommeil.

A cette vue je fus frappé comme d'un coup de foudre, car je compris toute l'étendue du malheur qui allait peser sur le monde. Il fallait prendre un parti : je délibérai rapidement en moi-même. Lutter contre elle à force ouverte eut été inutile car elle avait la puissance entre les mains ; la lutte aurait été sans fin et sans résultat ; ce que j'avais de mieux à faire, était de me cacher à ses yeux et d'épier le moment favorable pour surprendre sa vigilance en défaut. J'indiquai mon plan en deux mots à mon premier ministre qui était un Sylphe (génie de l'air) et je me sauvai sur la terre qui était nouvellement habitée, me cachant sous la forme d'une colombe.

Cependant un grand nombre de Génies et de Fées séduits par la science de la fée maligne s'attachèrent à elle et devinrent méchants comme elle. Les autres se réunirent pour combattre les effets de sa méchanceté, ou du moins les atténuer ; mais malheureusement les méchants étaient les plus forts ; aussi depuis ce temps-là, sur la terre comme sur toutes les planètes, on ne voit que misère, pleurs, divisions et carnage.

La fée maligne fut furieuse quand elle vit que j'avais disparu ; elle promit la première place après elle à celui qui me découvrirait.

Lorsque la nouvelle de ce grand changement arriva dans les sphères des étoiles, ce fut un deuil général.

Or, dans l'étoile la plus orientale, il y avait un Génie qui s'était retiré loin de tous pour étudier dans le silence et le recueillement, la grande science de la divination.

L'avenir n'avait rien caché pour son regard pénétrant. Quand il apprit ma déchéance et l'avènement de la fée maligne, il fit avec soin une opération divinatoire à mon sujet, et ayant découvert sous quelle forme j'étais caché, il quitta son étoile et vint sur la terre.

Ce vénérable Génie dont la barbe et les cheveux étaient blancs comme la neige, m'ayant abordé : - Dolvir, me dit-il, mon fils bien-aimé, je te connais sous la forme où tu te caches. Ne crains rien, je suis ton ami et je viens te consoler. Ma science de l'avenir m'a fait connaître que dans six mille ans d'ici une jeune fille née sur cette terre sera l'instrument de ta délivrance, tu l'avertiras en songe de ta destinée.

Ne garde pas plus longtemps la forme d'animal qui est indigne de toi, mais de peur que la fée maligne ne te découvre sous la forme humaine, je t'apporte un talisman précieux qui te rendra invisible à ses yeux. Seulement, afin de ne pas exciter les soupçons, il faut cacher ta beauté merveilleuse sous les traits d'un homme disgracié de la nature ; cela servira plus tard à tes projets. Disant cela il mit à mon cou le cordon précieux que j'avais donné à Mélias et je pris la forme humaine.

Mélias c'est vous qui étiez cette jeune fille ; je vous ai attendue six mille ans, vous savez le reste.

Après ce récit qui les avait remplis d'admiration, ils se levèrent pour redescendre au palais.

Mélias, dit Dolvir, le passé vous est connu, il faut songer maintenant à l'avenir. Demain a lieu dans le Soleil la grande assemblée des Génies et des Fées. Demain je dois remonter sur mon trône et reprendre le gouvernement de la sphère. Voulez-vous venir avec moi, vous verrez ce qu'aucun oeil mortel n'a encore vu ? Oui, Dolvir, dit Mélias j'irai toujours avec vous. - Il faut être incapable de peur, reprit Dolvir, car notre monture sera hardie. Avec vous, reprit Mélias, je ne crains rien.

Le lendemain au lever du soleil, Dolvir et Mélias montèrent à cheval sur un éclair, leur course fut rapide comme celle de la lumière et l'immense espace qui sépare le soleil de la terre fut franchi en sept minutes.

Rien ne pourrait peindre l'éblouissement de Mélias quand elle vit toutes les splendeurs du soleil, et la beauté plus grande encore de l'assemblée des Génies.

Ils étaient tous là les bons et les méchants. A la vue de Dolvir un murmure d'étonnement parcourut toute l'Assemblée. Nul ne comprenait son audace, car la clé de diamant attachée au cordon était toujours invisible ! La fée maligne déjà exaspérée de la perte de la clé, sentit redoubler sa fureur en voyant Dolvir ; elle crut que le moment était enfin venu d'exercer sa vengeance sur cet ennemi qu'elle cherchait depuis si longtemps et elle s'élança sur le trône pour donner ses ordres. Mais Dolvir s'élançant plus promptement encore la frappa avec la clé, elle devint immobile comme une statue, on ne voyait plus remuer que ses yeux gonflés de colère et de sang.

Dolvir détachant la clé du cordon l'éleva aux yeux de tous, éblouissante de lumière, et s'écria : Génies et Fées, reconnaissez votre roi.

Vive Dolvir, s'écrièrent ravis de joie tous les bons Génies. A cette vue, le plus grand nombre des mauvais prit la fuite et s'alla cacher dans les planètes ; les autres se jetèrent aux pieds de Dolvir et lui demandèrent pardon de s'être laissés entraîner par le mal. Dolvir leur pardonna et leur dit de réparer leur conduite par leur zèle à faire du bien.

Puis s'adressant à tous : mes amis leur dit-il, avant tout j'ai à vous demander une grâce qui dépend de votre consentement. J'ai épousé l'aimable mortelle qui a été l'instrument de ma délivrance. Sa mort serait pour moi plus douloureuse que ma propre mort ; je vous demande donc de lui accorder l'immortalité et la puissance des fées. Vive notre reine Mélias, s'écria l'assemblée d'une seule voix ; et Mélias monta sur le trône à côté de Dolvir.

Maintenant, dit-il, vous voyez la fée maligne qui est la cause de tout le mal qui s'est fait. Il convient de lui ôter la puissance dont elle a si cruellement abusé et je propose de la changer en vipère pour toujours. Les Génies applaudirent et Dolvir se retournant frappa la fée de la clé de diamant. Aussitôt elle devint une vipère qui levant le tête et tirant la langue fourchue, fit entendre un long sifflement et s'enfuit en rampant.

Mes amis, dit encore Dolvir, tout n'est pas fini ; nous avons un mal immense à réparer, il faut nous mettre à l'oeuvre. Avant tout, il faut nous emparer des méchants serviteurs de la fée maudite qui se sont réfugiés dans les planètes pour y redoubler le désordre. A mesure qu'ils seront pris, nous les emprisonnerons dans la sphère de la lune, astre mort que nul mortel ne pourrait habiter. Ensuite nous purifierons le Soleil de tous les poisons que le reine méchante y a répandus ; et par l'influence du soleil nous régènerons les planètes et ramènerons partout l'âge d'or.

Après cela les Génies firent leur grand Banquet et ils se séparèrent pour aller exécuter les ordres de leur roi.

Le jeune homme avait écouté attentivement le récit de l'ermite. Mon père, dit-il quand il eut fini, je ne trouve à votre conte qu'un défaut. - Lequel mon enfant ? - C'est d'être un conte. Quel bonheur si tout cela était vrai et si le bien triomphait enfin du mal. Oh ! que je voudrais être à la place de Mélias.

Mon fils, reprit le vieillard, croyez-vous qu'il soit donné à l'imagination de l'homme de surpasser les splendeurs de la vérité par ses rêves ? Non, Dieu est plus grand que le coeur de l'homme.

La vie vous paraît pleine de misère, d'incertitude, de désespoir. Vous ne voyez partout que difficultés et problèmes insolubles. Pourquoi doutez-vous de Dieu, de sa puissance, de sa bonté et de sa justice ?

Ayez la foi, et la foi comme la clé de diamant dénouera tous les problèmes qui désespèrent votre intelligence ; elle renversera tous les problèmes qui désespèrent votre intelligence ; elle renversera les obstacles qui effraient votre faiblesse et vous découvrira les pièges que vous cache votre ignorance.

Mais la foi est incompatible avec l'orgueil et la présomption.  
Ayez donc avant tout l'humilité qui, comme le cordon mystérieux vous rendra invisible aux autres et surtout à vous-même.

Oui, mon fils, ayez l'humilité et la foi. Et je vous promets une immortalité plus brillante que celle de Mélias.

Merci mon Père, dit le jeune homme, vous m'avez fait du bien ; désormais je n'irai plus au bord du lac avec de sinistres projets.

## L'ILE DE LA VERITE

Un vieux solitaire, assis sur le bord d'un lac, contemplait dans une douce rêverie, un beau coucher de soleil.

Il fut distrait par un léger bruit qui se fit à ses côtés ; et s'étant retourné, il vit un jeune homme au front soucieux, qui regardait le lac d'un air étrange. Mon fils, lui dit-il, pourquoi ces nuages sur votre front ? - Pourquoi répondit le jeune homme, vous ne savez donc pas encore à votre âge ce que c'est que la vie ? vous êtes bien heureux d'être dans cette ignorance. -Ignorance ! dit le vieillard en jetant sur le jeune homme un de ces regards qui sondent jusqu'au fond du coeur, et qui lui fit éprouver un frisson involontaire. Mon fils, ajouta-t-il, vous vous croyez le privilégié de la douleur, et vous vous trompez, votre sort est le sort ordinaire, parce que la terre est le séjour du mensonge. Mais nous raisonnerons demain ; aujourd'hui vous n'êtes pas calme, venez vous reposer cette nuit dans ma cabane et en nous en allant pour nous préparer au sommeil je vous redirai un de ces contes qui amusaient mon enfance : disant cela il prit le bras du jeune homme et commença ainsi :

Parmi les nombreuses îles de l'Océan Pacifique, il y en avait une qu'on appelait *L'île Réale*, parce que son sort était plus particulièrement lié au sort du roi qui la gouvernait. Par un privilège spécial, aucune fée, aucun génie n'avait pouvoir sur cette île qu'autant que le roi régnant le lui permettait.

Or cette île était grande et formait un beau royaume, car elle avait 88 lieues en longueur et 44 en largeur. Du reste, elle était admirablement fertile, remplie de beaux paysages et parfaitement arrosée par de petites rivières qui prenaient leur source dans une chaîne de montagnes qui la traversait dans toute sa longueur. Ce royaume était sagement gouverné par son vieux roi Lethenap, qui avait deux fils. L'aîné, appelé Ertig, venait de se marier à une femme charmante nommée Schébi ; le second, encore à la mamelle, s'appelait Naer.

Mais le vieux roi Lethenap mourut à l'âge de cent ans laissant le trône à son fils aîné.

La première chose que fit Ertig fut de convoquer les génies et les fées, pour décider à qui il donnerait puissance sur l'île.

Il fit donc préparer la grande salle du palais où était le trône, fit allumer le lustre, et à minuit, ayant placé au milieu de la salle une cassolette d'or, il y brûla les parfums les plus rares en prononçant des paroles mystérieuses ; puis, revêtu de manteau royal, il s'assit sur son trône, tenant deux sceptres à la main.

Bientôt la salle commença à se remplir de génies et de fées, et il est impossible de dire quel ravissant coup d'oeil présentait au bout d'une heure ce salon vraiment royal.

Les génies qui ambitionnaient tous le gouvernement de l'île avaient revêtu leurs plus beaux atours. On y voyait le roi et la reine du feu revêtu d'un rouge éblouissant, et suivis

de leur bruyante cour. Les rois de l'air laissaient flotter avec une majesté incroyable leurs manteaux d'un bleu céleste ; la reine de l'eau était si gracieuse dans son écharpe verte que le regard ne pouvait s'en détacher ; et les rois de la terre dont les vêtements noirs scintillaient d'or et de pierreries frappaient d'un respect mêlé de terreur.

Mais deux de ces hôtes merveilleux attiraient surtout les regards ; le premier était Aor, roi de la lumière. Son manteau semblait taillé dans l'arc-en-ciel même ; ses yeux bleus brillaient comme des diamants et une auréole éblouissante de blancheur entourait sa tête qui avait à la fois la fraîcheur de la jeunesse et la majesté de la vieillesse.

Le second était la fée Noxou, reine de la nuit.

Sa peau blanche et mate ressortait admirablement sur son noir corsage, des rubis étincelaient sur son ondoyante chevelure, ses yeux noirs et fascinateurs chatoyaient comme des escarboucles dès qu'on l'avait regardée, on se sentait attiré comme lorsqu'on plonge l'oeil dans un précipice ; il semblait qu'il y eût en elle un mystère qui vous retenait et qui se dérobaient comme le fond de l'abîme.

Lorsque tous les génies furent arrivés, Ertig leur présenta la reine Schébi ; tous acclamèrent sa beauté et sa grâce et lui souhaitèrent mille prospérités. Alors Ertig se tournant vers Aor lui adressa la parole en ces termes : Roi de la lumière, vous êtes beau entre tous ! mon père pendant sa vie m'a souvent parlé de vous, faut-il croire tout ce qu'il m'a dit ? - Prince, répondit Aor, avec une voix douce et harmonieuse comme la corde d'une lyre, il y a bien des siècles déjà, j'ai gouverné cette île pendant plusieurs générations de rois. Après moi bien des génies ont tour à tour exercé ici leur puissance. Votre père, le sage Lethenap, m'avait rappelé et je puis dire que jamais le royaume n'avait été plus heureux que sous son règne. Mais votre père, ainsi que les autres ancêtres dont je vous ai rappelé le souvenir menaient une vie pure, tempérante, pleine de sagesse et toute consacrée au bonheur de leurs sujets ; il n'en pouvait être autrement, car, si je suis le roi de la lumière, je suis aussi le génie de la vérité. Je leur faisais connaître tout ce que la flatterie cache aux autres rois ; je les avertissais de leurs moindres fautes ; c'est pourquoi, ils se maintinrent dans une si haute perfection. Si donc vous voulez marcher sur leurs traces vous pouvez me confier le sort de votre île, car sachez bien que nous n'entendrez jamais sortir de ma bouche que la pure vérité et que j'emploierai tout le pouvoir que vous m'aurez donné à faire régner partout la justice.

Ertig en entendant ces paroles était pensif et soucieux, car il sentait dans son coeur de mauvais instincts et la vérité commençait à lui faire peur. Comme il tardait à répondre, la fée Noxou s'avança jusqu'au pied du trône et lui parla ainsi : Sire ! j'ai entendu avec peine adresser des paroles sévères à un prince aussi aimable que vous. Je sais que vous devez faire le bonheur de vos sujets, mais ne peut-on faire le bonheur des autres sans se rendre malheureux soi-même ? Votre île est riche, pourquoi ne pas jouir vous-même des plaisirs que votre sagesse procure à tous ? le luxe convient à un roi, et la splendeur du trône fait la gloire de toute la nation. Votre ambition ne doit pas être d'imiter vos ancêtres mais de les surpasser tous, et les surpasserez-vous en marchant dans le même sentier ? Osez-vous ouvrir une nouvelle voie, afin que votre règne reste célèbre dans l'histoire. Mais pour cela, il vous faut l'aide des fées. Jusqu'ici les génies jaloux des hommes, ont été avarés de leurs secrets ; depuis longtemps j'ai désiré être maîtresse unique d'un pays afin d'initier les hommes aux mystères de ma science et de leur apprendre à jouir vraiment de la vie.

Pendant ce discours, Ertig regardait Noxou ; la lueur ardente des yeux noirs de la fée lui donnait le vertige. Lorsqu'elle eut fini, il prit un des deux sceptres qu'il tenait à la main et le donna à la fée en lui disant à haute voix : Noxou, vous êtes la maîtresse de mon île.

A ces paroles, les génies qui s'attendaient à une longue discussion, demeurèrent d'abord stupéfaits. Mais Aor, prenant la parole, dit au roi : Ertig ! ton coeur était mauvais, tu as eu peur de la vérité et tu as cédé à la reine du mensonge ; va, et subis la conséquence de ta folie, je t'abandonne ainsi que ton île.

Pendant ces paroles, Schébi, désolée, s'était jetée aux genoux d'Aor et levait vers lui ses mains suppliantes. Aor se penchant vers elle lui dit à voix basse : Ne crains rien, Schébi, je te protège ; quand tu seras embarrassée, appelle trois fois mon fidèle serviteur Saliel ; il viendra à ton secours et te guidera. En disant cela, il prit un rayon de son auréole et l'attacha invisiblement autour de la tête de Schébi.

Aor se retira ensuite et tous les génies disparurent.

Noxou, demeurée seule, s'approcha de la cassolette qui fumait encore et y jeta une poignée de poisons qu'elle avait apportés avec elle ; il s'éleva aussitôt de la cassolette une fumée qui était transparente quoique noire et qui avait des reflets comme l'acier. Cette fumée remplit d'abord le palais ; puis, s'échappant par toutes les issues, elle s'étendit peu à peu sur toute la surface de l'île, et le roi ainsi que tous les habitants furent plongés dans un sommeil comateux, comme celui qu'on éprouve après avoir pris un narcotique puissant.

Le lendemain tout le monde se réveilla en proie à une hallucination indescriptible. L'esprit flottait comme dans un commencement d'ivresse, on sentait poindre en soi des vellétés bizarres, du moins elles parurent telles au commencement, mais l'influence délétère de la fumée noire continuant à agir, en peu de temps la perversion des sens, des goûts et des facultés devint complète et parut toute naturelle. Dès lors les habitants de cette île malheureuse prirent en dégoût tous les beaux fruits qui avaient fait leurs délices jusque là, mais ils dévoraient avec avidité les fruits sauvages qui croissaient sur les buissons, ceux mêmes qu'ils avaient toujours regardés comme des poisons. Ils ne pouvaient souffrir les parfums les plus exquis ; mais les odeurs les plus nauséabondes chatouillaient agréablement leur odorat. Partout, ils arrachaient les fleurs pour planter des orties et des chardons ; ils avaient perdu tout sentiment de la vraie beauté, et le désordre du goût alla si loin que plusieurs, comme certains animaux, se plaisaient à se nourrir d'excréments.

La reine seule, grâce au rayon d'Aor, avait conservé le bon sens ; mais le roi, plus que tous les autres, était sous l'empire de la fascination, car la fée Noxou s'attachait à lui comme un avare à la clef de son trésor.

Dès le premier jour elle se présenta devant son esclave royal : Venez, heureux roi, lui dit-elle, j'ai hâte de vous faire voir les trésors que je possède et que je veux partager avec vous. Ertig la suivit. Elle le conduisit par des sentiers inconnus dans un immense souterrain. Là, les regards du roi furent éblouis par un spectacle merveilleux. L'or, l'argent, les pierreries de toutes sortes étaient entassés à profusion, et formaient des monceaux qui s'élevaient jusqu'à la voûte. Parmi les diamants il s'en trouvait d'aussi gros que le poing. Ertig, qui était avare, tressaillit de joie en pensant qu'une partie de ces richesses pouvaient passer dans ses mains. Mais ce qui ne le frappa pas moins que tous ces trésors, ce fut une femme qui était nonchalamment assise sur un sofa dans la salle des diamants. Il allait interroger la fée,

lorsque Noxou le prévint et lui dit : Ertig ! cette femme est une de mes intimes amies ; j'espère que vous voudrez bien la recevoir à notre cour. Or cette femme était une laide et méchante sorcière qui s'appelait Perevi, dont Noxou s'était souvent servie pour de mauvais desseins. Elle l'avait dans cette circonstance revêtue de charmes magiques et mensongers elle avait suspendue à son cou un formidable talisman pour faire aimer. Aussi le roi fut troublé dès qu'il la vit, et au lieu de répondre à Noxou il s'adressa directement à Perevi : Madame, lui dit-il, ô vous que j'avais prise pour une fée, je serai trop heureux de vous voir briller à ma cour, et de vous rendre les hommages que vos charmes méritent.

- O roi, vous êtes trop bon, répondit-elle en se jetant à ses genoux. Le roi se baissa pour la relever ; l'audacieuse Perevi abaissa ses deux bras levés autour du cou du roi et l'embrassa : le coeur du roi était pris.

Cependant son amour ne lui fit pas oublier son avarice, car la fée lui avait dit qu'elle lui donnait tout ce qu'il pourrait emporter des richesses qui étaient devant lui ; ayant d'abord rempli ses poches de diamants, il se chargea de lingots d'or et d'argent à plier sous le faix, et il eut besoin des plus grands efforts pour regagner son palais.

Quand il fut un peu remis, il fit venir la reine Schébi, qui lui parut laide en comparaison de Perevi : Madame, lui dit-il, quand mon père vivant occupait ce palais, nous avions une maison à nous deux dans le parc ; maintenant que je suis roi et que le palais m'appartient, je vous cède cette maison en propre. Vous pourrez vous y retirer, lorsque les affaires du royaume m'occuperont ici et m'empêcheront d'être avec vous. De plus, je vous donne, pour orner vos appartements, les meubles, les chandeliers d'or et les pierreries qui ornaient le salon de mon père, qui sera le mien désormais.

- Sire, répondit Schébi, j'admire votre générosité, et je crains d'être indiscreète en acceptant un si riche cadeau.

- Ne craigniez rien, Reine, dit le roi d'un air triomphant, venez voir et vous comprendrez ma générosité. Il la mena aussitôt dans ce salon où il avait entassé ses lingots et ses diamants. La reine regarda d'un air stupéfait. Et bien ! dit le roi, vous êtes étonnée - oui Sire, dit Scié, mais oserais-je vous demander de ce que vous voulez faire de tout ce cuivre, de tout ce plomb et de tous ces cailloux ? Ce fut au tour du roi d'être stupéfait. La colère lui empêcha pendant quelques secondes de parler, puis il dit en éclatant : Est-ce donc ainsi que vous appelez ces lingots d'or pur, ces masses d'argent, et ces diamants d'un éclat incomparable ? Schébi, je vous ai vue hier aux pieds d'Aor ; vous prenez parti pour lui contre moi, et vous allez sans doute passer votre vie à me contrarier ; mais sachez que je ne le souffrirai pas. J'entends être obéi, et si je ne suis pas content de vous, il me sera facile de me venger. - Sire, répondit Schébi, je suis désolée de vous avoir irrité, mais je n'en avais nulle intention. Je vous ai dit naïvement ce que je voyais, il est impossible que ma vue soit troublée par quelque enchantement et que je me trompe. - Merci de votre naïveté, interrompit le roi, vous êtes une insensée ; retirez-vous dans votre maison, et ne paraissez dans le palais que lorsque je vous y ferai appeler.

La reine venait de se retirer, et Ertig était encore frémissant de colère lorsque Noxou se présenta. Il lui raconta aussitôt la scène qui venait de se passer. Noxou, comme on peut le penser, abonda dans son sens. Cette femme, lui disait-elle, ne vous causera jamais que du chagrin ; quel dommage que vous vous soyez marié avant que je vous connaisse, je vous aurais bien fait faire un autre choix. Mais écoutez : est-ce qu'un Roi ne peut pas tout ce qu'il



veut ? Pourquoi n'auriez-vous pas deux femmes ? Songez-y ! Après avoir lancé un trait empoisonné dans le coeur d'Ertig, la fée se retira.

L'image de Perevi se présenta alors à l'esprit du Roi ; son imagination s'enflamma tellement, qu'il ne put dormir de la nuit ; le lendemain il avait la fièvre et était comme fou. Aussi, dès le jour même, il publia un édit où il annonçait que, craignant de ne point avoir d'héritier, et pour assurer le bonheur de ses sujets, il avait résolu d'avoir deux reines.

Cet édit alluma l'ambition de toutes les filles riches du royaume ; elle se hâtèrent de paraître à la cour dans leur plus belle parure et d'intriguer de toutes les manières. Mais le choix du roi était fait d'avance, il déclara que Perevi serait la seconde reine et annonça des fêtes splendides pour les noces.

Lorsque Schébi qui était restée exilée dans sa maison apprit cette nouvelle, elle se retira dans sa chambre et se mit à pleurer. Au bout d'un moment elle entendit du bruit derrière elle, et s'étant retournée, elle vit un beau génie. Qui êtes-vous, dit-elle ? - Je suis, répondit le génie, Saliel, serviteur d'Aor. C'est Aor, lui-même, qui m'envoie vous consoler. Ne pleurez donc plus ; sachez que malgré tout ce qui arrive, le fils que vous portez dans votre sein règnera un jour. Aor veille sur vous et sur lui. Quand vous serez dans la peine, n'oubliez pas de m'appeler comme Aor vous l'a recommandé. Schébi remercia Saliel, qui disparut aussitôt.

Je ne décrirai pas les noces de Perevi qui parurent merveilleuses aux convives, mais qui en réalité furent ridicules et dégoûtantes. Toute la vaisselle plate était de plomb noir et de cuivre plein de vert-de gris. Dans la viande, on avait laissé de côté tous les bons morceaux et on ne mangeait que les entrailles et ce que les bouchers jettent ordinairement aux chiens ; les costumes étaient à l'avenant, et les danses qui suivirent le repas furent révoltantes de grossièreté.

Quelques temps après la noce, la fée Noxou vint trouver Ertig. Prince, lui dit-elle, vous voilà maintenant au comble de vos vœux, jouissez de votre bonheur, mais il faut que je vous quitte quelque temps ; il doit se tenir dans la planète de Saturne qui est ma patrie un conseil de fées auquel il faut absolument que j'assiste. Soyez donc prudent pendant mon absence. Si vous vous trouvez embarrassé, je vous laisse mon fidèle serviteur Thesbial, gardien de mes trésors ; demandez-lui conseil en toute chose, et si vous avez besoin de mon secours priez-le de me venir chercher. Ayant dit cela, elle emmena Ertig dans le souterrain, le présenta à Thesbial et lui permit de rapporter une nouvelle charge de cuivre, de plomb et de pierres. Pendant l'absence de la fée, la reine Schébi, au grand mécontentement d'Ertig mit au monde un beau garçon qu'elle nomma Aspar.

D'après la loi fondamentale du royaume, le fils aîné devait succéder à son père, et c'était lui qui avait le privilège intransmissible de désigner le génie ou la fée qui devait avoir puissance sur l'île.

Si Ertig était contrarié, Perevi étouffait de rage ; mais elle dissimula et ne songea qu'au moyen de se défaire de son ennemie. Ertig voulait appeler Thesbial pour le

consulter, mais Perevi, qui ne voulait pas remettre à d'autres mains le soin de sa vengeance l'en dissuada. Pourquoi consulter Thesbial, disait-elle, je connais mieux le secret de Noxou que lui-même et je prendrai vos intérêts avec bien plus d'ardeur que lui ; suivez en tout mes conseils et vous n'aurez qu'à vous en louer.

Ertig qui ne pouvait rien refuser à Perevi, lui laissa faire ce qu'elle voulait.

Le premier soin de Perevi fut de séparer le fils de sa mère. Schébi voulait nourrir son fils, Perevi fit sentir au Roi combien il était contraire à la dignité d'une reine de nourrir elle-même son enfant ; elle dit qu'il fallait choisir une nourrice qui emmenât l'enfant à la campagne dont l'air pur était meilleur à la santé que l'atmosphère des villes.

Le Roi fit donc un édit ainsi conçu : Réalistes ! Sachez qu'il m'est né un héritier. Que celles qui peuvent prétendre à l'honneur de le nourrir se rassemblent ici et nous choisirons.

Dès le lendemain cinquante et une nourrices se présentèrent : Perevi se chargea du choix. La première qui se présenta était si grande, si forte, si vermeille, que le choix ne parut douteux ni à Perevi, ni au Roi. On fit apporter l'enfant et on le présenta à la nourrice ; mais Aspar, au lieu de prendre le sein, se mit à crier, à se débattre avec tant de force qu'avec ses petits ongles, il fit saigner la nourrice : après plusieurs essais infructueux il fallut y renoncer. On pensa que la grande taille de la nourrice l'effrayait et on le présenta à une nourrice qui, par sa jeunesse et sa grâce semblait presque un enfant ; les cris et les convulsions de l'enfant recommencèrent. Comme on le promenait pour l'apaiser, il tendit ses petits bras vers une femme qui avait l'air vieille et laide ; il se laissa prendre et ne voulut plus quitter cette nourrice, poussant des cris convulsifs dès qu'on essayait de l'arracher de ses bras. Perevi, cependant, qui se défiait instinctivement de cette femme, insistait. Mais Ertig, ému des cris de l'enfant, ordonna impérieusement qu'on le laissât.

Quel est votre nom, dit-il à la nourrice, et où demeurez-vous ?

- Je m'appelle Juste, dit-elle, et je demeure au port Vengeur. (Il y avait en effet dans l'île un port auquel on avait donné ce nom en souvenir d'une célèbre victoire). - Allez, dit le roi élevez cet enfant avec soin, et vous le ramènerez quand il aura vingt ans. J'irai vous voir, ajouta Perevi, et vérifier moi-même si vous remplissez votre devoir.

Le dessein de Perevi était d'empoisonner l'enfant avec un bonbon. Elle attendit quelques jours et se rendit secrètement au port Vengeur ; mais là personne ne connaissait Juste. De retour au palais, elle envoya des émissaires dans tout le royaume ; toutes les recherches furent vaines et on ne put trouver aucune trace ni de Juste ni d'Aspar.

Quelques temps après, la fée Noxou revint de Saturne sur la terre et se hâta de savoir ce qui s'était passé dans l'île ; Thesbial l'informa de tout. Elle en fut très contrariée, mais dissimulant son dépit, elle vint saluer Ertig d'un air riant. Et ! bien ! mon prince, dit-elle, qu'y a-t-il de nouveau ? - Ah ! chère fée, dit Ertig, Schébi m'a donné un fils et d'après le conseil de Perevi, je l'ai envoyé en nourrice. - Et avez-vous annoncé sa naissance à vos sujets ? - Oui, je leur ai dit qu'il m'était né un héritier. - Que dites-vous, un héritier ? Vous n'avez

donc pas consulté Thesbial avant de faire cet édit ? - Valait-il la peine de déranger pour une chose si simple que d'annoncer la naissance d'un fils ? - Prince, vous vous trompez ; cet édit a plus d'importance que vous ne pensez. En vous servant du mot d'héritier, vous avez lié le destin et donné à Aspar le droit de régner. Si vous n'aviez pas écrit ce mot malheureux, rien n'eût été plus facile que de faire passer la couronne sur la tête d'un des fils que vous aurez, j'espère, de l'aimable Perevi ; maintenant pour atteindre ce but désiré, il faudra toute ma puissance et tout mon art. Songez que dans un roi, le moindre acte, la moindre parole a son importance, et qu'il ne faudrait trop prendre conseil avant d'agir. - Que voulez-vous, répliqua Ertig, qui commençait à s'impatienter, Perevi a voulu se charger de régler toute cette affaire, c'est elle qui a tout fait.

La fée en quittant Ertig alla trouver Perevi. La sorcière et la fée se regardèrent quelques secondes comme deux serpents. Qu'avez-vous fait, Perevi, pendant mon absence ? dit Noxou, irritée ; vous n'avez pas voulu consulter Thesbial. - Vous savez bien, dit Perevi, que ce lourd gnome a toujours été jaloux de moi ; je sais qu'il me hait, et j'ai craint qu'au lieu de me donner de bons conseils il me fit tomber dans quelque piège. - C'est vous qui êtes une jalouse, reprit la fée. Thesbial n'a jamais trahi mes intérêts, et vous, ingrate que vous êtes ! vous avez toujours vu avec dépit la confiance que j'avais dans sa fidélité. Et qu'avez-vous fait d'Aspar ? - Je l'ai confié à une nourrice avec l'intention de me défaire de lui ; mais je n'ai pu retrouver l'enfant ni la nourrice. - Sotte que vous êtes ! ne voyez-vous pas que vous avez confié cet enfant à une fée déguisée qui se moque de toutes vos recherches. - Je voulais bien choisir une autre nourrice, mais l'enfant n'en a point voulu et le père, étourdi de ses cris, m'a ordonné de le lui laisser. - Ah! péronnelle, s'écria la fée, vous avez voulu faire à votre tête, mais il pourra vous en cuire. Je voulais réserver le trône à l'un de vos fils et je doute maintenant de pouvoir le faire. - Charmante fée, dit Perevi d'un air ironique et les lèvres pincées, comme mes intérêts sont les mêmes que les vôtres, j'espère que vous continuerez à les servir avec le même zèle. Disant cela, de sa main crispée, elle serrait contre son sein le talisman qui lui assurait le coeur du roi, et que la fée avait eu l'imprudance de lui donner irrévocablement.

Noxou quitta Perevi fort irritée ; elle se mit immédiatement à chercher Aspar, mais elle parcourut toute la terre sans pouvoir le trouver, et comme l'île de la Vérité était le seul endroit où elle ne pût pénétrer, elle ne douta point que l'enfant ne fût caché dans cette île sous la protection d'Aor.

Cependant Perevi eut deux fils d'Ertig ; elle appela l'aîné Niseg et le second Nerpès. Elle les fit nourrir dans le palais ; ils étaient l'un et l'autre dignes de leur mère, mais ils paraissaient charmants à l'oeil fasciné d'Ertig et lui firent tout à fait oublier Aspar.

Schébi eut la sagesse de se faire oublier en ne reparaisant plus au palais ; c'était ce qu'elle pouvait attendre de mieux de son royal époux. Néanmoins, sans le rayon d'Aor, qui la protégeait, elle n'aurait pas échappé à la haine de Perevi et de Noxou. Mais dans sa maison et son jardin nul ne pouvait lui nuire et elle vivait là seule avec trois servantes, attendant avec patience l'accomplissement des promesses de Saliel.

Laissons maintenant l'île Réale et transportons-nous dans l'île de la Vérité.

Cette île est loin d'être aussi grande et aussi peuplée que la première. Elle forme un ovale parfait, ayant sept lieues dans sa longueur et six dans sa plus grande largeur. Au milieu est une haute montagne dont il est très difficile d'atteindre le sommet ; trois fleuves

y prennent leur source et vont arroser l'île. L'un coule à l'Orient, l'autre au nord-ouest et le troisième au sud-ouest. L'île toute entière est bordée de hautes rochers qui tombent à pic dans la mer, ce qui fait qu'elle est absolument inabordable. On ne peut y entrer par les fleuves, qui n'arrivent à la mer que par une excavation du rocher qu'ils remplissent entièrement. Seulement il y a au nord un souterrain par où la mer pénètre dans l'île et y forme un petit lac. Ce souterrain est le seul endroit par où l'on puisse pénétrer dans l'île, encore faut-il se servir d'un bateau très léger et se tenir baissé de peur de se heurter la tête contre la voûte du rocher. Le véritable roi de cette île est Aor ; elle lui appartient, il y est maître absolu et règle tout. Cependant un sage vieillard nommé Gëas y porte le nom de roi et administre l'île sous la tutelle d'Aor.

Dans cette île tout est vrai et le mensonge n'y peut subsister sous aucune forme. Point de maladies : ni pour les hommes ni pour les animaux, ni pour les plantes ; un éternel printemps y entretient les feuilles toujours vertes, et si elles s'enrichissent à certains moments de tons rouges et dorés, elles n'ont jamais les pâles couleurs de la mort. Toute fleur produit un fruit, la fécondité est parfaite, et nulle promesse de la nature n'est frustrée. La mort, loi fatale pour les hommes, n'est point accompagnée de souffrance, elle ressemble à un doux sommeil.

Le corps n'est point dans ce séjour privilégié un masque qui cache l'âme, mais il la traduit fidèlement ; toute mauvaise pensée répand une laideur subite sur la figure, le vice y rend le corps monstrueux, la vertu seule peut rendre beau, mais aussi elle élève la beauté à un degré merveilleux. Voilà pourquoi tous les habitants de l'île sont bons et beaux.

Les hommes y sont libres cependant, mais lorsque le mal entre dans leur cœur, ils deviennent laids ; ils font horreur aux autres, ils se font honte à eux-mêmes. Alors, ne pouvant supporter le regard brillant de ceux qui sont restés bons, ils fuient la société, ils se réfugient sur les rochers qui bordent l'île. S'ils n'ont pas le courage de revenir à la vertu, ils deviennent de plus en plus laids, et n'osant plus reparaitre dans l'île, meurent de faim sur ces rochers stériles. Quelques-uns même s'éloignent de plus en plus, arrivent sur le bord des rochers à pic et de désespoir se jettent dans la mer.

La laideur de ces malheureux et la beauté des habitants de l'île ne sont point uniformes ; chaque vice a sa laideur et chaque vertu sa beauté, et selon qu'un vertu ou un vice domine, selon que les vertus ou les vices s'accumulent et se mêlent en diverses proportions, il en résulte des nuances infinies de beauté ou de laideur. Mais dans tous les cas, chacun est connu précisément pour ce qu'il est, nul ne peut cacher la vérité.

C'est dans cette île que par l'ordre et la puissance d'Aor, roi de la lumière, une fée sous la forme d'une nourrice avait emmené le petit Aspar. La reine de l'île, qui se nommait Rouma, venait de mettre au monde un fils nommé Sëour ; elle ne dédaignait pas de nourrir de son propre lait le protégé d'Aor, qui fut ainsi élevé comme l'un des fils du roi.

Trois ans après la naissance de Sëour, la reine Rouma mit au monde une fille qu'elle appela Herma ; après trois autres années, une autre fille nommée Géna, et enfin un dernier fils nommé Lebit.

A cette époque, Aspar avait neuf ans et montrait les plus heureuses dispositions ; mais ce qui contribuait le plus à le développer, c'est qu'Aor s'était chargé lui-même de l'instruire.

Rien n'était plus beau que ce génie si grand et si vénérable dévoilant les plus profonds secrets de la nature et ce bel enfant, l'oeil émerveillé et la bouche entr'ouverte par le sourire, s'enivrant d'une sagesse qui ne semblait pas faite pour son âge.

A l'âge de dix-huit ans, sa science était déjà merveilleuse, et dans cette île de la Vérité, où le corps reflétait fidèlement tout ce qui était dans l'âme, l'âme d'Aspar inondée de vérité donnait à sa figure une beauté vraiment angélique.

Lorsqu'il revenait de ses entretiens avec Aor, l'enthousiasme illuminait sa face et répandait comme une auréole autour de sa tête.

Lorsqu'il était revenu au milieu des enfants du roi, qu'il croyait toujours ses frères, ceux-ci le regardaient avec admiration et lui demandaient ce qu'avait dit Aor ; alors il leur répétait la leçon qu'il venait de recevoir et tous l'écoutaient.

Cependant tous ne l'entendaient pas avec le même intérêt et la même intelligence. Lebit et géna étaient encore trop jeunes ; Sëour était lent et froid ; mais Herma très intelligente et pleine d'amour pour la vérité, partageait tout l'enthousiasme d'Aspar. Elle l'interrogeait, lui exprimait ses propres impressions sur ce qu'elle entendait, saisissant surtout le côté poétique des grandes vérités qui lui étaient dévoilées.

Aussi l'intimité fraternelle atteignit son plus haut degré entre Aspar et Herma. Herma était avide d'entendre Aspar, et Aspar trouvait ses pensées plus belles encore lorsqu'elles avaient été reflétées dans l'âme d'Herma. Vous comprenez tout, disait-il à sa soeur. - Vous faites si bien comprendre, lui répondait Herma.

Pendant que l'île de la Vérité présentait ce riant tableau, des cènes d'un autre genre se passaient dans l'île Réale.

Niseg et Nerpès avaient aussi grandi. Niseg était le bien-aimé du roi et l'héritier présomptif, il avait dix-sept ans : Nerpès était préféré de Perevei ; ils avaient quinze ans. Niseg était frivole, léger, loquace, jaloux, présomptueux. Nerpès était insinuant, rusé, dissimulé, hypocrite et ambitieux ; au fond il détestait son frère qui le séparait du trône, mais il feignait une tendre amitié pour lui et semblait supporter patiemment toutes ses impertinences. Il était curieux et se livrait dans le plus grand secret à la magie. Il s'était par ce moyen lié avec plusieurs génies des plus méchants, surtout de la terre et du feu, et il apprit d'eux plusieurs secrets nuisibles dont il comptait faire d'usage plus tard.

Il y avait dans l'île un lac qui avait cinq lieues de tour ; il y allait quelquefois pêcher dans un bateau qui appartenait au roi, et par le moyen d'un génie de l'eau qui lui était dévoué il prenait de magnifiques poissons. Niseg, vaniteux et jaloux, en voulut faire autant, mais sa pêche fut très maigre et il en fut excessivement irrité. Mon cher petit frère, lui dit le lendemain l'hypocrite Nerpès, ne te fâche pas ! je vais te dire le moyen d'avoir de gros

poissons : D'abord les gros poissons ne sont qu'au milieu du lac, ensuite ils sont très peureux et craignent le mouvement et le bruit. Il faut donc être seul, ne pas ramer, mais conduire la barque avec la voile afin qu'elle glisse insensiblement sur l'onde. Arrivé au milieu du lac, il faut descendre le filet avec précaution ; si tu fais tout cela, je suis sûr que tu rapporteras de plus beaux poissons que les miens. Niseg se calma et se promit de faire le lendemain une pêche merveilleuse.

Pendant la nuit, Nerpès alla enduire tout l'extérieur du bateau d'une substance que lui avaient fait connaître les génies du feu, et il rentra secrètement dans sa chambre à deux heures du matin.

Dès le lever du soleil, Niseg partit seul. Le vent était favorable, il monta dans la barque, déploya la voile et gouverna vers le milieu du lac ; arrivé à ce milieu tant désiré, il laissa glisser le filet sur le bord de la barque ; mais à peine le frottement de la corde eut-il touché le bord extérieur du bateau que la substance mise par Nerpès prit feu et environna Niseg de flammes. Le malheureux jeune homme se mit à crier, mais personne ne l'entendait ; bientôt l'eau commença à pénétrer par les trous que le feu avait fait au bois ; le bateau s'engloutit et Niseg se noya.

Le lendemain, le vent apporta sur le rivage son corps à demi brûlé.

Le roi, lorsqu'on lui apporta le corps inanimé de son fils, se mit à pousser des cris de désespoir ; il accusait, menaçait, s'arrachait les cheveux, disait des paroles sans suite comme un homme qui est hors de lui. Au bruit qu'il faisait, Perevi et Nerpès accoururent chacun de leur côté.

Perevi fut d'abord saisie d'effroi et de douleur ; puis, songeant que par cet accident Nerpès était héritier du trône, sa douleur fut mêlée d'une secrète joie, et tout en pleurant elle mit son mouchoir devant sa figure pour cacher la médiocrité de sa désolation.

Quant à l'hypocrite Nerpès, il feignit en entrant de se trouver mal, puis se jeta sur le corps de son frère, disant d'une voix entrecoupée à dessein : Mon frère ! ... mon pauvre frère ! ... comment pourrai-je vivre sans toi ?

Ce jour-là fut un jour de désolation dans tout le palais. On se perdait en conjectures, mais Nerpès avait gardé un si profond secret, et avait pris tant de précautions que personne ne songeait à le soupçonner. Et même il joua une si profonde douleur que Perevi se crut obligée de le consoler et de l'engager à se conserver pour elle.

La nuit fut lugubre ; le silence du palais n'était interrompu que par les plaintes du roi. Cependant vers minuit il s'endormit un moment, mais à peine avait-il cédé au sommeil qu'un rêve affreux le réveilla en sursaut. Il lui sembla voir Niseg, environné de flammes, qui lui criait : Mon père ! mon père ! c'est mon ennemi qui m'a tué, venge-moi ! A cette parole, Ertig se releva subitement les cheveux hérissés. Niseg, s'écria-t-il, est-ce vrai ? Puis s'approchant du lit où reposait le cadavre de son fils, il lui mit la main sur la tête et dit à haute voix : Je jure par la nuit et la fée Noxou que si je puis découvrir le meurtrier, je te vengerai, mon fils. A peine avait-il dit ces paroles, que le palais fut ébranlé, un bruit sourd se fit entendre comme celui d'un tremblement de terre, et la fée Noxou apparut pâle comme une morte. Que me veux-tu, Ertig ? lui dit-elle. Une affaire importante m'appelait, j'étais déjà bien loin, mais j'ai été rappelée par un terrible serment que tu as prononcé et auquel je ne puis

résister ; parle donc, que veux-tu ? ma puissance est à ton service. - Je veux venger mon fils, dit Ertig. - Tu as raison dit la fée, mais sache bien qu'après le formidable serment que tu as fait, tu ne peux plus reculer, et si tu t'arrêtais en route, tu périrais toi-même. - Non je ne reculerais point, dit le roi, qui que ce soit qui ait tué mon Niseg, il périra : peux-t me le faire connaître ? - Oui, dit Noxou, allume un réchaud devant la grande glace de ton salon, brûles-y deux fois le parfum que je vais te donner, et tu verras dans la glace le portrait du meurtrier de ton fils.

Ertig fit ce que lui avait dit Noxou ; il brûla une première fois le parfum devant la glace et d'un regard avide il regardait dans cette glace monter la fumée noire du réchaud ; à la seconde fois, cette fumée sembla se condenser, puis elle se rapprocha de la forme humaine, peu à peu elle se dessina, prit des couleurs ; puis, quand l'image fut nette, Ertig reconnut avec effroi la figure de Nerpès qui le fixait, immobile. Une voix alors répéta derrière lui : Souviens-toi que tu ne peux reculer.

Ertig rentra demi-mort dans sa chambre et passa le reste de la nuit dans une agitation violente, délibérant comment il accomplirait son serment. Enfin, ne pouvant supporter l'idée d'avoir des témoins, il résolut de terminer seul cette horrible scène. Il fit donc appeler Nerpès dès la pointe du jour. Dès qu'il fut là : Vois, lui dit-il, le cadavre de ton frère ; j'ai juré par la nuit de tuer son meurtrier et je ne puis manquer à mon serment. Nerpès, au son de voix et au regard terrible de son père, se sentit découvert. Son saisissement fut tel qu'il pâlit et tomba sans connaissance ; Ertig tira son glaive et lui perça le cœur.

On fit courir le bruit que Nerpès s'était tué de chagrin sur le corps de son frère. On les enterra ensemble, et le même tombeau recouvrit tous ces cadavres et tous ces crimes de son éternel silence.

Perevi seule sentit ou devina ce qui s'était passé, mais malgré son désespoir, elle n'osa rien dire de peur de dévoiler les turpitudes du palais. Après la mort de Niseg et de Nerpès, le plus proche parent d'Ertig et par conséquent l'héritier du trône était Naër. Il avait été assez délaissé jusque-là, Ertig croyant Aspar perdu pour toujours commença à le traiter plus honorablement et les courtisans ne manquèrent pas de l'imiter.

Naër était bon, assez intelligent, mais étroit, froid et timide.

Cependant Aspar approchait de sa vingtième année. Le jour où il l'atteignit, Aor le prit à part et lui parla ainsi : Mon enfant, prêtez-moi votre attention, car j'ai aujourd'hui des choses fort graves à vous dire. Jusqu'ici vous vous êtes cru le fils de Rouma, mais il n'en est rien ; vous êtes le fils du roi Ertig qui règne dans l'île Réale. Cette île, par la concession de votre père qui a été trompé, est au pouvoir de la fée Noxou, reine de la nuit et du mensonge. Sous l'influence de cette méchante fée, votre père, pris de vertige, a délaissé votre mère Schébi et a épousé une laide sorcière, créature de la fée, aussi méchante qu'elle. Cette cruelle marâtre voulait vous tuer à votre naissance, mais j'ai envoyé une bonne fée de mes amies qui, sous la forme de nourrice, a pu s'emparer de vous et vous conduire ici où la reine vous a fait, à ma prière, partager le lait de son fils Sëour. Or, la fée en vous emmenant a promis au roi Ertig de vous ramener à l'âge de vingt ans. Je sais bien que le roi n'y compte plus, mais une fée ne peut manquer à sa parole. Il faut donc que vous alliez dans l'île Réale et que la fée vous présente à votre père.

Je sais, mon enfant, tout ce que ce voyage peut avoir de pénible pour vous ; mais il vous donnera l'occasion d'acquérir des vertus qui vous manquent encore : le courage, la patience et le dévouement. Jusqu'ici vous n'avez été qu'un enfant ; il faut que vous deveniez un homme ; et quand le devoir parle, un homme ne doit pas reculer.

Vous avez là-bas une mère, ange de douceur et de vertu, qui depuis vingt ans, seule, délaissée, méprisée, attend que votre retour vienne la délivrer. Elle sera votre joie et votre consolation, car le reste de l'île ne présente qu'un spectacle digne de dégoût et de pitié, et tout y est sous le sceau du mensonge.

Ce royaume vous appartient par le droit de la naissance et par le destin. Cependant vous êtes libre de l'accepter ou de le refuser. Si vous l'acceptez, vous pouvez être grandement utile à votre patrie, mais si vous ne pouvez l'avoir qu'à des conditions immorales ou honteuses, vous savez que la vérité doit passer avant tout, et qu'on doit tout lui sacrifier.

Allez donc, mon fils, que jamais aucun de vos actes ne blesse votre conscience, que la justice soit votre règle, que l'amour du bien soit votre mobile et que le dévouement soit votre couronne.

Et maintenant, afin que vous ne soyez point fasciné par l'esprit de mensonge de votre ennemie la fée Noxou, je suspends à votre cou ce diamant précieux rempli des rayons du soleil ; tant que vous serez armé de ce talisman, l'erreur ne pourra vous atteindre. Dans cette grande île, vous seul et votre mère, à qui j'ai aussi laissé un talisman, vous verrez la vérité ; les autres hommes vous paraîtront insensés dans leurs actes et leurs paroles, mais souffrez-les tels qu'ils sont et n'entrez pas pour le moment de changer leurs idées, vous y perdriez votre peine ; l'heure n'est pas encore venue. Ayez pour eux plus de pitié que de colère, car la plupart seraient bons s'ils n'étaient trompés malgré eux. Tirez le meilleur parti possible des circonstances par votre sagesse et sachez subir avec calme ce que vous ne pouvez pas empêcher.

Le roi Gëas vous fournira un bateau et des rameurs, et lorsqu'il sera nécessaire vous retrouverez la fée qui doit vous présenter.

Lorsque Aspar entra dans la famille du roi Gëas, tous furent surpris de son air grave et soucieux et lui en demandèrent la cause. Il leur apprit alors le mystère de sa naissance et le devoir qui l'appelait dans l'île paternelle. Dès le lendemain matin, Aspar fit ses adieux au roi et à la reine ; ses anciens frères l'embrassèrent tendrement et lui firent les souhaits les plus heureux, mais il vit briller une larme dans l'oeil d'Herma et en fut étrangement ému.

Aspar quitta donc cette île heureuse où il aurait voulu passer sa vie, dans une barque menée par trois sujets du roi Gëas. Quand il eut passé sous la voûte qui donnait entrée dans l'île et qu'il se vit en pleine mer, pour la première fois, il se sentit seul ; son coeur se gonfla et quelques larmes coulèrent de ses yeux. Il s'assit sur le devant du bateau la tête dans les deux mains, puis une multitude de réflexions vinrent assaillir sa pensée ; il n'avait vécu jusque-là que pour admirer et aimer, il sentait qu'il allait avoir à combattre et il recueillait en ce moment toutes les forces de son âme.

L'océan était calme, un vent léger enflait la voile triangle ; au bout de quelques heures l'île Réale fut en vue. Voilà l'île, dit le pilote. A ce mit, Aspar arraché de ses réflexions se leva en sursaut et regardant du côté qu'on lui indiquait, il semblait vouloir deviner par l'intensité de son regard cette terre où le conduisait sa destinée. Bientôt elle se dessina



nettement à ses yeux, tantôt bordée de rochers et d'écueils, tantôt ouvrant son sein aux eaux de la mer et offrant des ports assurés aux navires.

C'était au port Vengeur qu'ils devaient aborder, mais la reine du mensonge, qui redoutait l'arrivée d'Aspar, ne s'était point endormie. Sitôt que Aspar parut hors de l'île de la Vérité, les génies serviteurs de Noxou qui depuis longtemps espionnaient jour et nuit les abords de l'île, vinrent l'avertir ; alors Noxou étendit la vapeur noire et fascinatrice qui recouvrait l'île Réale à une demi-lieue tout autour. Dès que la barque fut entrée dans cette vapeur maudite, les sens du pilote furent troublés ; il voyait l'écueil dans le port et le port dans l'écueil, de sorte qu'il conduisait la barque sur un rocher pointu où la mer se brisait avec fureur. Aspar seul, à cause de son talisman, voyait les choses telles qu'elles étaient. Il fut inquiet de voir la direction que prenait la barque. Où nous conduisez-vous ? dit-il au pilote. Au port qui est devant nous, dit celui-ci. - Malheureux, reprit Aspar, il n'y a devant nous que des écueils. - Maître, dit le pilote, ce serait contre ma conscience de vous conduire autrement. Et bien ! dit Aspar avec autorité, vous devez m'obéir et je tiens à ma vie autant que vous ; donnez-moi le gouvernail, reliez la voile et qu'on rame avec vigueur ; avant d'avoir fini ces paroles, Aspar avait déjà saisi le gouvernail, et il était temps, car la barque effleura plus d'un écueil ; mais, un moment après, elle entra dans le port Vengeur. Le pilote qui s'était cru perdu, reconnut son erreur. Aspar mit pied à terre et ayant remercié ses conducteurs, il renvoya le bateau dans l'île de la Vérité.

Aspar, resté seul, ne s'arrêta point à observer ce qui l'entourait ; une seule pensée le préoccupait, celle de son père et de sa mère et de l'accueil qu'il en recevrait ; c'est pourquoi il avait hâte d'arriver. Ayant donc aperçu une vieille femme assise sur une borne, il lui demanda la route qui conduisait à la ville et au palais. Mon enfant, lui dit la vieille, je vais moi-même à la ville et je me reposais un instant : si vous étiez assez bon pour me donner le bras et m'aider à marcher, je vous conduirai et peut-être pourrais-je vous donner quelque bon conseil ; mais si vous êtes trop pressé je vous indiquerai le chemin et vous arriverez longtemps avant moi. - Bonne mère, répondit Aspar, je serai heureux de vous rendre ce petit service, et j'en serai bien payé si vous me communiquez quelque chose de votre sagesse. La vieille se leva aussitôt, lui prit le bras et ils se mirent en route.

Les premiers pas furent pénibles, mais bientôt Aspar fut surpris de voir que la marche de la vieille s'accélérait peu à peu et qu'au bout d'un moment il avait presque peine à la suivre. Il allait lui exprimer son étonnement, lorsqu'elle le prévint : Aspar, lui dit-elle, cessez de vous étonner, je suis une fée. C'est moi qui vous ai emmené de cette île en qualité de nourrice ; j'ai promis à votre père de vous ramener à lui quand vous auriez vingt ans ; j'accomplis aujourd'hui ma promesse. Si je vous ai caché d'abord qui j'étais, c'était pour éprouver votre bon coeur, et je l'ai trouvé tel qu'il devait être.

- O bonne fée, dit Aspar, j'espère que vous me servirez de guide et de conseil pendant tout mon séjour dans cette île. - Non, dit la fée, vous n'auriez aucun mérite si vous étiez toujours conduit par la main comme un enfant ; il faut que vous exerciez les facultés que vous avez reçues du ciel ; l'épreuve sera dure, mais si vous faites un bon usage de votre intelligence et de votre volonté, si vous avez toujours présents à l'esprit les conseils qu'Aor vous a donnés, elle ne sera point au-dessus de vos forces. Je sais que maintenant votre désir serait de voir votre mère, mais avant tout, il faut que je vous présente au roi ; c'est là ma mission ; une fois qu'elle sera remplie je vous laisserai à votre liberté.

Dès qu'ils furent arrivés à la ville, la fée fit demander une audience au roi. Prince, dit-elle quand elle fut en sa présence avec Aspar, je suis la nourrice à qui vous avez confié votre fils aîné. Vous m'avez dit de vous le ramener quand il aurait vingt ans ; il y a vingt ans aujourd'hui et j'exécute votre ordre à la lettre : il est l'héritier de votre trône et j'espère que vous n'aurez pas lieu de vous plaindre des soins que je lui ai donnés.

Le roi fut tellement troublé à ces paroles, qu'il ne sut que dire et ne put que balbutier quelques exclamations.

Aspar, voyant son embarras, lui demanda s'il pouvait se présenter à sa mère - Certainement, dit Ertig, heureux d'avoir un prétexte pour les quitter. Il se retira alors dans son cabinet, s'assit, se prit la tête entre les mains, car il avait presque le vertige, tant ses idées et ses sentiments se croisaient dans sa pensée.

Au fond, ayant perdu deux fils, il était heureux de retrouver le troisième, qu'il croyait mort, et qui était son unique héritier. Mais d'un côté, il éprouvait de l'embarras en songeant que c'était le fils de Schébi, abandonné depuis si longtemps ; de l'autre, il redoutait la malveillance de Perevi et ne se sentait pas le courage d'y résister.

Pendant que le roi s'efforçait de débrouiller ses idées et de prendre un parti, Aspar s'était dirigé vers la demeure de Schébi et avait fait demander une audience ; il avait eu la délicatesse de ne pas se nommer de peur de causer à sa mère une émotion trop vive.

Lorsque Schébi vit ce beau jeune homme rayonnant de noblesse, de grâce et de pureté, elle fit un geste de surprise. Qui êtes-vous ? dit-elle. Etes-vous un mortel ou un génie qui vient me visiter et me consoler ? Je ne suis point un génie, répondit Aspar avec grâce et modestie, mais je viens de l'île de la Vérité et je puis vous donner des nouvelles de votre fils.

- Oh oui ! dites, s'écria Schébi s'asseyant, car ses jambes fléchissaient sous le poids de l'émotion.

- Votre fils, dit Aspar, est en parfaite santé, il est heureux autant que possible, rien ne lui a manqué, il a été élevé dans le palais d'un roi, tous les soins l'ont environné, toutes les instructions lui ont été prodiguées, il ne manque à son bonheur que d'avoir sa mère auprès de lui.

- O mon Dieu ! dit Schébi, ce pauvre enfant qui ne m'a jamais vue, me reconnaîtrait-il pour sa mère ? M'aimerait-il ? Et en disant cela Schébi fondit en larmes. Aspar, qui jusque-là avait retenu les siennes, les laissa couler il se jeta aux genoux de sa mère, en s'écriant d'une voix vibrante : Oh ! oui, douce mère, il vous reconnaît, il vous aime, il est à vos pieds. - Aspar, mon Aspar, murmura Schébi, en se penchant sur le cou de son fils, et ils se tinrent longtemps embrassés en pleurant.

Quand Aspar se fut relevé, et qu'ils eurent essuyé leurs larmes, ils échangèrent leurs pensées ; ils avaient tant de choses à se demander et à se raconter ! La causerie se

prolongea bien avant dans la nuit, et quand ils allèrent prendre du repos, le jour n'était pas loin de paraître.

Ertig lui aussi s'était endormi très tard ; il avait passé une partie de la nuit à former des projets qui se détruisaient les uns sur les autres et à combiner la formule qu'il emploierait pour annoncer l'arrivée de son fils à Perevi. Sa dernière résolution fut d'exposer le fait accompli d'un ton calme et ferme qui ne souffrît pas de réplique et il s'endormit.

Lorsque le lendemain, Ertig annonça la grande nouvelle à Perevi, elle éprouva d'abord un saisissement indicible. Ce qui se passa dans sa pensée en quelques secondes ne pourrait se dire bien des pages. Mais finalement elle aimait encore mieux avoir son ennemi sous la main, car elle espérait bien trouver moyen de le perdre, que de rester dans l'incertitude où elle avait été jusque-là.

Aussi, après un moment de silence convulsif, elle sourit et dit hypocritement à Ertig : Prince, puisque j'ai eu le malheur de perdre mes deux fils, je suis heureuse que vous ayez retrouvé un héritier de votre trône, je ferai en sorte qu'il me regarde comme sa vraie mère.

Au sortir de là, Perevi alla en toute hâte trouver la fée Noxou pour la consulter. La fée la reçut d'un air glacial. Reine, lui dit-elle d'un ton moqueur, puisque vous avez tant de finesse et de ruse, puisqu'à la naissance de cet enfant vous n'avez pas voulu consulter Thesbial, puisque vous avez voulu tout faire vous-même, je ne vois pas quel besoin vous avez de me consulter maintenant. Votre génie inventif ne manquera pas de trouver un moyen de vous tirer d'affaire et je ne veux pas vous en ôter la gloire.

A ces paroles, Perevi devint pâle et sentit son visage inondé d'une sueur froide ; elle comprit que la fée était son ennemie implacable et qu'il n'y avait rien à répondre, aussi elle s'inclina, se retira en silence et la rage dans le coeur. Cependant elle ne désespéra pas d'elle-même et songea aux moyens de lutter contre ces obstacles imprévus qui se dressaient devant elle. La difficulté était grande, car seule elle ne pouvait lutter contre Noxou et dans l'île Réale où tout était soumis à la fée, elle ne pouvait trouver ni aide ni secours.

Elle savait, il est vrai, que dans une île peu éloignée, où était un volcan, il y avait au fond d'un souterrain qui n'était connu que des fées, un génie du feu et de la terre qui connaissait tous les secrets du destin ; mais, en outre qu'il était très difficile de pénétrer jusqu'au fond de ce souterrain, elle sentait que la fée Noxou la surveillait et ne lui laisserait pas accomplir son entreprise. Elle résolut donc d'attendre l'occasion, et elle affecta la plus grande insouciance. Comme une personne en proie à l'ennui et au découragement, elle voyageait pour se distraire, laissant Ertig régner seul.

Elle attendit ainsi un de ces moments où la fée Noxou était obligée de faire une absence ; alors elle se dirigea en toute hâte vers l'île du volcan, dans un petit bateau qu'elle conduisait elle-même, et y descendit seule. Arrivée à l'entrée du souterrain, elle s'enduisit le corps d'une liqueur merveilleuse, dont elle connaissait le secret et qui devait la protéger contre des chaleurs intolérables aux hommes, et s'élança dans le souterrain.

Cependant, lorsqu'elle fut arrivée à la profondeur de mille pieds, la chaleur était si suffocante qu'elle fut obligée de s'arrêter, et qu'elle fut tentée de renoncer à son projet. Mais après un moment d'arrêt, elle reprit courage, se frotta de nouveau de la liqueur, avala ce

qui restait du flacon et continua à descendre. Enfin, à treize cent pieds de profondeur, elle arriva à la demeure du génie.

Son aspect était terrible ; son corps gigantesque semblait formé d'un feu rouge et épais, sa face était sévère, sa chevelure paraissait flamboyante et son regard perçait comme un trait enflammé.

Malgré sa frayeur, Perevi se jeta à ses genoux et lui dit : Puissant Génie, ayez pitié de la seule mortelle qui ait eu la force et le courage d'arriver jusqu'à vous. Je sais que vous connaissez les secrets du destin, je suis menacée de perdre un royaume, comment puis-je empêcher mon ennemi de me supplanter ?

Le Génie branla la tête en poussant une exclamation dubitative qui sembla à Perevi un rugissement de lion et qui se répercuta d'écho en écho comme un tonnerre dans ces voûtes souterraines. Puis, après un moment d'hésitation, il traça sur la voûte un cercle de feu et l'ayant contemplé un moment il dit d'une voix grave : Aspar renoncera au royaume si on veut le forcer à se marier. Voilà l'oracle du destin, il ne vous est pas permis d'en savoir davantage ; allez et que vos oeuvres soient sur vous. Perevi ayant gravé ces paroles dans sa mémoire se hâta de monter, car elle se sentait défaillir.

Elle était au bout de ses forces quand elle arriva à l'entrée du souterrain, aussi elle tomba évanouie sur le gazon ; mais au bout d'un moment la fraîcheur l'ayant fait revenir, elle se leva, regagna son bateau et rentra sans bruit dans l'île Réale.

Pendant que Perevi machinait la perte d'Aspar, celui-ci faisant des excursions dans l'île pour voir par lui-même l'état de son royaume futur. Il ne trouva partout qu'un spectacle désolant. Toute bonne culture était abandonnée, les mauvaises herbes et les sauvageons couvraient toute la terre. Les hommes ne vivaient que de fruits sauvages et de nourritures malsaines et dégoûtantes. Aussi le mal était partout et la santé nulle part. Pas un habitant qui ne fût plus ou moins hydropique ; et dans leur aveuglement, ils prenaient cette enflure malade pour de l'embonpoint et se réjouissaient de cette infirmité déplorable. Ce qui affligeait le plus Aspar était de voir son père dans le même aveuglement que les autres. Il revenait de toutes ses courses profondément attristé et découragé et il ne trouvait de consolation qu'en rentrant auprès de sa mère, la seule avec lui dans l'île qui ne fut pas soumise à l'esprit du mensonge. Sa mère relevait son cœur par ses douces paroles et ses caresses, elle faisait luire à ses yeux l'espérance de remédier un jour à tant de maux.

Cependant Perevi commença à exécuter son plan d'attaque.

Je suis heureuse, disait-elle souvent à Ertig que vous ayez retrouvé votre héritier, mais il ne faut pas souffrir que votre noble race périsse en lui : il faut absolument qu'il se marie, c'est dans son intérêt aussi bien que dans le vôtre ; je ne sais pas pourquoi cependant il n'a nullement l'air d'y songer. Je soupçonne que certaine influence ennemie le détourne du mariage ; mais vous, Sire, combattez cette influence, forcez-le à se marier en mettant cette condition à votre héritage.

Ertig, obsédé par Perevi, finit par partager complètement sa manière de voir ; il fit donc venir son fils : Aspar, lui dit-il, je commence à vieillir, et je serais heureux en te laissant mon héritage de te voir déjà un successeur assuré, marie-toi donc au plus tôt. - Mon

père, pourquoi me parlez-vous ainsi, répondit Aspar ; j'espère bien que vous vivrez encore longtemps et que vous ne serez pas obligé de laisser votre royaume entre des mains trop jeunes pour le gouverner.

- Mon fils, répliquait Ertig, il faut tout prévoir, ma volonté est très arrêtée à ce sujet, et sache bien que je ne te déclarerai mon héritier que lorsque tu auras toi-même un fils, et si tu tardes trop le royaume passera en d'autres mains que les tiennes.

Aspar ainsi pressé par les ordres de son père se trouva très embarrassé. Toutes les femmes de la cour lui faisaient horreur et pour rien au monde il n'eût voulu en épouser une. Il passa tout le reste de la journée à rouler mille projets dans sa tête ; enfin vers le soir sa pensée se fixa, il vint vers sa mère et lui tint ce langage :

Ma douce mère, je suis dans un cruel embarras et vous seule pouvez m'en tirer ; j'ai à vous demander un service dont je vous garderai une vive reconnaissance toute ma vie.

Mon père veut absolument que je me marie, il menace de me déshériter si je ne le fais pas ; mais j'aimerais mieux mourir que d'épouser une femme de cette île - toutes me font horreur. D'ailleurs mon coeur n'est plus libre, il s'est déjà attaché sans retour. Je vous conjure donc d'aller dans l'île de la Vérité. Priez Aor de laisser venir ici Herma, la fille aînée du roi Gëas. Si elle peut être agréée par mon père, si elle consent à m'épouser, vous aurez fait le bonheur de ma vie.

Schébi n'avait pas moins de répugnance que son fils pour les femmes de la cour d'Ertig. Elle fut enchantée de pouvoir lui éviter une alliance qui lui paraissait monstrueuse, et elle partit dès le lendemain pour remplir la mission qui lui était confiée.

Aspar, préoccupé désormais d'une seule idée, attendit plusieurs jours avec une impatience toujours croissante. Quand le moment lui parut proche, il se rendit dès le matin au port Vengeur et se plaça sur une colline d'où l'on découvrait la mer au loin. La matinée était déjà avancée quand il vit une petite voile paraître à l'horizon. Il descendit aussitôt pour se rendre au port. Pendant qu'il descendait, la barque arrivait ; il la vit toucher le rivage à cent pas de lui, et une jeune fille vêtue d'une robe blanche et d'un gracieux chapeau de paille, sauta légèrement à terre. Ce ne pouvait être qu'Herma. Qu'allait-elle lui dire ? le coeur d'Aspar battait à se rompre, il s'avança timidement vers elle.

Dès qu'Herma l'aperçut, elle leva les bras et courut vers Aspar, surpris et troublé de ce geste, lui sauta au cou en lui disant : Sëour, comment vous trouvez-vous là ? Aspar comprit que le mensonge était sur Herma et qu'il n'était pas reconnu. Si un poignard lui avait traversé le coeur, il aurait éprouvé une douleur moins vive ; il pâlit, chancela et s'assit sur une pierre. Dès qu'il put parler, sa première pensée fut de détruire l'erreur d'Herma, mais il se rappela la sentence d'Aor : ne cherchez point à changer leurs idées, vous y perdriez votre peine. La parole qui allait sortir de sa bouche fut refoulée vers son coeur et deux larmes tombèrent de ses yeux.

Qu'avez-vous Sëour, dit Herma, vous avez l'air de souffrir. - Rien ! dit Aspar d'un air résigné et abattu, l'émotion de vous revoir seule ici m'a causé un saisissement involontaire. Où est la reine Schébi ? Aor, répondit Herma, l'a gardée dans l'île de la Vérité, il m'a dit que je trouverais un guide ici, mais il ne m'avait pas dit que ce guide serait vous, et je suis heureuse de vous avoir ; vous me conduirez, vous me conseillerez, vous me protégerez ;

ah ! seule ici, j'aurais eu bien peur, mais avec vous, Sëour, je suis toute rassurée. - Oui, Herma, répondit Aspar avec un soupir ; et Herma lui ayant pris le bras, ils s'acheminèrent vers la ville suivis d'une servante qui avait accompagné Herma, et qui après avoir retiré du bateau le paquet de voyage l'avait rejointe auprès d'Aspar qu'elle prenait aussi pour Sëour.

Le pays ne parut point laid à Herma comme à Aspar, elle n'avait point de talisman pour se préserver de l'influence de la vapeur grise, l'illusion remplissait son âme, seulement sa volonté restait pure malgré la fascination de l'intelligence. Elle prit le long de la route un intérêt enfantin à tout ce qu'elle voyait et Aspar, sachant qu'il était inutile de vouloir la détromper, souriait mélancoliquement à ses paroles et feignait de partager son admiration.

Lorsqu'ils furent arrivés, Aspar installa Herma et sa servante dans les appartements de Schébi, et il alla demander au roi la permission de présenter à la cour sa soeur de lait, de race royale comme lui ; ce qui fut accordé.

Le lendemain, Herma parut à la cour ; elle y plut médiocrement. Tous ces gens-là avaient profondément l'instinct du mal. Naër, seul, l'oncle d'Aspar, bien que fasciné comme les autres était resté pur en son coeur, montra de la sympathie pour Herma, ce qui fit grand plaisir à Aspar.

Herma et Aspar s'appelaient frère et soeur ; cette application ambiguë dissimula aux yeux de tous le malentendu qui existait entre eux deux ; car pour les uns, ce nom avait son sens rigoureux, pour les autres, il signifiait soeur et frère de lait.

Dans l'île de la Vérité, Aspar et Herma avaient vécu ensemble sans contrainte. Ils jouissaient de leur commune amitié comme on jouit de l'air qu'on respire sans presque le remarquer. Mais le premier obstacle qui s'éleva entre eux fit sentir à Aspar que son attachement était beaucoup plus profond qu'il ne le pensait. La perte d'Herma commença à lui paraître un vide que rien ne pouvait combler, et il veillait sur elle comme sur un trésor. L'amitié qu'il recevait sous le nom de frère était toujours sa joie, et quoique cette joie fut mêlée d'amertume, il ne vivait que de cela ; d'ailleurs il espérait toujours qu'à la fin l'illusion cesserait.

Cependant il n'était pas au bout de ses épreuves. Il reçut un jour une lettre d'Herma ainsi conçue :

Mon cher Sëour,

J'ai une grave confidence à vous faire et un grand service à vous demander. J'ai craint d'être troublée dans mes paroles, de dire plus ou moins que je ne pensais, c'est pourquoi j'ai mieux aimé vous écrire.

J'aime Naër et je crois qu'il m'aime aussi, pas autant que je l'aime je le sais ! mais je me reconnais tellement en lui, qu'il me semble impossible qu'il ne finisse pas par se connaître tout à fait en moi. Je serais donc au comble du bonheur si je pouvais unir mon sort au sien.

Mes parents ne sont pas ici, vous seul pouvez sonder le terrain et ménager la réalisation de cet évènement capital pour moi. Si vous réussissez dans cette entreprise, mon

bien-aimé frère, je vous devrai tout le bonheur de ma vie, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Votre soeur : HERMA.

A cette lecture Aspar resta consterné. Il lui sembla d'abord que son coeur était comprimé dans un étaiu ; puis des sentiments d'indignation le faisaient bondir ; il lui prenait envie de s'enfuir de cette île maudite pour toujours.

Mais après un moment d'agitation convulsive, il crut entendre retentir à son oreille la parole que lui avait dite Aor : *Que la justice soit votre règle.*

Il s'assit donc, mit la main sur son coeur comme pour en contenir les bonds, et se dit à lui-même : Voyons ! Où est la justice ?

J'aime Herma plus que moi-même, cela est vrai ; mais ai-je le droit d'exiger qu'Herma m'aime de la même manière ? l'amour n'est-il pas libre et spontané ? Pourquoi donc ces sentiments d'indignation contre elle ? Cette âme pure et angélique m'a donné son amitié et toute sa confiance, ne devrais-je pas lui en être reconnaissant ? N'ai-je pas plus qu'elle ne me doit, plus, peut-être, que je ne mérite ? Elle me sourit, me caresse sans soupçonner la profonde et douloureuse blessure qu'elle me fait au coeur. Elle ne doit jamais le savoir.

Au fond, elle ne me doit rien et parce qu'elle me donne beaucoup, mais moins que je n'aurais désiré, faut-il l'abandonner, la laisser dans l'embarras et lui refuser les services que demandent les titres de frère et d'ami qu'elle me donne ? Que gagnerais-je d'ailleurs à me priver de son amitié, sous prétexte qu'elle ne me donne pas son amour ? Si, comme il me semble, j'ai pour elle un amour sans limite, il n'y a que le dévouement qui ôte toute limite. Et bien ! je me dévouerai, pauvre Herma ; et tu ne sauras pas que je t'ai donné plus que ma vie. Ensuite il pleura.

Aspar répondit à Herma le lendemain qu'il ferait son possible pour réaliser ses vœux, et il se mit sérieusement et sincèrement à cette oeuvre ingrate.

Ce qui augmentait le chagrin d'Aspar, c'est que Naër, quoique bon au fond, lui paraissait tout à fait inférieur à Herma et incapable d'être l'écho de cette âme si riche et de la rendre heureuse. D'ailleurs, Herma était loin d'être aimée comme elle croyait l'être, le sentiment de Naër était bien pâle auprès du sien, et il craignait pour la suite de cruelles déceptions. Mais enfin, se disait-il, la sympathie n'a point de loi, je me trompe peut-être, puisqu'elle le désire, je le ferai.

Un autre sacrifice se trouvait sur le chemin d'Aspar, mais celui-là lui coûtait bien moins que l'autre. Aspar renonça en son coeur au mariage et par conséquent au royaume, puisque le mariage était la condition qu'Ertig poussé par Perevi avait posé à sa succession. Au moins, se disait-il, Herma sera reine puisque Naër a été désigné comme héritier à mon défaut.

Au bout de peu de temps, Naër sollicita d'Ertig l'autorisation de demander Herma en mariage. Herma, interrogée par Ertig répondit que si elle obtenait le consentement de ses parents, elle ne refuserait pas Naër.

Le temps qui s'écoula entre la lettre d'Herma et la demande de Naër fut pour Aspar un temps singulièrement mêlé de joie et de souffrance. Herma avait redoublé d'amitié et de confiance pour celui qu'elle croyait son frère : Aspar sentait avec bonheur cette âme pure s'appuyer toute entière sur lui ; puis, à tout moment Herma sans s'en douter poignardait Aspar par ses paroles. Lorsqu'ils contemplaient un beau spectacle tel qu'un coucher de soleil au bord de la mer, Aspar s'enthousiasmait et Herma répondait : Oui, il nous manque Naër pour en jouir complètement, quand pourra-t-il être entre nous deux ?

Dès que la demande fut faite, Herma eut hâte d'aller dans l'île de la Vérité chercher le consentement de ses parents, et elle conjura son prétendu frère de l'accompagner et d'appuyer sa demande auprès de Gaës et de Rouma. Aspar se résigna encore à crève-coeur et il s'embarqua avec Herma au port Vengeur.

A mesure que le dénouement approchait le coeur d'Aspar se serrait davantage. Il s'était assis au fond du bateau et la tête dans les mains il réfléchissait à sa position. Il entait que ce qui lui restait de son bonheur allait lui échapper en grande partie ; Herma avait eu besoin d'un ami et d'un confident, ce besoin allait cesser. Une fois mariée, Herma, comme les autres deviendrait insensiblement étrangère à sa famille, à plus forte raison à lui qui n'était pas même son frère. Quand Herma, se disait-il, sera reine dans le royaume auquel je renonce pour elle, quand elle sera puissante, heureuse, aimée, obéie, je ne serai parès tout que l'un de ses sujet ; elle m'offrira des honneurs, elle me fera des politesses ; alors je me retirerai dans l'île de la Vérité, et dans la solitude, auprès d'Aor, je me consolerais dans l'étude de la sagesse.

Ses yeux étaient pleins de larmes qu'il retenait. Herma, en qui tout était sourire et bonheur, ne pouvait soupçonner ce qui se passait dans le coeur d'Aspar. Qu'avez-vous, mon cher Sëour, dit-elle en lui prenant la main, depuis quelques jours je vous surprends à être soucieux. Avez-vous quelque chagrin ? Confiez-le à votre petite soeur, elle saura bien trouver quelque bonne parole pour vous consoler.

Ma chère soeur, répondit Aspar, sans oser rencontrer le regard d'Herma, vous savez que le coeur humain est souvent comme une sensitive qu'un rien ferme et flétrit, et qu'un rien fait épanouir. Pourquoi irais-je troubler la pureté de votre joie ? Mais une des pensées qui m'attristent, c'est que vous allez vous séparer de nous et que les liens fraternels qui nous ont unis jusque-là vont se relâcher et peut-être se rompre. - Oh ! ne croyez pas cela, reprit vivement Herma ; vous ne savez pas mon cher Sëour toute la place que vous occupez dans mon coeur ; Herma ne conçoit pas la vie sans vous, et vous serez toujours son meilleur et plus intime ami. Ces paroles berçaient la douleur d'Aspar sans le convaincre. D'ailleurs, plus elles lui dévoilaient la belle âme d'Herma plus elles augmentaient ses regrets.

Cependant le bateau étant arrivé sous la voûte longue et noire qu'il fallait traverser pour entrer dans l'île de la Vérité, ils se turent et attendirent en silence le retour de la lumière.

Dès que le jour reparut, Herma poussa un grand cri : Aspar, dit-elle, comment vous trouvez-vous là ? Où est Sëour ? - Herma dit Aspar, j'ai toujours été avec vous ; dans



l'île Réale, l'esprit du mensonge vous avait fascinée, c'est moi que vous preniez pour Sëour, qui n'est jamais sorti de l'île de la Vérité.

- Qu'est-ce donc que Naër ? reprit Herma - C'est un de mes parents, répondit Aspar.

- Pauvre ami, que j'ai dû vous faire souffrir, dit Herma, les larmes aux yeux, en prenant affectueusement la main d'Aspar : mais je vous jure ici, dans l'île de la Vérité, que j'ai pris Naër pour vous pendant que vous aviez changé de nom et c'est vous que je croyais demander en mariage. O Aspar, pour rien au monde je ne voudrais remettre les pieds dans cette île maudite. Mais vous, Aspar, ne serez-vous pas obligé d'y retourner pour succéder à votre père ? - Herma, dit Aspar, j'avais sans hésité, sacrifié la couronne à la répugnance que j'avais d'épouser une autre femme ; avec quelle joie, je la sacrifierai au bonheur de rester avec vous.

On se figure facilement la joie de Schébi et de toute la famille du roi Gëas au retour d'Aspar et d'Herma. A peine les premiers épanchements étaient-ils terminés, qu'Aor fit demander Aspar et Herma seuls. Ils se rendirent donc dans le palais brillant du roi de la lumière. Ils furent presque éblouis quand ils se trouvèrent devant le Génie.

Jamais ils ne l'avaient vu si beau. Il avait ce jour-là un revêtement d'une lumière si douce et si belle qu'ils restèrent immobiles d'étonnement et d'émotion.

Le Génie les fit approcher de lui et leur parla ainsi :

Mes enfants chéris entre tous, votre épreuve est terminée. Aspar vous avez été fort contre l'erreur et l'illusion, et on n'a pu voiler la vérité à vos yeux. Vous avez été fort contre l'ambition, contre la jalousie, et rien n'a pu vous détourner de la justice et du dévouement : vous êtes un noble coeur.

Herma, si votre faiblesse n'a pu résister à l'illusion, votre volonté est restée droite, pure et bienveillante. Vous n'avez point répondu au mépris et à la haine de ceux qui vous entouraient ; vous n'avez répondu qu'à l'amour et jamais un mauvais sentiment n'a pénétré dans votre coeur, vous êtes une âme belle et pure.

Vous avez souffert tous les deux, mais cela était nécessaire pour vous confirmer dans le bien, et vous rendre dignes l'un de l'autre, et voilà que vos deux sorts ne seront plus séparés.

Quant à vous, Aspar, vous ne serez point privé de ce royaume que vous avez si généreusement sacrifié, car vous êtes destiné à lui rendre le bonheur qu'il a perdu. Mais votre heure n'a pas encore sonné. Attendez ici que le mal se soit en partie détruit lui-même, alors nous l'attaquerons avec plus de succès.

Lorsque vous serez roi, vous aurez une décision importante à prendre ; il faut que je vous en avertisse dès maintenant afin que vous puissiez réfléchir et arrêter votre résolution. Jusqu'à présent les rois de l'île Réale en choisissant la fée ou le génie auquel ils

soumettaient l'île ne pouvaient s'engager que pour eux personnellement ; mais en épousant Herma princesse de mon île, vous acquérez le droit de soumettre l'île à mon empire à perpétuité, et de la rendre ainsi semblable à l'île de la Vérité.

Oh, oui ! s'écria Aspar plein d'enthousiasme. Oui, aor, mon suaveur et mon guide, vous serez pour toujours la lumière de mon royaume, je m'abandonne à vous, moi et tous mes successeurs.

L'heure n'est pas encore venue, dit Aor, de prononcer ce serment, mais elle ne tardera pas. Retournez chez vos parents et attendez mon signal, car il se passe maintenant dans l'île Réale d'horribles choses dont vous ne devez pas être témoins.

Or, voici ce qui se passe dans l'île Réale.

La fée Noxou, résolue d'en finir, était allée trouver Ertig et Perevi au milieu de la nuit. Réveillés en sursaut et voyant l'air irrité de Noxou, ils demeurèrent muets de terreur.

Perevi, commença Noxou d'une voix sèche et stridente, c'est à moi que vous devez tout ce que vous êtes. Je vous ai instruite dans mon art, je vous ai faite l'instrument de mes grands desseins : je vous ai ménagé une place sur le trône, je vous ai follement donné sans retour, pour vous faire aimer, le plus précieux des talismans, sans lequel le roi vous eût vue telle que vous êtes ; laide et méchante. Comment avez-vous répondu à mes bienfaits ? Au lieu de suivre mes conseils et ceux de Thesbial, mon fidèle serviteur, vous avez voulu faire à votre tête et vous n'avez fait que des sottises, qui ont entraîné et compromis tous mes desseins. Vous avez laissé échapper Aspar, qui est devenu pour nous un danger imminent.

Quand la fortune l'a remis une seconde fois entre vos mains malgré vos consultations souterraines, qui n'ont point échappé à ma connaissance, vous n'avez triomphé ni d'Aspar ni d'Herma, autre danger que vous n'avez pas su comprendre.

Maintenant, sottis ouvrière, pour réparer vos fautes, il faut avoir recours aux moyens extrêmes, et tout est perdu si je ne prends vigoureusement en main le gouvernail que vous n'avez pas su conduire. Sortez, sortez de là, voilà la première chose à faire ; disparaissez et rentrez dans les antres dont je vous ai tirée.

Et vous, Ertig, je vous ai aussi comblé de biens. Je me suis chargée du soin de votre île ; je vous ai fait part de toutes mes richesses, je vous ai délivré de l'austère Schébi qui eût attristé tout votre vie, et je vous ai donné une reine qui pût partager vos plaisirs. Après m'avoir nommée souveraine de votre île, vous auriez dû suivre en tout mes ordres et mes conseils, mais vous avez forfait à votre parole, en n'écoutant que les maladroits conseils de Perevi. Maintenant le danger est presque irrémédiable. Vous avez eu la sottise de déclarer Aspar votre héritier à sa naissance ; les enfants de Perevi sont morts et elle est à jamais stérile ; rien ne peut donc empêcher Aspar d'arriver au trône. Or, s'il règne jamais, toute votre oeuvre sera détruite, les embellissements de votre palais, vos lois, vos institutions, la culture actuelle de l'île, tout sera bouleversé et changé de fond en comble parce que le gouvernement de l'île me sera ôté et donné à mon ennemi. Il ne reste qu'un seul moyen de prolonger votre vie et votre règne, de retrouver un héritier qui puisse supplanter Aspar et d'arracher l'île à la domination d'Aor qui la convoite et ce moyen est un grand sacrifice et un grand dévouement de ma part. Prince, pour vous sauver, la fée Noxou, la reine de la nuit, consent à vous épouser.

A ces paroles, les yeux de Perevi brillèrent comme ceux d'un basilic ; elle se jeta en larmes au cou d'Ertig en lui disant : Mon ami, m'abandonnez-vous ? Noxou sentit que toute sa puissance allait échouer contre le charme du redoutable talisman qu'elle avait donné à Perevi et qui malheureusement pour elle ne pouvait être repris de force une fois donné. Cachant sa rage dans son cœur, elle parut se radoucir, et prenant une voix mielleuse : Perevi, dit-elle, je vous pardonnerai tout, je vous rendrai toute mon amitié, je vous comblerai de tous les biens si seulement vous voulez me rendre votre talisman. - Vous rendre mon talisman, dit Perevi en le serrant d'une main crispée, plutôt mille fois mourir ! Serpent, reprit Noxou, en fureur, seras-tu toujours sur mon chemin ? Je saurai bien t'écraser. En même temps que Noxou prononçait ces paroles, ses yeux devinrent rouges comme du feu, ses cheveux se dressèrent sur sa tête comme des vipères, et ses ongles s'allongèrent comme les griffes d'une panthère. Elle attachait son regard fixement et en silence sur Perevi. Celle-ci, comme un oiseau qu'un serpent fascine, commença à se sentir défaillir. Il lui semblait qu'un poison froid courait dans ses veines et glaçait ses membres ; elle se débattait en vain contre l'influence maudite ; elle devenait de plus en plus pâle, le souffle lui manquait. Ertig, à son secours, murmura-t-elle d'une voix mourante ; mais le regard fatal restait là, elle rendit le dernier soupir et s'affaissa.

Alors Noxou, se tournant vers Ertig épouvanté : Maintenant lui dit-elle, que tu n'as plus Schébi ni Perevi, veux-tu m'épouser ? - Cruelle, dit Ertig, toujours dominé par le fatal talisman, vous avez tué ma chère Perevi et vous voulez que je vous épouse ! - Tu me refuses, misérable mortel ? - Oui, mille fois, dit Ertig. Ah ! que j'ai mal fait de vous livrer mon île.

A ces derniers mots Noxou, frissonna de la tête aux pieds.

Cependant le combat se préparait des deux côtés.

La fée Noxou avait pour elle les principaux rois de la terre et du feu. Aor avait pour amis surtout les rois de l'air et de l'eau et il pouvait encore compter sur l'aide du génie puissant qui gouverne le feu central de la terre.

Les efforts furent gigantesques. L'île Réale n'était abordable que de deux côtés, le sud et l'ouest ; par l'ordre de Noxou, les génies de la terre arrachèrent tous les rochers qui étaient sur la grande chaîne de montagne qui traversait l'île, et les entassèrent sur tout le rivage au sud et à l'ouest afin de rendre impossible l'entrée du vaisseau qui devait porter Aspar.

Aor, avait en effet, construit un vaisseau magnifique, tout brillant d'or, de pierreries, de sculptures merveilleuses qui laissait voir au loin ses voiles blanches comme le lait, et ses banderolles bleues qui flottaient au vent ; il y fit monter Aspar, Herma, Schébi et toute la famille du roi Géas. Il se mit lui-même à la proue et les rois de l'air gonflant doucement les voiles, le vaisseau commença à cingler.

Aor n'ignorait pas l'obstacle qu'on lui avait préparé, mais il avait envoyé Saliel avertir le génie du feu central qu'il avait besoin de son secours. Celui-ci ayant appris ce dont il s'agissait, excita le feu terrible qu'il domine et donna un coup de son redoutable trident à l'écorce du globe terrestre.

Un spectacle effrayant et gigantesque s'offrit alors aux yeux d'Aspar et de ceux qui l'accompagnaient.

On entendit d'abord un tonnerre souterrain, la terre trembla, l'eau se mit à bouillonner. Sur tous les bords de l'île où les rochers étaient accumulés, la terre se bouleversa d'abord comme une longue chaîne de montagnes puis elle se fendit dans toute sa longueur vomissant un nuage de cendre et de feu et laissant couler dans la mer une lave brûlante qui sifflait en entrant dans l'eau ; enfin cette masse de montagnes s'affaissa sur elle-même tout d'un coup et disparut au fond des flots, formant un gouffre épouvantable que l'eau remplit en tournoyant.

Dans cette convulsion, l'île avait perdu dix-huit lieues dans sa longueur et quatorze dans sa largeur.

A moi les génies du feu, s'écria Noxou, furieuse !

Aussitôt un vaste incendie couvrit toute l'île. Toutes ces mauvaises herbes, tous ces sauvages, tous ces arbres inutiles, que les habitants avaient laissé pousser s'enflammèrent subitement et firent ressembler l'île à une immense fournaise.

Alors les génies de l'eau, qui étaient avec Aor, firent élever de la mer une quantité incroyable de vapeur, l'île toute entière en fut couverte, et une pluie diluvienne commença à tomber sur l'incendie. C'est en vain que les génies du feu firent les derniers efforts pour ranimer les flammes, l'eau tombait à torrent et coulait partout. Au bout de peu de temps, les tisons fumants achevèrent de s'éteindre et il ne resta pas dans l'île une seule étincelle.

Tous les auxiliaires de la fée Noxou étant vaincus, elle entra elle-même en lice. Gonflant ses poumons de toute sa puissance, elle se mit à souffler sa vapeur noire du mensonge et bientôt cette vapeur débordant de l'île commença à s'étendre tout autour dans la mer environnante.

Mais Aor fit partir de son front des rayons d'une vive lumière qui pénétraient dans le nuage de Noxou comme un glaive dans des chairs vives. Et en réalité ces rayons lumineux faisaient éprouver à Noxou les mêmes douleurs que l'acier dans la chair humaine. Elle frémissait de rage, et faisait les derniers efforts pour braver cette douleur et repousser les rayons, mais les rayons devenaient de plus en plus vifs et pénétrants ; à la fin, la fée Noxou, ne pouvant plus les supporter, poussa un cri terrible et s'enfuit comme une tempête.

La lumière d'Aor remplit alors toute l'île ; les habitants attirés par son doux éclat sortirent tous de leurs maisons levant les mains au ciel, en action de grâce de leur délivrance.

Quand le vaisseau eut déposé sur le nouveau rivage qui s'était formé Aspar et tout son cortège, une foule toujours croissante l'accompagna de ses acclamations jusqu'au palais.

Aspar et Herma commencèrent leur règne. Aidés d'Aor, ils réparèrent tous les maux qu'avaient accumulés le règne précédent et depuis ce temps-là l'île Réale est belle et heureuse comme l'île de la Vérité. Lorsque l'ermite eut fini son conte, il se tourna vers le

jeune homme, et vit une larme qui était encore sur sa joue. Mon fils, lui dit-il, je le vois, vous voudriez être dans l'île de la Vérité. Croyez-bien que vous n'êtes pas le seul. Malheureusement nous en sommes bien loin ; pour atteindre cette île si désirée, il faut traverser la mer du terrible passage et toucher le rivage d'une autre vie. Mais ne perdez pas courage, le temps est court, et quand il sera passé nous ne nous souviendrons plus de ce que nous avons souffert.

Comme il disait ces mots, ils arrivèrent à la porte de la cabane. L'ermite prépara un lit de feuilles sèches et invita le jeune homme à s'y reposer jusqu'au matin.

Le lendemain matin l'ermite sortit avec le jeune homme qui se disposait à regagner sa demeure ; il avait pleinement gagné la confiance de son hôte, aussi celui-ci lui fit le long du chemin un récit complet de ses malheurs réels et imaginaires. Vraiment, dit-il en finissant, il y a des moments où la vie n'a plus de sens et où l'on serait tenté de la quitter brusquement. En disant cela, il jetait un long regard sur le lac près duquel ils étaient arrivés.

Comment, dit l'ermite, c'est vous qui me dites cela ? Vous qui entrez à peine dans la vie réelle ! Vous qui n'avez rien payé de votre dette à la société, qui n'avez rien réalisé de la destinée que vous a assignée la providence ! Au moment de commencer vous reculez lâchement parce que tout ne vous sourit pas, parce que comme les autres vous rencontrez des obstacles et qu'il faut lutter !

Homme de peu de coeur, écoutez l'histoire d'une jeune fille dont le courage et la constance feront honte à votre pusillanimité.

Alors il commença le conte suivant :